

36 /

Mes Amis



Mes Amis
(Monsieur)
Monsieur Krains

36

Directeur d'Administration
aux bons soins de la Direction générale

Bruxelles

ARLL 7/5/25

Hubert Krains

Mes Amis

Ouvrage couronné par l'academie royale de Belgique
Prix triennal de littérature française

Ce qu'il y a de beau dans la
physionomie morale des paysans
c'est qu'ils gardent très pure
les grandes lignes de l'humanité.
A. France.



A

Charles Delchevalerie

Intérieur.

Mon ami

↳ Benoît n'est pas fumeur. De temps à autre, cependant, il achète une pipe en terre de Nimy et un cornet de tabac : du « Gille Lamarche », comme l'indique la marque noire sur le papier rose.

Benoît, qui est ambitieux, rêve d'égaliser Colpin, qui n'a pas son pareil pour culotter une pipe. Il fume à petits coups mesurés, évite le vent, enroule du fil à la base du fourneau et s'abstient soigneusement de poser les doigts sur celui-ci. Semblable aux piverts qui, quand ils ont donné quelques coups de bec dans l'écorce d'un arbre, vont voir, dit-on, de l'autre côté, si le tronc est perforé, Benoît, après chaque bouffée, retourne sa pipe pour en examiner la couleur. Un jour il a vu apparaître une petite tâche jaune et son cœur a battu de plaisir.

a/ Le soir, il est allé fumer à côté de Colpin qui, après le souper, a l'habitude de s'accroupir ^{volontiers} une demi-heure contre le mur de sa maison, les pieds dans le fumier. La première étoile brille au-dessus des deux hommes, ^{Christine} la femme de Colpin, ^{qui fredonne} chante pour endormir son dernier né et, dans l'étable, les cochons commencent à ronfler.

Benoît règle ses « coups de lèvres » sur ceux de son ami et, à intervalles réguliers, deux fines spirales blanches montent vers l'étoile.

- Voilà ma pipe qui « perce », dit Benoît.
- Montre ! fait Colpin.

Il prend la pipe, l'examine, la scrute, la flaire, la gratte avec son ongle.

— Elle pourrit !

Benoît, mortifié, reprend sa pipe et se tait. Il la regarde d'un œil rageur pendant quelque temps, puis la balance au bout de ses doigts comme une chose malpropre. Aussitôt que Colpin tourne la tête, il la lance sur le fumier. Pour ne pas perdre le restant de son tabac, il le chique.

De temps en temps, Benoît fume aussi un cigare. Par un caprice de gourmet, il ne fume que les cigares de M. Arthur.

M. Arthur est le fils du fermier Gerbehaye. C'est un garçon de vingt-huit ans, gras, blanc et rose, que sa mère appelle « le petit ». Il mange bien, boit bien, se lève plus tard que le soleil, tourne autour des jolies filles et s'entend comme pas un à leur glisser dans l'oreille des mots qui les font sourire et qui les font rêver. M. Arthur fume des cigares qui embaument toute la ferme. Lorsqu'il s'approche de Benoît, celui-ci lève le nez et renifle l'air ; quand il jette le bout, Benoît fonce dessus comme un oiseau sur une mouche.

Il arrive que les bouts de cigare de M. Arthur ont encore leurs bagues. Benoît en a vu qui étaient décorées d'une tête d'homme : une tête patibulaire, avec un front chauve, une épaisse moustache et deux yeux durs embusqués sous de gros sourcils. On lui a dit que c'était Bismarck. L'autre jour, il en a trouvé une qui portait pour tout ornement une inscription qu'il s'est fait lire par sa fille Caroline. Syllabe par syllabe, ces mots sont entrés dans son oreille : « Pour-la-no-bles-se ».

Bigre ! Benoît roule précieusement le bout de cigare dans du papier et le glisse dans la poche de son gilet.

Le dimanche suivant, après le souper, il s'installe au coin du feu et, sans prévenir personne, allume son cigare.

C'est un soir de novembre. Le vent souffle et la pluie fouette les carreaux. Benoît se balance sur sa chaise, un pied hors de son sabot ; son gros orteil, qui sort par un trou du chausson, remue

dans l'ombre comme un crabe. Au dessus de lui, le plafond étend ses planches noires, que soutiennent deux grosses poutres. Un quartier de lard pend dans un coin. L'horloge tic-taque contre le mur et, de temps en temps, des souris sautillent dans le grenier. Prudence, la femme de Benoît, répare une culotte, assise devant la table, le nez à deux doigts de la lampe, que coiffe un abat-jour de papier posé de travers. Caroline écrit ses devoirs, et, tandis que sa plume grince sur le cahier, elle chuchotte la phrase qu'elle copie : « Abraham ayant levé le bras pour égorger son fils... » Les cadets — Angelica, Mac et Camille — juchés sur des chaises, pratiquent des fouilles dans la boîte de zinc que leur mère utilise comme corbeille à ouvrage. Ils en sortent du fil, de la laine, des aiguilles, des épingles, des boucles, un clou, des boutons, une clef, l'almanach de l'année passée et la dent que Benoît s'est fait arracher avant-hier par le sabotier.

Prudence, qui vient de tourner la tête pour surveiller le feu, aperçoit son mari.

Benoît continue à se balancer sur sa chaise. Un nuage blanc plane au-dessus de lui. Son cigare n'a plus que la grandeur d'un dé à coudre. Comme il ne possède pas de fume-cigare, il lui a piqué une épingle dans le flanc. Il le tient par là, au-dessus de sa figure, comme un minuscule télescope; lorsqu'il avance les lèvres pour fumer, il ressemble à un astronome qui contemplerait les astres à travers le plafond.

Un noir sourire apparaît sur les lèvres de Prudence. Elle s'incline vers ses enfants :

— Allez auprès de votre père : il fume !!!

Angelica, Mac et Camille dégringolent de leurs chaises, poussent des cris et se précipitent, les mains tendues, pour saisir le cigare, pendant que Prudence les encourage sournoisement par des signes de tête.

Mais Benoît ne s'émeut pas. D'un geste lent de dormeur qui écarte un rêve, il éloigne sa progéniture :

— Vous fumerez quand vous serez grands...

Sa voix a tant de majesté que les enfants reculent, interloqués. Est-ce leur père ? Est-ce le bon Dieu ? A distance, les mains au dos, la bouche ouverte, muets, les yeux ronds, ils restent en extase devant Benoît qui, coiffé d'un nuage blanc, le nez en l'air, rigide comme un homme empaillé, continue à fumer son cigare, lentement, gravement — à la propriétaire !

Les mauvais jours

Les Soucis

Les temps sont durs. La neige et le gel empêchent tout travail, les poules ont cessé de pondre, les pommes de terre se gâtent, la provision de lard est épuisée et les porcs meurent du rouget. Colpin et Benoît se confient leurs misères, assis contre la table, face à face, leurs coudes se touchant presque. Aujourd'hui ils n'ont pas devant eux la petite « mesure » d'étain où d'ordinaire ils boivent tour à tour, à cette heure-ci, la gorgée d'eau-de-vie qui leur égaie le cœur. Prudence grelotte contre le poêle, les mains sous son tablier, et le carcel, dont on a baissé la mèche pour économiser l'huile, répand dans la pièce une lueur de veilleuse. La bise enlace la maison avec des sifflements de bête hostile. Puis on entend un bruit de scie. C'est le « rat », l'hôte fidèle, qui tous les soirs, aussitôt que le silence descend ^{sur} dans la demeure, par un trou cent fois comblé et cent fois débouché, apparaît dans la chambre voisine et ronge le pétrin.

Des paroles amères tombent des lèvres des deux hommes. Ils interrogent la destinée : D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Que font-ils sur cette terre ? Comme rien ne leur répond, ils finissent par envier les morts qui dorment en paix sous leur

manteau d'herbe, à l'abri du froid, de la faim, des inquiétudes et des souffrances.

- Il faut espérer qu'il y a un Dieu, soupire Frudence.

- Peut-être qu'il n'y a pas de Dieu, dit Benoît.

- Il n'y a pas de Dieu ! fait Colpui.

Un long silence s'écoule pendant lequel ils restent tous trois sombres de la front bas, comme s'ils venaient de frapper leurs poings contre une porte verrouillée.

- S'il n'y a pas de Dieu, ~~dit~~ reprend Benoît, on peut voler...

Le silence recommence, plus lourd et plus long, une braise rouge tombe dans les cendres, la mèche de la lampe crépite, l'horloge grince, les pas d'un homme cricrut dans la neige. Colpui rapproche sa figure de celle de Benoît :

- De l'autre côté du pré « aux Charolons », contre la haie, il y a un sile de pommes de terre...

Benoît fixe ses regards sur Colpui ; celui-ci cligne de l'œil.

- Le moment est favorable, continue-t-il... Le garde est retenu chez lui par un mauvais rhume... Et il n'y a pas de lune...

- Il y a des étoiles.

- Ce n'est pas la même chose... Ce qu'il faut

craindre, c'est la lune qui dessine des ombres dans la nuit
 & vous fait reconnaître de loin.

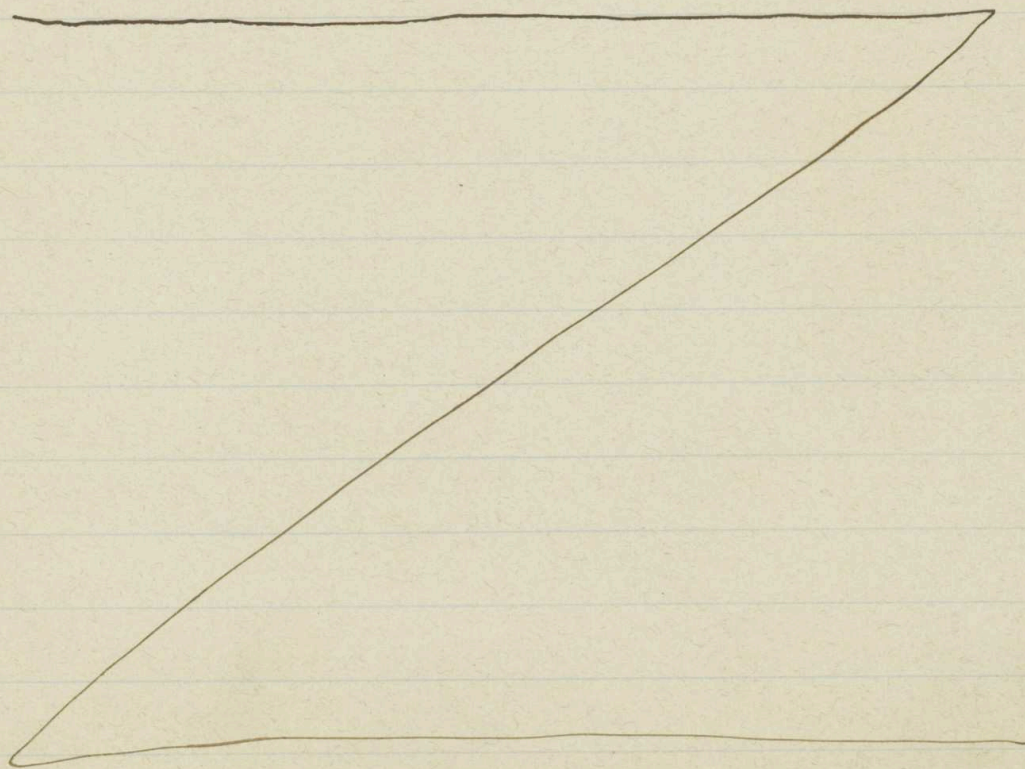
Benoît se tait. Prudence serre la baguette du poêle
 dans sa main crispée; sa gorge bat très vite & ses yeux
 ronds sont remplis d'effroi.

- Je n'ai pas de sac, dit Benoît, en détournant
 la tête pour éviter le regard de Colpen, dont la
 longue barbe lui frôle la figure.

- J'en ai deux...

Colpen se lève, ouvre la porte & sort. Le claquement
 de ses sabots met le rat en fuite.

Benoît & sa femme restent seuls; ils ne bou-
 gent pas & ne se regardent point.



— Alors tu vas voler ? demande Prudence.

— Je vais voler...

— Seigneur !

Benoît se déplace brusquement, comme si une bête venait de le mordre; puis il empoigne sa tête à deux mains. ~~Prudence tourne lentement ses yeux vers lui.~~

Au bout de quelques minutes, on entend des pas le long de la muraille. C'est Colpin qui revient :

— Seigneur ! répète Prudence.

Les pas grandissent, se rapprochent ; la porte s'ouvre avec un grincement léger. Colpin montre sa tête. On ne voit qu'elle. Et cette tête barbue, hirsute, rouge et noire est effrayante. On dirait une tête de guillotiné pendue, toute fraîche, au haut de la porte.

— Tu es prêt ? demande Colpin.

— Je n'y vais pas, répond Benoît.

— Tu ne viens pas ?

— Non.

— Lâche !

Colpin tire la porte et s'en va. Pendant quelques instants, on entend un bruit de neige froissée; puis la bise elle-même se tait.

Benoît lève les yeux. La lampe s'est éteinte et le feu est mort. Comme il quitte la table pour gagner son lit, il se heurte à Prudence, agenouillée devant une chaise, où elle prie avec ardeur, le front dans ses doigts.

Dans la petite chambre, le rat recommence son travail nocturne et ronge le pétrin.

L'Honnêteté

NOUVELLE

Benoît sait qu'il existe un usage que les gens instruits appellent la politesse et qu'il nomme, lui, l'« honnêteté ». C'est par honnêteté que Benoît salue le bourgmestre, le baron et le curé de son village. C'est également l'honnêteté qui lui interdit de tutoyer ses supérieurs et lui fait enlever ses sabots quand il pénètre dans une maison riche. Il pense aussi que l'honnêteté veut que, si une personne vous offre quelque chose, on dise d'abord merci.

Tout à l'heure, M. Gerbehaye a appelé Benoît et lui a parlé comme la mère du Petit Chaperon rouge parla un jour à sa fille :

— Voici un panier de pommes que tu vas porter à ma cousine d'Ômal. Tu lui feras des compliments et tu diras que toute la famille est en bonne santé.

— Bien ! répond Benoît.

Le panier sur l'épaule, en manches de chemise et en sabots, il s'achemine à pas saccadés vers Ômal. C'est une journée de fin de septembre. Toutes les moissons sont engrangées et les laboureurs commencent à retourner le chaume. Le ciel est d'un bleu de turquoise. Le soleil, n'ayant plus rien à féconder, luit pour le plaisir ; ses rayons jaunes s'enlacent aux fils de la Vierge qui flottent dans l'air ou se mêlent à la fumée des feux de fanes qui brillent çà et là dans la plaine.

Pour tuer le temps, Benoît parle tout seul : « Tonnerre ! dit-il, ce n'est pas moi qui offrirais des pommes à cette vieille sorcière... Si j'étais M. Gerbehaye !... Mais voilà... M^{lle} Jeannette a le sac... Et M^{lle} Jeannette mourra comme tout le monde... Et, comme tout le monde, elle n'emportera qu'une chemise dans son cercueil... M. Gerbehaye pense à l'avenir... Il n'y a rien de plus malin qu'un riche... »

Comme il commence à transpirer et que le fond du panier lui scie le cou, il dépose sa charge et s'assied au bord du chemin. Il mâchonne ensuite un brin d'herbe pour se tenir la bouche fraîche, tout en regardant le moulin blanc dont les grandes ailes tournent avec des craquements sur un coteau. Puis l'idée lui vient de soulever la toile qu'on a cousue sur le panier. Dans l'ombre, les pommes brillent comme des pivouines, pleines et rouges. Il en extrait une avec le doigt et la mange. Juste en ce moment, un laboureur arrive droit sur lui avec ses chevaux.

— Veux-tu une pomme ? demande Benoit.

— Ce n'est pas de refus, dit l'autre.

Benoit lui donne un fruit.

— As-tu des enfants ?

— J'en ai deux.

— Tiens, voilà deux pommes pour tes enfants.

Comme l'Angelus sonne, Benoit s'empresse de recharger le panier sur son épaule.

— Où vas-tu avec tes pommes, demande l'autre.

— Chez M^{lle} Jeannette.

— Alors tu n'as pas besoin de courir : on ne t'offrira pas à dîner.

— Tu n'en sais rien, ni moi non plus, répond Benoit.

Vue de la route, la demeure de M^{lle} Jeannette n'a pas grand aspect. C'est une petite ferme couverte de tuiles noires et fermée, du côté du chemin, par un haut mur où s'encadre une porte de bois toujours close. La cour, dallée de pierres bleues, est aussi propre que celle d'un couvent. L'habitation, avec ses murs de briques patinés et ses étroites fenêtres, qui ont conservé leurs barreaux de fer, a un air vieillot et confortable. Une vigne couvre toute la façade. Du feuillage roux sortent des grappes de raisin, qui commencent à mûrir. Dans un coin, au soleil, accroupi

sur une dalle bien chaude, un chat ronronne. Benoit tire la patte de biche qui pend près du seuil et, tandis que la sonnette carillonne au dessus de sa tête, il s'avance dans le corridor et se plante devant la porte de la cuisine.

Au bout de quelques instants, la porte s'entrebâille et deux petits yeux gris, que précède un nez en bec d'oiseau, apparaissent dans la fente. A la vue du panier, les yeux jettent un rayon.

— Ye ! mon Dieu, c'est Benoit...

— En chair et en « oss », répond Benoit. Bonjour, M^{lle} Jeannette.

Et ayant déposé ses sabots, il s'avance au milieu de la cuisine et débite son boniment :

— Voici un panier de pommes que mon maître vous envoie. Il vous fait des compliments et m'a chargé de vous dire que toute la famille est en bonne santé.

— Vous traînez de la paille à vos pieds, Benoit.

Benoit baisse la tête : deux brins de paille brillent sur ses chaussettes.

— Comment a-t-elle pu, se dit-il... Avec de si petits yeux...

Il enlève en souriant les deux brins de paille et regarde à droite et à gauche pour voir où il doit les déposer.

— Remettez-les dans vos sabots, dit M^{lle} Jeannette.

Docile, Benoît fait ce qu'on lui ordonne.

— Voilà une particulière, pense-t-il, que je ne voudrais pas servir...

Pendant que M^{lle} Jeannette, à genoux sur les dalles, découpe la toile du panier, à l'aide des ciseaux qui pendent avec une boule de cire au cordon de son tablier, il vient s'adosser au chambranle de la porte et retire sa casquette.

M^{lle} Jeannette est mince, sèche, toute petite et très pâle. Elle a une physionomie qui n'est pas celle de tout le monde et que Benoît ne peut définir.

— C'est une personne de l'ancien temps, conclut-il.

Satisfait de sa réflexion, il adresse un furtif clin d'œil au plafond, puis il inspecte la cuisine.

Sur le manteau de la cheminée, que décore une bande de cotonnade mauve, un christ de cuivre étincelle entre deux chandeliers ; contre la porte de la chambre, on a collé un rat de cave bénit, roulé en spirale, pour protéger la demeure du choléra ; sur la fenêtre, à côté d'un fuchsia, se trouve une sébile de bois avec des pièces de deux centimes que M^{lle} Jeannette glisse diplomatiquement (ils pourraient bouter le feu) dans la paume des mendiants lorsqu'elle les entend prier dans la cour. Mais Benoît remarque surtout un grand plat d'étain, posé au centre de la table, et autour duquel sont rangées trois assiettes de faïence. Sur le poêle, il y a aussi une marmite d'où s'échappe un fumet et qui n'est pas désagréable.

M^{lle} Jeannette, ayant découvert le panier, examine les pommes d'un œil aigu qui ~~semble~~ plonge jusqu'aux pépins ; elle les palpe, les fait sauter dans sa main, les gratte avec son ongle, met le nez dessus pour en humer le parfum, puis elle se redresse et demande :

— A-t-on réclamé le panier ?

— On n'a rien dit.

M^{lle} Jeannette passe ses doigts dans les anses pour en vérifier la solidité : le panier n'est pas mauvais.

— Je le renverrai quand il sera vide.

— Comme vous voulez, répond Benoît.

A ce moment, le vieux Médard, qui travaille en journée chez M^{lle} Jeannette, arrive pour dîner, en balançant sa petite tête chauve, couleur d'ivoire encrassé, sur ses épaules voûtées. Il jette un coup d'œil sur Benoît, un coup d'œil sur les pommes et va prendre place à table. ~~Christine~~, la servante, soulève le couvercle de la marmite. Benoît aspire l'air : « Ce sont des choux », se dit-il.

M^{lle} Jeannette emporte les pommes dans un coin de la pièce et, sans regarder personne, lance d'une voix vague :

Félicie

— Voulez-vous dîner avec nous, Benoît ?

— Merci bien, répond-il.

Cependant, il ne s'en va pas. Il reste collé contre le chambranle, sa casquette en main, droit comme un pieu. Médard s'en étonne ; ses yeux éraillés s'allument. Est-ce que, par hasard, Benoît attendrait un pourboire?...

Non. Benoît se contente de suivre les allées et venues de ~~Christine~~. Elle a versé les choux dans le plat d'étain ; elle a mis sur la table un pot de bière que couronne un ballon d'écume blanche ; elle sert des tranches de lard ; et voici qu'elle apporte le pain. C'est du pain « mêlé », ni trop blanc ni trop noir, exactement tel que Benoît l'aime.

— Quand vous m'avez invité à dîner, M^{lle} Jeannette, j'ai répondu merci, dit-il ; mais c'était par « honnêteté ». Vos choux sentent si bon, que... ma foi...

Il laisse tomber sa casquette sur les pierres et s'installe sans façon à la place vide, qui est celle de ~~Christine~~. Médard ouvre la bouche, stupéfait ; ~~Christine~~ rougit ; dans le front de M^{lle} Jeannette une mauvaise ride se creuse.

Benoît a tout vu, mais il n'est pas timide. Il se remplit une canette de bière et l'avale d'un trait : c'est l'apéritif ; il s'en verse ensuite une seconde pour la soif à venir. Puis il charge son assiette de choux, de lard et de pommes de terre. Pour montrer qu'il n'est pas un de ces goulus mal élevés, qui se mettent à table uniquement pour manger, il fait un brin de conversation. Il s'adresse d'abord à M^{lle} Jeannette. Comme elle ne répond pas, il se tourne vers Médard. C'est lui qui fait le jardin. Benoît lui donne des conseils. Il lui explique quels sont les légumes qui demandent du fumier et quels sont ceux qui réclament de la cendre ; il lui dit de semer des braises autour des haricots avant qu'ils ne lèvent pour éloigner les limaçons ; quand on veut prendre une taupe, il faut la guetter face au vent, parce que ces bêtes-là ont le nez fin. Il interpelle aussi ~~Christine~~. Elle picore comme un oiseau. Pourquoi cela ? Elle a mal aux dents, peut-être. Ce serait le mal d'amour. Et il veut obliger la vieille fille à lui confier le nom de son galant...

Tout à coup, il s'arrête et promène ses regards sur la table. Il n'y a plus rien à manger.

— Maintenant, dit-il...

On ne remettra pas des choux dans le plat ; il n'y en a plus. Il est trop « honnête » aussi pour demander que ~~Christine~~ aille remplir à la cave sa canette vide. Afin de ne rien perdre, il pique du doigt les miettes de pain qui entourent son assiette, puis il passe les deux mains sous son gilet pour desserrer sa ceinture de cuir.

Félicie /

*Félicie /
Félicie /*

Félicie /

Félicie /

Colpin se croit peut-être Félicie d'aller remplir à la cave sa canette vide. Mais lui est trop "honnête" pour demander

— Maintenant, répète-t-il...

Il lève une épaule, puis l'autre et se dresse. Il essuie ensuite sa bouche d'un revers de main et remercie très civilement M^{lle} Jeannette. Il ramasse enfin sa casquette, rechausse ses sabots et, la main sur le bouton de la porte, promet de remettre à M. Gerbehaye des compliments dont personne ne l'a chargé. « Pour le panier, ajoute-t-il, c'est comme nous l'avons dit ! »

M^{lle} Jeannette, Médard et ~~Christine~~ restent immobiles et muets, le nez penché sur leurs assiettes vides. Le vieux cependant voudrait savoir ce que sa maîtresse pense. Comme elle ne se décide pas à parler, il risque un mot :

— Il a mangé sur « tous » ses dents, le père Benoît.

— On se demande, observe à son tour timidement ~~Christine~~, où il a pu fourrer tout cela.

M^{lle} Jeannette ne bouge toujours pas. Ses petites mains sèches croisées sur le bord de la table, ses minces paupières baisées, elle a l'air d'une personne qu'un malheur vient d'assommer.

— Après tout, poursuit Médard, on l'avait invité...

Un frisson, cette fois, secoue les épaules de M^{lle} Jeannette. Le mot de Médard l'a piquée au cœur comme une flèche. Elle le regarde obliquement, d'un air courroucé. « Raillez, vous pouvez railler, semble dire son petit œil gris... il y a de quoi !... » Et

comme Médard, au lieu de rentrer en lui-même, a l'impertinence de sourire, elle se lève brusquement, empoigne sa chaise et la frappe contre le pavé :

— Ces gens là mangent comme des...

Elle n'achève pas. M^{lle} Jeannette est une personne comme il faut.

Félicie /

Félicie /

tomber ses regards sur un grand chien couché en rond sur la fenêtre :

- Cette bête pue !

M^{me} Musin joint les mains :

- Oh ! M. le docteur !

- Cette bête pue, ~~non~~ dis-je ; elle vous empoisonne !

Lorsqu'il le docteur est parti, M. & M^{me} Musin échangent un regard inquiet ; ensuite Madame appelle le chien :

- Tom ?

Comme la bête ne bouge pas, elle reprend :

- Tom ?

Le chien, cette fois, lève la tête & tourne péniblement son museau vers ses maîtres, puis il se dresse sur ses pattes, de devant & un peu de côté, l'air vif, oscillant de droite & de gauche, finit par se mettre debout.

- Pauvre Tom ! dit M^{me} Musin, en la chatouillant au dessus du nez de ses petits doigts gourds.

Les yeux de la bête sont troubles & chameaux ; son poil brun a perdu son lustre ; il bâille & tremble sur ses pattes.

- Henriette ? Crie M^{me} Musin.

(un)

Un claquement de sabots résonne dans le corridor & la servante ouvre la porte.

— Vous ne sentez rien, ma fille ?

Henriette, surprise, regarde autour d'elle, en remuant l'air avec énergie :

— Mais non, Madame ; mais non...

— C'est peut-être une idée du docteur, dit M. Musin.

— Peut-être, répète Madame.

Le lendemain, M. Musin allait mieux. Il passa la matinée dans son jardin, où il fit quelques réparations aux haies & tailla ^{des} quelques-unes des haies. De temps en temps, il s'arrêtait pour regarder le ciel bleu, les vieux pommiers de la prairie & les fleurs qui brillaient le long des allées. Quand il se levait son Panama pour s'éponger le front, sa femme lui criait de la fenêtre :

— Ne t'échauffe pas, mon ami !

M. Musin, tout à la fois d'être senti revivre, ne pensait plus au chien, mais quand il rentra, à midi, il jeta un coup d'œil foudroyant sur Tom :

— Il me semble tout de même qu'on fait quelque chose...

Après

Après le dîner, il dit tout à coup :

- Écoute, je vais faire tuer Tom!

Comme sa femme ne répond pas, il croit nécessaire de justifier sa décision :

- La santé avant tout,

- Pauvre Tom! gémit, cette fois, le ^{me} Musin.

Tom est né chez eux, il y a bien longtemps. Quand il était tout petit, M^{me} Musin le portait sur son épaule & lui servait du lait dans une tasse. Peu d'ant de années, il fut le compagnon de chasse de M. Musin, & lorsqu'ils cédèrent leur ferme pour se retirer dans la copette de meure qu'ils habitent maintenant, ils emmenèrent le chien, bien qu'il fût déjà vieux & que son maître fût devenu incapable de chasser.

"Il mourra chez nous", disaient-ils aux gens qui leur voulaient visite...

- Qui se chargera de le tuer? demanda le ^{me} Musin.

- Ça ne sera en tout cas pas moi, répond son mari.

- Si tu t'adressais à Colpin?

- Jamais!... Il est plus fier qu'un Turc!

- Benoit... peut-être?

- Benoit, c'est autre chose.

(L)

Le soir, on appelle Benoît.

— Tu lui feras le moins de mal possible, recommande M. Moisés.

— On ne m'a jamais vu torturer une bête.

— Ceci est pour vous, Benoît, dit M^{me} Moisés.

C'est le prix du service; une paire de vêtements.

Benoît s'empêche de dire & réprime une exclamation de joie. Depuis trois mois, il n'avait plus de souliers; il était obligé d'aller à la messe avec des sabots, qu'il avait lui-même dimanche matin, à la mine de plomb. Bien qu'il ne soit pas fier, cela commençait à le gêner.

Pour témoigner de reconnaissance, il caresse Tom, le doulier, met son tête contre la sienne & lui parle:

— Veux-tu que je te porte, mon ami?

Mais Tom se montre doux & plein de bonne volonté. Benoît n'a même pas besoin de tirer sur la corde qu'il lui a passée au cou; il le fait en clopinant un peu, le nez sur ses talons.

— Bonne journée, pense Benoît en s'éloignant, tandis qu'il contemple ses douliers. Indigné, deux ou trois talons, une pique à l'empeigne & fi servi comme comme un roi.

M.

M. & la ^{me} Musin, ^{qui} tomba sur le chien par son seuil de la porte, le regardant partir.

- Je n'aurais jamais cru, soupire la femme, que nous pourrions nous en séparer.

Et après un instant:

- Si nous le rappelions?...

Elle va crier: "Tom?", mais son mari l'arrête:

- Non, non; ce serait à recommencer une centaine de fois.

Ils restent sur le seuil, côte à côte, la figure pâle, figés comme deux armoires; leurs mains seules tremblent un peu.

- Je voudrais bien qu'il se retourne, dit M^{me} Musin.

- Il vaut mieux qu'il ne se retourne pas, répond son mari.

Comme le chien disparaît, M^{me} Musin efface une larme. Au même moment, une clameur s'élève sur la route:

- On va tuer Tom!

Ce sont les enfants ^{du voisinage} qui viennent de voir apparaître Benoit. Ils se précipitent au devant de lui, l'entourant et, pour qu'il ne le chassent pas, vont ouvrir eux-mêmes la barrière de la prairie. Des arbres en fleur décoiffent leurs têtes blanches et roses sur le ciel bleu; des marguerites et des re

rien on euh, brillent dans l'herbe grasse & molle ; un parfum suave flotte dans l'air, tout vibrant du chant des oiseaux.

Benoît s'arrête à l'entrée du pré ; d'un coup d'œil, il a découvert l'arbre qui servira de gibet.

C'est un pommier bossu, pas trop élevé & qui a poussé horizontalement une grosse branche caduqueuse. Benoît dépose ses outils contre le tronc, confie le chien au plus grand des enfants, fait un noeud au bord de blouse, crache dans ses paumes & grimpe à l'arbre en tenant la corde entre ses dents.

La corde mise en place, il se laisse glisser à terre. Puis, il reprend ses outils, les examine de nouveau, les essaié. C'est sa mesure, exactement. Il revient auprès du chien, fait un noeud coulant dans la corde & la lui passe au cou. Il roule ensuite l'autre bout autour de son poing & fait jouer la corde pour s'assurer qu'elle glisse contre la branche.

Elle glisse comme sur une poulie.

Tout est bien.

Benoît peut y aller.

Il recrache dans ses mains — avec énergie, cette fois — puis, hip ! d'une brusque secousse, il enlève le chien...

Les enfants poussent un cri, Tom hurle, Je débute, essaie d'arracher avec les poings son collier de chaux; mais ses forces l'abandonnent rapidement, ses yeux jaillissent de leurs orbites, sa langue pend comme un chiffon rouge sur ses babines qui se contractent, ses jambes tombent & s'allongent, tandis qu'un dernier frisson parcourt ses épaules, descend le long de ses flancs, atteint ses cuisses & va mourir à l'extrémité de ses poils...

Devoit être toujours. Accroupi, la face élargie, les dents serrées, une violente impitoyable entre ses yeux durs, il ressemble aux boueuses du moyen âge, à ces torturés implacables & farouches qui grimaient dans les vieilles estampes.

Exemplaire
M. Hubert Kremer
68 avenue Louise
Schaefer Beek

Madame Jones.

Christine rit sous cape... Depuis un quart d'heure, Colpin est assis devant la table, avec une enveloppe déchirée à côté de lui &, dans sa main gauche, une lettre, qu'il parcourt en remuant les lèvres, tandis qu'il peigne nonchalamment, de la main droite, les poils frisés de sa longue barbe. Comme un maître d'école! Absolument comme un maître d'école! Or, pas plus que Benoît, Colpin ne sait lire...

Après avoir jeté un regard ^{indigné} ~~furieux~~ sur la botte Christine, qui frotte ses yeux remplis de larmes, pendant que son ventre, agité par le rire, danse comme un coussin de plumes, il se tourne vers Lenia:

- Relis-moi encore une fois la lettre.

Lenia, toute fière, prend le papier:

"Buxelles, le 9 février 18...

"Cher ami Colpin,

"Le présente ~~ait~~ pour demandé de vos nouvelles & vous dire que je vien d'avoir ma pension après une vie de labeur consacré au service du gouvernement et je compte me retirer au village comme s'était toujours mon idée et à Léveardie. Nous aimant la campagne elle aussi il y fait plus saint qui à la ville & j'ai donc ^{son renou} ~~envoyé~~ à mon locataire. Il

Jos -

« faudrait maintenant... »

— Sabre de bois ! s'écrie Colpin. Explique-moi cela en wallon. Tu es là que tu me "pêtes" du français comme un avocat !...

— Oh bien ! voici, dit deina sur un ton regretté, Jones dit donc qu'il va revenir... Il veut qu'on arrange sa maison... Il te dit donc qu'il faudrait l'arranger convenablement... Alors, il demande que tu t'en occupes... Il faudrait chercher un maçon, un menuisier, enfin les hommes qu'il faut... Il faudrait aussi regarder au toit, parait-il... Tu feras cela comme pour toi... Il paiera... C'est prisé... Il te fait bien des compliments & de ^{sa} part nous salue...

— Bon ! dit Colpin, visiblement heureux de la confiance qu'on lui témoigne. "Alors, nous allons revoir Jones !"

Colpin possède un ami qu'il aime presque autant que Benoit, mais dont il est beaucoup plus fier. Un jour — vint des années — comme il se rendait aux champs, il avait croisé, au milieu du village, un particulier, "bien mis", un "monsieur", qui, après l'avoir déposé, s'était brusquement retourné :

— N'êtes-vous pas Colpin ?

Celui-ci avait aussitôt fait demi-tour ;

— Vous l'avez dit : je suis Colpin... Et vous? qui êtes vous?...

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Non.

— Vous ne reconnaissez pas Jonas?

Colpin, ayant porté la main à son front pour évoquer ses souvenirs, s'écria tout-à-coup :

— Jonas?... Le grand Jonas?...

— Lui-même.

À la vérité, Jonas n'était ni grand, ni petit; il était de taille moyenne. Mais il était plus âgé que Colpin et celui-ci le regardait sous les traits d'un adolescent, alors que lui-même n'était encore qu'un enfant.

— Jonas! Tien! le grand Jonas! répéta Colpin, qui n'en revenait pas. Qui êtes-vous devenu? Et que faites-vous ici? Vous n'avez pas l'air d'avoir la misère...

Ce, c'était toute une longue histoire, que Jonas tint à raconter à l'aise. À quelques pas, il y avait justement un cabaret; il y entra avec Colpin.

Les coudes sur la table, une goutte d'eau-de-vie devant eux, les deux hommes causèrent.

À seize ans, Jonas, qui ~~avait~~ venait de perdre

Ses parents, voisins de ceux de Colpin, n'ayant plus aucune
 attache dans le village, avait enroulé ses nippes dans
 un mouchoir de poche, puis, ayant enfilé le pequet au
 bout de son bâton & mis celui-ci sur son épaule, était parti
 à l'aventure. Pendant quelque temps, on l'avait encore vu
 ici & là; dans les localités voisines, tantôt ^{porcher} ~~partir~~, tantôt
 charretier. Finalement, il avait disparu & petit à
 petit, on l'avait oublié. C'est alors — comme il le racon-
 ta — qu'il s'était rapproché de Liège, où il était devenu
 cocher chez un industriel. Là, il avait épousé la cuis-
 nière d'un château, dont le propriétaire, personnage in-
 fluent, l'avait engagé, comme huissier, dans un mi-
 nistère. Jones détaillait tout cela avec fierté, comme
 un soldat qui raconte ses batailles. Maintenant, il
 songeait à sa retraite. Ici, il poussa un soupir, confessa
 qu'il devenait vieux, souleva son chapeau pour
 montrer sa tête pelée & déclara qu'il voulait finir ses
 jours dans le village où s'était écoulée son enfance. Il
 avait eu la chance de pouvoir racheter la maison-
 nette que ses parents avaient habitée. L'affaire était
 conclue. Il venait de signer l'acte.

— Hé bien ! dit Colpin, quand il eut fini, je suis
 content de te revoir ! Je n'irai pas aux champs...

Il le reconduisit chez lui & lui fit manger une omelette au lard.

Le soir, quelle affaire! "Tu ne devinerais jamais, Benoit, qui j'ai rencontré... Jonas! Le grand Jonas!... Jonas, vêtu comme un lord! Jonas qui a une place superbe à Bruxelles & qui doit être riche puisqu'il vient d'acheter une maison. Il Jonas, le riche, n'est pas devenu riche. C'est lui qui m'a ~~parlé~~ reconnu le premier, lui qui m'a prêté un verre & n'a pas fait de façons pour entrer chez moi & manger le lard du pauvre!"

Oui, il a fait à Colpin tous ces honneurs là! Ah! voilà un homme! Il ne ressemble pas à M^{lle} Agnès, ^{Pépicière,} qui ne prononce jamais le nom de Colpin sans froncer le picot de narquois qui lui sert de nez. Auni personne ne touchera jamais à un cheveu de Jonas en présence de Colpin. Et chaque fois que Jonas revient au village, il trouvera son couvert mis chez son ami.

Aujourd'hui, il réclame un service de confiance. On sera pour un mieux. Seulement la lettre est vague et Colpin se tire la barbe. "Avant tout, pense-t-il, il faut consulter Benoit." Celui-ci l'écoute en silence, réfléchit, se passe la main sur le menton, puis, les yeux fixés au plafond:

- Nous examinerons, cela dimanche prochain.

Le dimanche venu, après la messe, les deux hommes vont voir la maison de Jonas. Ils ouvrent la porte, les fenêtres, les volets; font jouer les gonds; examinent le sol; frappent à coups de talon sur les planches du grenier; secouent les tuiles; tiennent sur les planches de la barrière. A tout moment, Benvêt sort un mètre de sa poche & prend des mesures. Le silence qu'il observe, la façon dont il tient la tête, sa manière de respirer indiquent que son cerveau se livre à un travail ardu & compliqué.

- Eh bien? demande à la fin Colpin.

Benvêt croise les bras & se recueille quelques instants.

- Tout bien considéré, répond-il, le bazar n'est pas trop mauvais... Il n'y a qu'à renouveler le pavement du rez-de-chaussée, reclover quelques charnières, ~~renouveler~~ remettre quelques tuiles, remplacer les planches de la barrière & blanchir les murs... Peut-être qu'une couche de couleur sur les ports & les fenêtres ne serait pas un plus de trop...

- Et les frais?

- On en sortira à bon compte... D'abord, nous n'avons besoin ni de maçons, ni de menuisiers; nous ferons le travail nous-mêmes...

Colpin

Colpin rayonne :

— Tu t'en tireras ?

— Si je m'en tireai !

Contrairement à Colpin, qui ne sait rien faire d'autre que remuer la terre, Benoît peut mettre la main à tout. Il possède chez lui un attirail de maçon, de instruments de mécanicien, de outils de menuisier, de pincesaux de toute grandeur pour peindre & vernir. En trois semaines, à leurs moments perdus, ils remettent à neuf la maison de Jonas. Benoît scie, cloue, rabote, peint, blanchit, pendant que Colpin, qui lui sert de manoeuvre, triture des mortiers & porte les matériaux. Le 15 avril, Lina peut annoncer à Jonas que tout est prêt.

Le 1^{er} mai, Jonas arrive avec sa femme. Colpin les attend. Christine a nettoyé la maison pour la recevoir & la poêle a été mise, dès le matin, sur le feu pour leur faire une friandise. Jonas, que le voyage a creusé, mange à pleine bouche. Pas contra sa femme fait des jaloux. Elle regarde à tout moment sa fourchette, convertie de tâches de rouille & d'autres tâches plus suspectes encore. Elle contemple le plafond, où la fumée du chaudron a dessiné une sorte de grand dessin noir. Elle renifle l'air qui lui semble renfermer des odeurs hétéroclites. Elle détourne la

tête

tête pour ne pas voir les enfants rangés autour de la table, avec des tabliers souillés de terre et de chandelles au nez. Elle glisse de temps en temps un coup d'œil vers le dernier né que Christine tient sur ses genoux, le dos en l'air, sa petite chemise remuée sous ses aisselles. Le gaillard est plein de vie et de santé. Ses joues sont rebondies et roses, ses bras ronds, ses cuisses potelées, ses fesses charnues. Tel qu'il est, on pourrait l'aimer. Courbet l'aime bien, lui qui ne voulait pas qu'on décrivât les veaux avant de les peindre. Mais tout le monde n'a pas la même esthétique et M^{me} Jones trouve que ce marmot est bien sale. Bref, ce qui elle mange dans cette maison pourrait lui tourner sur le cœur. Déjà de bouffées de chaleur lui montent à la tête et elle est obligée de dénouer les cordons de son chapeau. Colpin a beau dire: "Mangez!" Christine a beau répéter, comme un écho: "Mangez!" M^{me} Jones dépose sa fourchette et son couteau en croix ~~dessus~~ sur ses assiettes.

— Le bœuf est peut-être un peu rance, murmure Colpin.

— C'est du fameux lard, répond Jones qui, lui, mange toujours.

Malgré son avatars social, celui-ci n'a pas déjourné le vieil homme. Il est resté le vieux paysan qui mange de tout et de préférence les choses solides, les plats rustiques
qui

qui apaisent l'estomac pour longtemps, nous coulent de la force dans les membres & procurent un sommeil paisible & réparateur.

— Nous n'avons pas le même appétit, dit-il, pour épouser sa femme.

Contrairement à son mari, M^{lle} Jones, habituée ~~de~~ ^{de} composer, ~~de temps en temps~~ à l'épave où elle était cuisinière, des plats raffinés et de respirer toute la gamme des parfums d'une riche cuisine, a depuis longtemps le palais blasé; elle ne s'occupe plus que des choses fines, des viers, ces mets délicats qui se préparent dans de petites casseroles de cuivre & qui se mangent à la becquée. Elle est beaucoup moins grasse & bien portante; mais il faut peu de chose pour lui causer des vapeurs & en ce moment, elle s'évente avec son mouchoir.

— Alors, Jones, dit-elle enfin, dépêchez-vous.

En même temps, elle sort son porte-monnaie & distribue des sous aux enfants.

Et pour qu'on ne dise pas plus tard qu'elle est allée se régaler à son arrivée aux dépens de ~~Colpin~~ Colpin, elle se montre généreuse. Parmi les enfants, parmissent-ils ahuris, ils ouvrent les yeux, les referment, les ouvrent de nouveau pour regarder l'argent & sourient.

— Que dit-on à la dame? demand. Colpin.

Personne ne répond.

Abolition
700

- Ne dit-on pas, merci?

Aucun ~~à~~ ouvrir la bouche.

- Ils n'osent pas parler, fait Colpin pour les excuser; ce sont des timides.

- Ils n'ont jamais vu de si près une si belle dame, déclare Christine, dont les petits yeux au milieu admirant la robe de satin de la ^{me} Jones, les fleurs de son chapeau, les bagues de ses doigts, le camée de sa broche, son bracelet d'argent & la longue chaîne de cuivre doré qui lui pend au cou.

Et quand M^{me} Jones, impatentée, tira sa montre pour voir l'heure, elle ajouta tout bas:

- Elle a, ~~un~~ ^{un} ~~grit~~ ^{grit}! une montre d'or!

Colpin accompagna les deux époux jusqu'à leur nouvelle demeure. En route, il détailla longuement tous les travaux qu'il avait exécutés avec son ami Benoît. Lorsqu'il vit la barrière remise à neuf, les murs reblanchis, les volets repeints, le pavement renouvelé, Jones ne se contenta plus; il tapa joyeusement sur l'épaule de Colpin:

- Bravo! bravo!

M^{me} Jones, elle ne dit rien; mais quand Colpin fut parti, elle se laissa tomber sur une chaise, ^{se prit la tête à} ~~se prit la tête à~~ ^{se prit la tête à} ~~se prit la tête à~~ deux mains & fondit en larmes.

- Qu'est-ce? demanda son mari, stupéfait.

— Je suis triste, répondit-elle, en secouant la tête, fait que je pleure!

Le chagrin de M^{me} Jones aurait pu provenir du bouleversement de sa vie. Les déplacements coupent l'existence en tronçons & réveillent tout de souvenirs! Le passé qui nous tenait toujours au cœur par mille liens, roule pour ainsi dire en bloc dans l'abîme du temps, avec nos vieilles pensées & nos vieilles joies. Avant de repartir, nous éprouvons le besoin de leur envoyer un mélancolique adieu. Si nous sommes jeunes, nous ne tardons pas à nous ravisir. Il y a encore tant d'illusions & tant de chimères qui nous font joyeusement signe! Mais, si nous commençons à vieillir, oh! alors nous sommes tentés de ne plus regarder devant nous, de peur de tomber face à face avec la vérité, qui n'est pas, comme le prétendent les poètes, une jolie fille, mais un homme âgé, chauve, maigre, barbu, effariné & venimeux qui entre partout, dit l'Écriture, comme un voleur.

M^{me} Jones n'était plus jeune. Il n'y aurait pas conséquemment rien de d'étonnant à ce qu'elle fût triste & qu'elle pleurât. Ce n'était toutefois pas à ce sentiment qui elle succombait. Elle pleurait parce que sa maison ne répondait pas à son idéal. Elle pleurait de colère, elle pleurait de rage...

Leland

Quand elle eut pleuré tout son saoul, elle mangea trois macarons, & gignota une tablette de chocolat; ensuite, elle arrangea le lit, ~~et~~ ^{et les} deux nouveaux rentiers - comme les avait appelés Colpin - passèrent leur première nuit à la Cucupegne.

Comme le voyage l'avait fatiguée, elle ne travailla pas, & s'endorment. Sur le matin, le ^{me} jour, fit un rêve. Elle était au bord de la mer, avec une robe de coton, un chapeau à bavolch et des souliers blancs. Elle marchait dans les dunes, sur du sable fin, parmi les chardons bleus & les oyats hérissés. Tantôt il lui semblait reconnaître La Fanne, tantôt Wandegne, tantôt Krowde. Au loin la mer brillait comme une agate. ^{La plage était couverte de cabines multicolores, & à} L'horizon, un traire, à l'autre vue voyait, sous un grand perruche de fumée, vers l'océan. En ce moment, elle cherchait une villa. Elle la voulait sans prétention, parce qu'elle n'était pas riche; mais il la lui fallait mignonne, folle, coquette, parée de roses et de cheveux, dotée d'un de ces noms qui plaisent aux âmes sentimentales. Elle avait déjà distingué "Bagatelle", "Ma Chaumière", "Ma Retraite", lorsqu'elle arriva devant "Mon Rêve". Son mari, qui était déjà éveillé, lui fit sourire. Elle se décidait pour "Mon Rêve", quand elle commença à agiter les mains, à haléter & à fronces la bouche
comme

Comme un enfant qui va pleurer, Jones la secourut : "Je crois que tu songes !" — "Je songeais", répondit-elle en se frottant les yeux, après s'être réveillée en sursaut. "Ah! que ce grand homme noir m'a fait peur!"

— Quel homme? Demanda Jones.

— Un grand homme noir qui s'est tout à coup dressé devant moi.

Elle pensa en elle-même que c'était Colpin. Puis elle soupira à l'idée qu'elle n'était pas au bord de la mer, dans une magnifique villa, mais en Herbaye, dans une méchante maison, une maison d'ouvriers! La déception était dure.

— Je ne sais, dit-elle quand elle fut levée, si je n'habituerais jamais ici.

— Pourquoi? Demanda son mari. Ne pourrions-nous pas bien?

Elle haussa les épaules :

— Regarde la barrière... Est-ce une barrière cela?... Peut-on appeler "barrière" cet assemblage de planches pourries & mal rabotées?... Puis, est-il permis d'avoir été mettre sur les volets cette affreuse couleur brune!... Et le pavement?... Un pavement de mortier... et qui n'est pas même uni!... Dans la "petite pièce", il aurait fallu un plancher ou de beaux carreaux ^{en} céramiques, car c'est que là qu'on peut mettre

la table ronde, les chaises d'acajou, le buffet et la glace dorée... Enfin, les deux hommes ont badigeonné tout l'extérieur jusqu'aux encadrements des portes & des fenêtres. Ils ont badigeonné les pierres de taille!...

- Ça oui, concéda Jones; ils ont eu tort: on ne badigeonne pas des pierres de taille...

Le soir, Colpis amena Benoit:

- Ça bien? Estes vous contents?...

- Oui, oui, tout est bien...

C'était Jones qui se hâtait de répondre, pour prévenir une sortie de sa femme. Il eut toutefois le sentiment d'avoir exagéré, tandis que Benoit, flatté d'œuvrer son amour-propre, rayonnait, il ajouta:

- Seulement, il n'aurait pas fallu blanchir les pierres de taille.

- C'est lui, dit Benoit, en montrant Colpis. Il a fait cela pendant que je remmançais un outil. Si je ne l'avais pas arrêté, il aurait blanchi le toit...

Comme Colpis riait, Benoit remarqua que le ^{me} Jones lui lançait un mauvais coup d'œil.

- Asseyez-vous, mes amis, dit Jones qui, lui, voulait être aimable. "Femme, ajouta-t-il, va chercher le cruchon!"

La femme passa dans la pièce voisine, en bougeant

quel-

quelque chose que personne ne comptait & repartait avec un cro-
chon de Hasselt. Ah! la bonne gouth! Comme Colpin la savoura!

— A votre santé, l'évacadie!... C'est Léocadie, n'est-ce
pas, qu'on vous appelle?...

— Il ne tient qu'à moi, de me appeler "Madame", ré-
pondit-elle.

Colpin hoché la tête:

— A la ceurepyre, entre petites gens, cela ne se fait pas...

"Entre petites gens!" M^{me} Jones pinça les lèvres. Elle suffo-
quait & ce ne fut pas sans difficulté que son mari la décida
à trinquer avec eux et à jouer ~~aux~~ une partie de cartes. Lui
n'est pas fier, Benoit & Colpin lui plaisent. Colpin surtout.
Chaque fois qu'il fait un geste, il a envie de rire. Puis quel coup
de poing il frappe sur la table quand il abat une carte!... Seule-
ment, M^{me} Jones remarque qu'il a toujours les mains pleines
d'atouts! Elle le tient à l'œil. Tout à coup, elle jette son jeu:

— Je ne joue plus!

Colpin triche! Colpin triche, c'est vrai. Oh! il ne
triche pas pour voler. Qu'il joue pour de l'argent, pour une
simple gouth ou pour rien, il triche. C'est sa manière de
jouer aux cartes. Il éprouve à vouloir son adversaire une
joie meline, un plaisir secret, une jubilation sans la-
quelle les cartes n'auraient pas d'attrait pour lui. Aussi ne

rougit

rougit - il se querend M^{me} Jones lui dit : "Vous trichez !" Il s'étonne
seulement qu'elle s'en soit aperçue ;

- Vous êtes plus fine que le diable !

En s'en retournant, Colpin avait l'air ravi ; il regardait
la tête haute & le nez en l'air. Devoit, par contre, tenir le front baissé.
Il réfléchissait. Il lui semblait qu'on n'a voit pas ~~en~~ apprécié con-
venablement son travail. M^{me} Jones paraissait même lui en
vouloir. Il avait cependant fait ce qu'il avait pu. Il avait
tout ~~essayé~~ ^{fait pour} ~~passer~~ un mieux. Apart Fureh qui l'avait
qualifié de "trente-deux mètres", tous les parents l'avaient
félicité. Derend Colpin lui ~~souhaita~~ souhaita le bonsoir, il
dit d'un ton rogne :

- Tu avais bien besoin de badigeonner les pierres de taille !

Bah! bah! Colpin n'est pas une sensitive. Colpin ne
se gratte pas quand il a un bouton. M^{me} Jones ne lui revient
pas non plus. Mais Jones ^{est} un homme tout rond. Et l'homme
c'est l'homme. Les femmes ne comptent pas. Puis, il y a la
cruche. Un fameux cruchon, devoit! C'est qu'end on voit
une fontaine pareille, vois-tu, qu'on se rend compte que t^{lle}
Après baptême son eau-de-vie...

Le lendemain était un dimanche. Colpin vint
prendre Jones pour aller à la messe. Il vint le prendre, mais
il faillit ne pas le ramener... A midi, Jones n'était pas
rentré.

rentré. A midi & demi sa femme l'attendait encore. Le potage refroidissait, le rôti se séchait, les pommes de terre brûlaient & M^{me} Jonas allait de son poêle à la porte & de la porte au poêle, grommelant, grognant, pestant, furieuse & désespérée. Enfin, à une heure moins le quart, elle entendit un grand tapage dans la cour. Colpin poussa l'huis & montra sa grosse tête hilare, une tête rouge, brillante, enflammée, la tête magnifique d'un satyre qui s'est roulé dans l'orgie.

— Je vous ramène votre homme!

L'homme s'était laissé tomber sur une chaise. Sa face glabre souriait, son corps s'inclinait tantôt à droite, tantôt à gauche, un voile humide couvrait ses yeux dont les paupières ne se soulevaient plus qu'avec peine.

— Ah! vous voilà, Jonas! s'écria la femme, en appuyant sur la dernière syllabe.

Elle avait deux façons de prononcer le nom de son mari. Quand elle était de bonne humeur, elle disait Jonas, comme tout le monde. Mais lorsqu'elle était en colère, elle prononçait Jonasss... Jonasss par trois fois!

— Ah! vous voilà, Jonas!

— Écoute, baboutin - t-il, j'étais avec l'ami. Nous avons rencontré des amis. Fuis...

— Venez dîner!

Elle le saisit par l'épaule & le poussa devant la table. Cour-

mal il achevait de manger sa soupe, il pâlit tout à coup, des grosses gouttes de sueur portèrent à ses tempes, il mit rapidement son mouchoir sur sa bouche & se précipita vers la fenêtre.

Lorsqu'il revint, sa femme lui dit:

— Vous ne sortirez plus avec cet homme là!

— Mais c'est un vieil ami, vois-tu, répondit-il, tandis qu'il essuyait la sueur qui coulait toujours sur son visage. Je l'ai connu tout petit... pas plus haut que ça...

— Je vous dis, moi, que vous ne sortirez plus avec lui!

Ah! il avait déjà donné bien du mal à sa femme, jonas!

Non pas que ce fut un méchant homme. Il était complaisant, au contraire, accommodant, serviable & doux de caractère. Seulement, il ne savait pas tenir son rang! Il tombait dans les bras du premier venant qui lui avançait la main. C'était un poids mort qui glissait toujours vers le sol, un vagabond qu'il fallait toujours soutenir pour qu'il ne coulât pas dans la vase. A Bruxelles, ses cafés de prédilection étaient ces petits cabarets situés dans des rues minables, qui portent sur leurs étroites vitrines des enseignes évocatrices: "Au Pays Wallon"; "A la ville d'Andenne"; "Au Vaillant Brasseur". Il se trouvait là dans son élément, au milieu des paysans fraîchement débarqués dans la capitale, des cochers habillés de gilets à carreaux qui imprègnent une odeur d'écurie, des servants balourdes, des employés

grouchy

quiches, de tous les dévotés de la campagne qui se groupent
 entre eux pour recréer l'atmosphère natale & parler leur
 patois. Avec sa femme, il devait aller dans les grands
 cafés, "Aux Mille Colonnes", "Au Cosmopolite", à "Tésino",
 "Au Métropole", dans tous les établissements où l'on est
 installé comme les boeufs de nos fermes modèles à de longues
 rangées de tables, face à face, courbe à courbe, où l'on s'exhibe, où
 l'on se regarde, où M^{me} Jonas pouvait ~~se~~ étaler sa
 toilette & ses bijoux & contempler dans de belles glaces sa figure
 importante. Aujourd'hui, vous pensez qu'elle s'était pressée
 pour aller à la messe. Aussi comme elle avait été admirée!
 Comme ses voisines reléguèrent sa robe de satin, ses bagues,
 sa chaîne de montre! Elle en était toute transportée, quand elle
 entendit, derrière son dos, une voix qui chuchotait:

— Qui est-ce donc qui cette dame-là?

Une autre voix aussitôt répondit:

— C'est des amis de Colpin.

~~Des amis de Colpin!~~

Des amis de Colpin! Cette réponse la fit tressaillir. Des
 amis de Colpin, cela voulait manifestement dire: des vœux du
 tout! [M^{me} Jonas frémir comme si on lui avait lancé un coup
 de fouet dans le dos & les prières qui elle récitait en ce moment
 ne monterent pas vers le ciel avec la pureté d'un cantique. Mais

elle

elle ne penchait pas la tête. A la sortie de la messe, au moment où M^{lle} Agnès s'approchait du bénitier, avec son chapeau suranné & sa palatine, elle se présenta à point pour recevoir sur ses doigts gantés la goutte d'eau bénite que l'épicière lui tendit de sa petite main sèche recouverte d'une mitaine de filorolle. Pour M^{lle} Agnès, M^{me} Jones était une nouvelle cliente qui lui avait déjà fait des achats & qui payait comptant. Pour M^{me} Jones, l'épicière était une personne considérée qu'il y avait avantage & honneur à cultiver. Les deux femmes retournaient ensemble & au ton dont on les salua : « Bonjour M^{lle} Agnès & la compagnie », M^{me} Jones comprit que « la compagnie » signifiait qu'elle chose de beaucoup plus important que « les amis de Colpin ».

Lorsque Colpin reparut avec Denoit, Jones n'était plus la même. Il fut encore poli, mais il se montra plus réservé. La femme l'avait sermonné & il n'était pas réfractaire aux bonnes raisons. L'idée qu'on l'avait peut-être vu tituber dans le village, comme son époux l'avait insinué, le tracassait. Lorsque Colpin lui rappela « qu'on t'était bien amusé dimanche », il répondit : « Vous ne m'aurez plus ! » Colpin se mit à rire.

— Je suis sûr, observa-t-il, que Léonadie n'a pas été contente ...

Le coquard ne ~~s'aperçoit~~ ^{de rien} pas. Il ne tarde d'ailleurs pas à penser à autre chose. Sa courtoisie au bec, le corps replié sur lui-même, les mains passées entre les genoux, la barbe pendante, le regard fiché à terre, tantôt il dit une parole « si l'on va rester toute la soirée comme cela », tantôt il insinue « qu'il fait sec », tantôt il avoue « qu'il voudrait bien se remouiller le gosier ». Ses paroles se perdent dans le vide. On ne se voit plus, le cruchon. Quant à Benoît, il ne songe pas à boire. Il est trop mortifié. Il a remarqué en arrivant que la barrière a été démolie & il en conclut « qu'il n'a rien fait de bon aux yeux de ces gens-là ».

- Tu dirais tout ce que tu veux, dit-il à Colpin en ~~se~~ retournant, ces personnes ne me reviennent pas.

- Jonas est un ^{bon diable} ~~bon diable~~ de coquard, répondit Colpin, mais il ne tient pas la boisson... Puis, il n'a pas du dressis du feu me : la pente ne doit pas chanter devant le coq...

Quelques jours plus tard, la petite maison se transforma. Le menuisier vint placer la nouvelle barrière, une barrière taillée dans de l'excellent fiêne & dont l'extrémité des montants était décorée en forme de cœur. Les pierres de taille furent jetées &

le toit de champ que Denvoil avait étendu sur les murs fut remplacé par un badigeon rose, tandis que des carreaux de ciment, rangés dans la cour, attendaient le moment d'être posés. M^{lle} Jonas avait aussi acheté du papier peint pour recouvrir les murs intérieurs.

En juin, les passants purent admirer dans toute sa splendeur l'habitation de M^{lle} Jonas. C'était une petite maison rose à volets bleus, avec une porte bleue & une barrière bleue. Dans la cour, proprement cendrée, il y avait une corbeille où s'épanouissaient les belles fleurs du printemps. Un plant de vigne allongait ses rameaux noueux contre la muraille. M^{lle} Jonas était enfin contente. Elle avait fait son nid.

"Un nid, c'est un tendre mystère,
 "Un ciel que le printemps bénit."

Ainsi s'exprime la chanson & les chansons ne mentent pas. Heureux l'homme qui parvient à faire son nid! Il est adapté. Il n'a plus de rêves fous. Il a mis son existence en harmonie avec le temps. Il a concilié la philosophie de La Fontaine avec celle de Candide. C'est un sage, qui excite l'admiration & l'envie. Aussi les passants ne manqueraient-ils pas de s'arrêter pour contempler cette charmante demeure. M. Gerbekaye

Qui -

lui-même s'arrêta. Il planta sa canne derrière lui, s'appuya dessus, la tête rejetée en arrière, son gros ventre projeté en avant, il regarda la maison à son aise, longuement, avec l'aplomb & l'insolence des gens à qui leur fortune donne le droit de se comporter partout comme il leur plaît. Dès qu'ils le virent, les commères accoururent; les enfants, qui revenaient de l'école, l'entourèrent; Furel, qui passait, fit halte & déposa à ses pieds la houe qui il avait sur l'épaule. M^{lle} Agnès elle-même apparut sur ^{son} seuil, ^{Tous attendaient,} la bouche ouverte, l'avis du fermier. M. Gerbevaux est, après M. le baron, l'homme le plus important du village. Il ne dit pas seulement que des choses importantes, qui sont recueillies religieusement par les petites gens. On devinait qu'il allait parler. Les gens souriaient, sa bouche s'épanouissait, ses sourcils, ses oreilles, les muscles de sa face pouaient. Enfin, il parla. Il ne leur raconta que cinq mots, mais qui ne furent pas perdus:

„ C'est un petit paradis ! „

A partir de ce moment, Jonas & sa femme ne furent plus appelés dans le village que „les gens du Petit Paradis.“

M^{lle} Jonas arrangea aussi l'intérieur de l'habitation

tion

vement hâler Benoit.

- Viens, frère; nous nous poserons une heure au Petit Paradis?

- Je ne vais plus, lui répondait Benoit, d'instinct. Colpin insistait:

- Viens! tu entendras la mer...

Un jour qu'il examinait les bibelots que M^{me} Jones avait rangés sur une commode, autour d'une statuette de St Joseph en porcelaine blanche, Jones s'était emparé d'un gros coquillage & le lui avait collé contre l'oreille:

- Tu entends quelque chose?

- J'entends du bruit...

- C'est le bruit de la mer!

Colpin, qui n'avait jamais vu la mer, fut tellement surpris d'entendre le grondement des vagues dans un coquillage qu'il le reprenait chaque fois qu'il allait chez Jones & ne se lassait pas d'écouter cette chanson lointaine & sourde qui répondait peut-être, qui sait? à quelque aspiration secrète de son âme indisciplinée & vagabonde.

- Viens, Benoit; nous nous entendrons la mer!

- Je vais arroser mes porreaux, répliquait

Benoit

et repiqués des salades,

Il ne pardonnait pas à M^{me} Jonas d'avoir démolitout son ouvrage, mais il en voulait aussi à Colpin, qui semblait décidément lui préférer les nouveaux venus. Il le qualifiait de traître, d'ambitieux, de girouette à pure, par Dieu et tous ses saints, qu'il ne mettrait plus, un plus, les pieds, chélie.

Cependant, quand il avait arrosé ses ~~parcs~~ pot-reux et repiqués ses salades, il sentait un vide autour de lui, l'ennui l'envahissait et peut-être aussi un autre sentiment qu'il ne dénommait pas, en quittant son paradis, il s'en allait elle par trainard de quelques ans qui veut encore humer une bouffée d'air avant de se mettre au lit, jusqu'à la maison de Colpin, devant laquelle il s'arrêtait. Il s'arrêtait là, bien entendu, pas hasard et c'était pas hasard aussi qu'il lui tournait le dos. Un clair bruit de sabots s'entendait bientôt dans la cour. Puis c'était un grand silence. Debout, à mi-chemin entre la porte et la barrière, ses mains rugueuses posées sur le tablier tressé qui lui ceignait le ventre, Christine regardait le dos immobile de Benoît :

— Vous ne venez plus, Benoît ?

— Non ! répondait-il.

Les yeux rouges de la femme clignotaient ; elle

— am-

Continuait à regarder le dos de Benoît, qui ne bougeait toujours pas. Puis elle disait :

- Je sais bien pourquoi...

C'était tout. Ils ne remuaient plus, ni l'un ni l'autre. La bronde fraîcheur qui tombait du ciel étoilé & qui pèse si fortement sur les yeux solitaires, les opprimait & rendait leur respiration pénible.

- Bonsoir, Benoît ! disait enfin Christine.

- Bonsoir !

Les gens simples ont parfois de l'esprit. Christine de son côté était sûre que son mari était le plus grand saint du Petit Paradis. Elle l'appelait tantôt $\frac{1}{2}$ Pierre et tantôt $\frac{1}{2}$ Jacques. De temps en temps, elle lui demandait aussi, en glissant dans ses paroles un grain de perfidie :

- Pendra-t-on bientôt la crémaillère ?

Chaque fois qu'elle posait cette question, ~~Colpin~~ Colpin avait envie de la battre. Il avait tant parlé de cette crémaillère à l'arrivée des Jours ! Il avait tant rêvé d'un de ces festins où l'on place devant chaque convive ~~quelques~~ trois ou quatre assiettes, emboîtées l'une dans l'autre, pour faire comprendre qu'on ne doit pas se boucher le ventre dès le premier service ! C'était

une chose qui lui était due, pensait-il, ainsi qu'à Benoit pour toutes les peines qu'ils s'étaient données en arrangeant la maison. "Ces, ont été cités aussi, Benoit, sûr!" concluait-il. "Et moi?" demandait Christine. Il haussait les épaules: "Une paysanne comme toi!"

Or, non seulement Jonas ni sa femme ne perdaient pas de perdre la crémation, mais on ne revoyait même plus le cruchon de Colpin sortait toujours du Petit Paradis avec la gosier sec. Mais c'était une si folle maison! Plus, il y avait le coquillage où chantait la mer! Plus, Jonas lui offrait tout de même de temps en temps une pipe de tabac!

En arrivant, un dimanche après-midi, il trouva la maison vide. Comme le temps était beau, il pensa que les deux époux étaient au jardin. Il allait se retirer, lorsqu'il ^{crut} entendit un bruit de voix dans le "petit salon". Il hésita une seconde, puis, se décidant, poussa la porte.

— Oho!

M^{lle} Agnès était là, M^{lle} Agnès en personne, attablée avec Jonas et sa femme! Ils prenaient le café. Il y avait de la tarte sur la table. Il y avait également un carafon de liqueur, une liqueur dorée comme du miel & aussi transparente que la lumière du soleil.

À l'apparition de Colpin, Jonas voulut sourire, puis il toussota, visiblement embarrasé, tandis que sa femme faisait une grimace & que M^{lle} Agnès, dressant brusquement sa petite tête, tournait vers la porte un nez aigu comme la pointe d'une flèche.

— Je t'en be bien! dit Colpin.

Il ne regardait que le carafon. "Je vais avoir une bonne goulée!" pensait-il. Et l'eau lui vint à la bouche si rapidement, si abondamment qu'il en vint à un long jet de salive aux pieds de M^{lle} Agnès.

Cette fois, M^{me} Jonas bondit:

— Colpin! on ne crache pas, ~~de~~ dans les maisons des gens!... On ne crache pas à terre!...

On ne crache pas à terre! Où voudrait-elle donc qu'il crachât? Colpin n'avait jamais employé de mouchoir, même pour se moucher. Sa nature, qui songe à tout, lui avait pendu à la paume gauche deux doigts, le ponce & l'annulaire, le majeur, d'une dextérité incomparable pour s'exprimer le nez.

On ne crache pas à terre!

Il réfléchissait sur cette ~~ex~~ interpellation absurde quand M^{me} Jonas ajouta:

— ~~de~~ Autrefois, lorsque mon mari revenait,
il

il a, paraît-il, mangé plusieurs fois chez vous. Vous me direz
ce qui en vous doit... Nous, vous paierons...

Ceci, par exemple, c'était une impure, une sanglante
impure!

Un long pli se creusa dans le front de Colpin & ses yeux
brillaient d'un feu si sombre que Jonas se mit à trembler
& que M^{lle} Agnès ^{empoigna} ~~tenait~~ sa tunique ~~de~~, croyant qu'il allait tout
briser. Mais il se ressaisit. Il fut grand. Le pli du front dispa-
rut, ses yeux s'éteignirent, une superbe expression de mépris
illumina sa figure. Il fit deux-tour & laissant derrière
lui l'empreinte de ses sabots, se dirigea vers la porte qu'il
referma doucement après l'avoir ouverte d'une main calme.
Il passa ensuite devant la corbeille de fleurs sèches & toucha
& quitta la route.

~~Et dans l'obscurité de la nuit, elle se pencha sur la corbeille, du charbon,~~
~~ballottée et s'écroula. Quel cœur qui se froterait son nez dedans!~~

Le soir, après avoir allumé sa pipe, il se renvoya
dans le coin de la cheminée. Tandis que le tabac pétillait
& que la fumée montait en flocons autour de sa tête, il songeait:

"Elle avait été aimable la belle dame!... Il avait
été courageux, son ami Jonas!..." Il le revoyait. M^{lle}
Jonas ainsi... Il Jonas ainsi... "Quelles gens!... Des gens
qui recevaient M^{lle} Agnès & lui offraient une li-gueur
coulent

Couleur de miel & transparente comme la lumière du soleil!...

A M^{lle} Agnes!... Ha!... "

Tout à coup, il se tourna vers sa femme :

— Pourquoi Devôt ne vient-il plus?

— Vous devez le savoir mieux que moi, ~~répondit-elle.~~
^{empoigne sa barbe, la tortille :}
 N~~est-ce pas un instant, puis il dit :~~

— Va l'appeler!

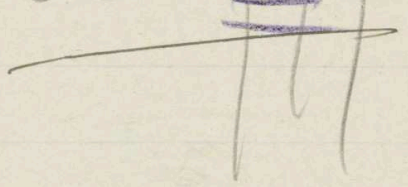
Christine ne se fit pas répéter l'ordre. D'un bond, elle fut debout & galopa jusqu'à la maison du voisin, où elle frappa du doigt contre la fenêtre. Derrière les carreaux assombris, elle vit bientôt apparaître une face pâle :

— Vous pouvez revenir, Devôt! ~~dit-elle.~~

Quelques instants après, Devôt ~~est~~ était réinstauré ^{à côté de Colpin} à sa place coutumière. Christine dépose deux verres d'eau-de-vie sur la table & leur laisse même la bouteille. "Tenez! goûtez-les!" C'est qu'elle est si heureuse de les voir de nouveau réunis! On est si bien tous ensemble! Elle a tant de plaisir aussi à les entendre bavarder! Car ils bavardent comme ils ne l'ont jamais fait, ~~mais~~ ^{ils} ~~seulement~~ bavardent comme deux vieilles femmes. Devôt surtout est loquace. On dirait qu'il revient d'un long voyage. Il ne vient que de son jardin. Mais qu'elle saluez, Colpin! Quel poireux!

— Je t'en donnerai!

Colpin n'offre rien. Il n'a jamais rien à offrir à personne, à part le poids de ses poils, le lard de son ventre, ses deux bras pour une corvée — et son cœur à qui sait le comprendre.

Hubert Kravins


La jambe de bois



E tous ses enfants, c'est Edouard, l'aîné, que Benoît aime le plus et dont il est le plus fier. Edouard est fort, bien découplé et n'a pas peur de la vie. Aucune besogne ne le rebute. C'est lui qui sème le blé chez M. Gerbehaye au printemps; à l'époque de la moisson, il est faucheur; quand l'hiver arrive, il travaille à la sucrerie; et, au mois de février, ceux qui ont une marnière à exploiter s'adressent à lui. Il gagne de fortes journées et remet à sa mère sa quinzaine telle qu'il la touche. Celle-ci lui restitue deux francs pour ses menus plaisirs. Jamais il n'en réclame davantage. Beaucoup de semaines s'écoulaient sans qu'il dépense autre chose que les vingt-cinq centimes que lui coûte le paquet de tabac qu'il va acheter lui-même chez M^{lle} Agnès, l'épicière. Il n'est jamais fatigué et ignore les loisirs. En été, après le souper, il travaille au jardin jusqu'à ce que la nuit tombe; en hiver, il ferre les sabots de la famille au coin du feu; et quand il trouve sa mère devant le pétrin, les mains appuyées sur ses côtes et de grosses gouttes de sueur au front, — la vieille femme commence à se disloquer — il l'écarte, ^{manches, lave ses bras,} ~~trousse ses bras, les lave avec du savon,~~ puis de son poing dur pétrit la pâte, la divise, plante un doigt dans chaque morceau, et, après l'avoir roulé dans la farine pour lui donner la forme nécessaire, le place sur une planche où il l'asperge avec de l'eau, afin que la croûte prenne à la cuisson un bel émail.

Son frère, Camille, a toujours en poche l'une ou l'autre chanson imprimée sur du papier à chandelle, qu'il apprend par cœur le dimanche. Edouard ne chante pas, mais il fredonne parfois un refrain qu'il a entendu voilà bien longtemps et qui lui est resté dans la tête :

L'amour, c'est le soleil!...

L'amour... Edouard le comprend comme le reste, en homme sage. A la fête, il fait comme les autres sa partie de danse, mais ni la voix cajoleuse des jeunes filles, ni leur sourire enchanteur ne lui troublent la tête, et lorsque minuit sonne (l'heure des honnêtes gens), il s'en retourne sans rêvasser, du pas égal de quelqu'un qui ne fuit rien et qui ne court après personne. Plus d'une jeune fille pourtant ne demanderait pas mieux que d'être aimée par ce beau gars. Quand, par les soirs d'été, elles passent en groupe devant sa demeure et qu'elles le voient accoudé à la barrière, fumant sa pipe, nu-tête, en bras de chemise, le gilet déboutonné, calme, sérieux, la mine fleurie, avec son éternel air de bonne humeur, elles se risquent parfois à le provoquer :

— Vous ne voulez pas venir avec nous, Edouard?

— Non, répond-il, en montrant toutes ses dents dans un sourire; j'ai peur...

— Vous avez peur du loup, Edouard?

— Justement! j'ai peur du loup...

Vis-à-vis d'Odile, toutefois, il se montre un peu plus tendre. C'est lui qui la salue le premier :

— Bonjour, Odile!

~~Lorsqu'elle a disparu, il la regarde s'éloigner, puis il fait ses réflexions.~~

Odile marche sur ses dix-neuf ans. Elle a une jolie taille, un peu forte, ainsi qu'il convient à une paysanne, une figure régulière et colorée, de grands yeux bleus; puis elle est habile de ses mains et d'un caractère aimable et doux...

Edouard pèse tout cela, en homme sérieux, qui calcule tous ses actes, même ceux qui n'intéressent que son cœur. Il ne dit toutefois encore ni oui, ni non, parce qu'il songe que le mariage lie les gens pour l'existence et qu'il ne veut se donner qu'une fois, loyalement et pour toujours.

Comme d'habitude, cette année-là, à la fin de septembre, M. Gerbehaye commença le battage de son blé. Une batteuse à vapeur fut installée en plein champ contre une grande meule carrée. Le travail commença à l'aube. Des femmes, debout sur la meule, — en jupe courte, avec un mouchoir noué sur leur tête — se passaient les gerbes, qui allaient tomber sur la plateforme, où Edouard, perché sur un banc, les éparpillait avec les

mains pour les faire glisser entre les tambours. Derrière, des ouvriers enlevaient la paille qui sortait des secoueurs, faisaient de nouvelles gerbes et recommençaient une nouvelle meule. ^{Colpin} Lamothe recueillait dans des sacs le blé qui coulait du tarare.

Le temps était clair. Le matin, la rosée étincelait dans les chaumes, puis elle s'évaporait au soleil et la plaine, unie à l'ouest, un peu renflée à l'est, brillait jusqu'au soir d'un éclat dur et cuivré. Des troupeaux de porcs vaguaient çà et là; des feux de fane s'allumaient à droite et à gauche; un chasseur passait quelquefois au loin; et des volées de pigeons faisaient, de temps à autre, miroiter dans l'azur la soie délicate de leurs ailes multicolores.

La batteuse remplissait la plaine de son ronflement continu. Elle ronflait tantôt avec douceur, tantôt avec colère comme une bête irritée. La courroie qui l'actionnait marchait si vite qu'on ne la voyait pas bouger. Elle semblait mouvoir jusqu'aux ouvriers, dont les gestes uniformes et rapides se succédaient automatiquement. Vers le soir d'ailleurs on ne les distinguait plus les uns des autres, on ne reconnaissait plus les vieux des jeunes; toutes les figures étaient recouvertes du même masque de poussière grise. De temps à autre une silhouette s'immobilisait un instant; et une main se posait au bas de l'échine endolorie par ce travail violent.

Seul, Edouard est resté aussi frais et aussi dispos que le matin. La force coule dans ses membres comme l'eau d'une rivière. Au lieu de l'épuiser, l'action rapide de la machine le fouette et l'excite. Ses deux mains qui ont remué la paille toute la journée ne lui suffisent plus. Il saute sur la plateforme et pousse du pied le blé sur les tambours. Aussitôt que ^{Colpin} Lamothe l'aperçoit, il se met à crier en faisant des gestes, mais ses paroles se perdent dans le bruit; et Edouard, dont le corps solide se détache là-haut, tout noir dans le soleil, continue à pousser, d'un pied infatigable, les gerbes dans la batteuse. ~~De temps en temps, une des femmes tourne les yeux vers lui.~~

Le soleil allait toucher l'horizon. Aucun nuage ne voilait ses derniers rayons, qui s'allongeaient librement sur la terre, mêlant leurs fils d'or aux aiguilles d'or des éteules. Le mécani-

cien avait jeté une dernière pelletée de charbon dans le foyer et le grand tonneau, monté sur deux roues, tiré par des bœufs, qui amenait de la ferme l'eau nécessaire pour la machine, s'en retournait pour la dernière fois. M. Gerbehaye, qui venait d'arriver pour assister à la fin du travail, regardait avec plaisir le soleil, qui planait maintenant au bout du ciel comme un ballon rouge. Il se tourna vers le mécanicien :

— Nous aurons encore une belle journée demain.

A ce moment, un cri déchira l'espace. Edouard avait glissé... Sa jambe droite était engagée entre les tambours... Renversé sur le dos, il sursautait en faisant voler la paille autour de lui, tandis que ses bras s'ouvraient et se fermaient comme deux ailes et que son crâne frappait à grands coups le zinc poli de la plate-forme...

^{Colpin}
~~Lamotte~~, le premier, sauta à son secours. De ses deux bras, il lui enlaça le corps et le maintint immobile jusqu'à ce que la batteuse fût arrêtée. D'autres hommes vinrent alors l'aider pour dégager la jambe. Puis on descendit Edouard. Le sang coulait à flots de sa blessure; des lambeaux de chair pendaient. On l'emporta sur une ridelle de chariot, capitonnée de paille.

Le docteur arriva dans la nuit. Lorsqu'il eut découvert le membre broyé qu'on avait bandé comme on avait pu pour étancher le sang, il fit une grimace :

— Il faudra qu'on te scie la jambe, mon garçon.

Edouard, dont la figure pâle suait à grosses gouttes, répondit :

— Faut la scier, monsieur le Médecin.

Le docteur déballa sa trousse; on prépara de l'eau, des bandages, de la charpie, des serviettes et l'opération commença à la lueur d'une lampe à pétrole. ^{Colpin}
~~Lamotte~~ et le curé assistèrent le docteur. Toute la famille Benoît s'était réfugiée chez les voisins. Dans la nuit silencieuse, on entendait de temps à autre le claquement d'une porte : c'était un homme ou une femme qui venait écouter sur le seuil si le blessé ne criait pas. Le matin, Colpin emporta au cimetière, cloué dans une boîte, le morceau de jambe amputé.

Pendant tout l'hiver, Edouard resta étendu sur son lit. Une corde, fixée au plafond, pendait au-dessus de lui; il s'en servait pour se hisser sur son séant quand il se sentait les reins trop fatigués. Sur une table, placée près du lit, il y avait tou-

jours des oranges, du pain d'épices, du miel, des pommes, des châtaignes, que lui apportaient les voisins.

Lorsque la blessure commença à se cicatriser, on le sortit du lit. Il avait engraisé pendant ces longues heures d'immobilité : il était devenu très lourd, si bien qu'il fallut trois hommes pour l'enlever et l'asseoir dans un fauteuil, devant lequel on plaça une chaise où il put reposer son moignon.

Quand il eut devant les yeux son bout de jambe, il gémit :

— Me voilà arrangé !

Pour le consoler, on lui dit qu'on pouvait marcher sans difficultés avec une jambe de bois. ^{Colpin} ~~Lamothe~~ avait connu un mendiant, amputé comme lui, qui ne se servait jamais de bâton ; il dansait même dans les cours, quand il était de bonne humeur, pour amuser le monde.

Edouard ne répondait pas, mais il réfléchissait. Ce qui le chagrînait surtout, c'était de ne pouvoir travailler et de penser qu'il ne pourrait jamais plus le faire comme auparavant.

Dès que la plaie fut cicatrisée, comme le moignon était encore trop endolori pour supporter le frottement d'une jambe artificielle, le menuisier lui apporta des béquilles, qu'il avait fabriquées lui-même à ses moments perdus. Il y avait mis tous ses soins. Les bouts étaient garnis de rondelles de caoutchouc et sur les crosses il avait fixé, avec des clous de cuivre, deux bandes de velours rouge offertes par M^{me} Gerbehaye.

Lorsque Edouard vit les béquilles qui l'attendaient, dressées à côté de son lit, des larmes lui jaillirent des yeux.

Il les essaya le lendemain et les gens sortirent de leurs demeures pour le voir marcher au milieu de la route. La figure de Benoît et celle de Prudence apparurent aussi à la fenêtre ; mais elles se retirèrent rapidement. Edouard s'avancait à petits pas, sous la surveillance de son frère Mac, en balançant son moignon. Son inexpérience et la crainte de tomber l'obligeaient à de grands efforts ; il transpira vite ; bientôt, il fut tout en nage et dut rentrer.

Quand il put supporter une jambe de bois, ce fut un nouvel exercice. Il abandonna ses béquilles et n'employa plus qu'un bâton. Pour marcher, il renversait le corps en arrière, du côté de sa bonne jambe, et faisait décrire un demi-cercle à son pilon.

— Ça va ! ça va ! disaient les gens pour l'encourager.

Il répondait :

— Oui, ça va !

Au fond de lui, il pensait que cela n'irait jamais fort bien, parce qu'il était trop gros et trop lourd; il maudissait sa belle santé qui lui gonflait la figure et ballonnait ses cuisses.

Vers le milieu de l'été, M. Gerbehaye vint le voir. Prudence, surprise par son arrivée, se précipita pour lui offrir une chaise. Elle saisit la première venue, l'abandonna pour une seconde, puis courut vers une troisième.

M. Gerbehaye, ayant remarqué son agitation, lui dit :

— Ne vous gênez pas. On ne doit jamais se déranger pour moi.

Il déposa sa canne sur la table, puis il y mit son chapeau et s'essuya le front. Il sortit ensuite sa blague à tabac et la tendit à Edouard :

— Tiens, bourre une pipe.

Ayant ainsi mis son monde à l'aise, il causa pendant dix minutes, sans morgue, en camarade, passant de temps en temps ses doigts brunis sur la tête de son chien.

Avant de partir, il dit :

— Maintenant que tu es retapé, mon homme, si tu veux revenir travailler...

— Voilà, répondit Edouard, en regardant sa jambe, je n'osais pas vous le demander...

Le lendemain, on le vit arriver à la ferme.

Il y répare les outils, rapièce les paniers, surveille la lessive qu'on étend dans la prairie, tire l'eau du puits, passe les étables au lait de chaux quand une bête est morte d'épidémie. Il ne touche plus que de petites journées, comme les vieux qu'on occupe par charité.

Comme il ne peut plus s'accroupir, ni s'asseoir par terre, il a roulé une souche d'arbre devant sa demeure contre le fossé de la route, afin de pouvoir encore passer les soirées d'été avec ses amis.

Dans les premiers temps, ceux-ci ne le quittaient pas; mais maintenant ils s'éloignent, après une courte halte. Edouard pourrait les suivre; mais là où ils vont, lui n'a rien à faire; il

reste sur son siège, tout seul, à fumer sa pipe dans la nuit qui tombe.

Les jeunes filles du village passent comme jadis. Le plus souvent, elles ne le remarquent pas. Edouard est un jeune homme qui ne compte plus. Seule, Odile n'oublie jamais de le saluer.

Il s'empresse de retirer sa pipe de sa bouche pour répondre :
— Bonsoir, la belle enfant !

Odile sourit; et ce sourire est si frais, si brillant, si lumineux, qu'Edouard porte instinctivement la main à sa poitrine. Sous ce sourire, son cœur se contracte. Lorsqu'elle a disparu, il fixe les yeux sur la route, dont la poussière blanche a conservé l'empreinte de ses pas. Si le bonheur l'avait voulu, cependant !

— Bah !

Edouard agite sa main pour éloigner le fantôme charmant ; puis, l'âme déchirée, mais stoïque malgré tout, il fredonne son refrain d'autrefois :

L'amour, c'est le soleil !...

L'Assiette de France.

I

Lorsque on fut dans le village que le ~~decevant~~ me-
 decin collectivement les "vieilleries", la plupart pensèrent
 en revue leur mobilier pour s'assurer s'il ne s'y trou-
 vait pas l'un ou l'autre objet qui pourrait lui conve-
 nir. Les découvertes, ~~chaises~~, furent, hélas! peu nom-
 breuses. Le médecin arrivait trop tard. Il au-
 rait fallu s'y prendre il y a cinquante ou sixen-
 te ans, quand nos grands parents vivaient en-
 core & que nous avions toujours nos vieilles maisons.
 Depuis lors, nos encombres & pittoresques chaumières
 ont disparu & beaucoup de nos anciennes fermes,
 herbivornes, avec leurs étals de guingois & leur
 corps de logis sans étage percés de petites fenêtres à
 croisillons de pierre bleue, ont été transformés.
 Cela s'est fait après la mort des vieux & quelquefois
 avant, quand les enfants, ~~sont~~ arrivés à l'âge d'hom-
 mes, ~~et~~ ont connu l'ambition, le grand vie de XIX^e
 siècle. Les garçons, qui avaient troqué la blouse
 contre le veston, les filles qui ne portaient plus la cor-
 sette, mais des chapeaux empennés de plumes
 & de rubans, ne regardaient plus la grande chemi-
née

née à Roth Jours rouges. Les premiers vicissitudes
 qui ils n'osaient pas visiter leurs camarades,
 chez eux parce que le mesier était trop laid, &
 les autres disaient, en soupirent: "Non, n'aurons
 jamais de goulants, notre baraque a l'air trop
 pauvre!" Les vieux commençaient par faire les
 Jours, puis finissaient par Cider: "Allons, allons!
 on changeera encore cela pour vous satisfaire!"
 Souvent le bâtiment disparaissait tout entier & l'on
 se construisait, à front de route, une maison banale
 qui ressemblait à un gros pavé. Bien entendu, on
 ne remettait plus en service les armoires d'étain, ni
 les plats à fleurs dans lesquels on avait mangé en
 commun jusque là. Le dressoir de chêne, majestueux
 & plein de caractère, passait dans la grange,
 en attendant d'être dépecé pour faire des cages aux
 Cochons. Et les bouillottes brisées & les chenets de fonte
 & les crenailles s'en allaient on ne savait où, ven-
 dant le plus souvent, avec les étains, comme vicil-
 les ferrailles. Alors le règne des chromes commen-
 çait & le Christ lui-même, le beau Christ de
 Cui⁵ve ^{jaune} orange, Cider la place à un mirable bon
 Dieu de plâtre, un bon Dieu moderne...

Oui, le médecin arrivait trop tard. Sous le menton, un bonhomme entre deux âges, tête ronde & crépue, figure mobile, œil vif, qui se penserait facilement pour tout ce qui sortait de l'ordinaire, son butin se serait réduit à quelques vieilles choses, à un bœuf & à deux ou trois plats, fêlés. C'est le médecin qui découvrit que le vicier Abdoul reposait sur un bois logné dans un fanteciel doré XV. Cette révélation amusa le vieillard, mais quand on lui parla d'acheter son siège, qui était rapistolé avec des ~~cordes~~ cordes & branlait d'un pied, il se mit à gémir & se rencoquina tout au fond comme un escargot menacé d'être extrait de sa coquille. — "Comment voulez-vous, disait-il, que je me passe de mon fanteciel, avec une mauvaise jambe !" Et il regardait sa jambe droite, toute tordue, avec une mine longue & une lèvre qui pendait. — "Mais on vous le remplacera votre fanteciel." — "lui crimit-on dans l'oreille. — "Oui, vous le dites..." — "Alors, vous n'avez pas confiance dans le médecin?" — "Oh! comme vous y allez! Je ne dis pas cela." — "Hé! on vous comprend!... vous voulez vous faire payer cher... flouer le monde... Vous ne chan-

gerez pas... vous mourez dans la peur d'un filon!" —
 "Mon Dieu! peut-on dire! un filon! Moi!" (Baudouin
 levait les yeux & les mains, pour attester le ciel.) De ma
 vie, je le jure, je n'ai volé personne... Et puisque
 le médecin le désire, tenez! il aura la son fau-
 tueil!" Meis cinq minutes après, il se ravisa dit:
 "Écoutez! j'ai rien dit..." Puis, comme le mercier
 s'éveilla, faisait mine de lui tourner le dos, il craignit
 de manquer une bonne affaire & le rappela: "Alors,
 vous me donneriez un autre fauteuil... sans le pro-
 metty... un fauteuil remboursé... et une pièce
 de cinq francs?... Est-ce dit?" — À quel dit, pour
 en finir.

Le mercier passa ensuite chez la vieille
 Timonne. Il y alla par acquit de conscience
 n'espérant rien y trouver, car Timonne était très
 pauvre. Sa maison — une cabane à toit de chaume —
 était même vendue depuis longtemps, son réserve
 d'usufruit, avec ses poutrelles de torchis, son puits
 de ciment, son jardin, ses trois arbres & son bruisson
 de ~~bois~~^{rouce}, au propriétaire du terrain voisin. Lorsque
 le mercier entra, Timonne le regarda longue-
 ment, de ses petits yeux immobiles, sans bouger de

sa chaise. Elle vit qu'il vivait ornaient le mobilier d'un coup d'oeil circulaire et se demandait: "Qui est-ce que cet homme vient faire ici?" "Définitivement, non, il n'y avait pas grand'chose chez Simonne, à part une armoire qui supportait trois armoires. La menuiserie négligea l'armoire, faite de deux planches grossières, pour examiner les armoires, qui étaient colorées et paraissaient vieilles.

- Les voyez-vous depuis longtemps? demanda-t-il.

- Lui?

- Ces armoires...

- Qui est-ce qui cela peut te faire?

- C'est que le docteur pourrait ~~posséder~~ les acheter... les vendriez-vous?

- Non!

- Pourquoi, non?

- Parce que c'est non.

Simonne parlait d'une petite voix flûtée, les regards fixés sur ses genoux, sans que sa figure trahit un sentiment quelconque. "Elle est encore plus rouée que Rodoul, pensa la menuisier; elle nous manigance déjà un tour; voyons prudent à nous; nous pas pour le moment." Et il s'en alla d'un pas indifférent, sans manifester joie, ni mécontentement,

non

deux, sur "adieu", et "Dieu vos garde"... Mais il
 fit son rapport au docteur, qui vint lui-même voir
 les aquarelles. L'une était illustrée d'un paysage, orien-
 tal, avec des tours, des dômes, des minarets, des palmiers,
 des aloès, le tout servant de fond à une statue équestre
 dont le relief n'était pas suffisamment accusé pour
 qu'on put décider à l'œil nu, si elle représentait Eod-
 froid de Souillon ^{taloudin ou sa première asate} ~~ou sa première asate~~. L'autre figurait
 une scène humoristique : un coin de plage, avec
 une cabine et deux bourgeois pensifs, homme et femme,
 qui venaient, disait la légende, de piquer une tête,
 ce dont avait profité un affreux crabe pour s'accro-
 cher au nez du bourgeois. C'étaient deux spéci-
 mens parfaits du mauvais goût qui a sévi dans
 les arts industriels pendant la première moitié
 du XIX^e siècle. C'étaient deux horreurs qui arra-
 chèrent une grimace au médecin. La troisième
 aquarelle, par contre, le réjouit. Il y reconnut un bel
 exemplaire de l'ancienne fabrication liégeoise,
 qu'il enleva aussitôt de l'archelle pour aller l'exa-
 miner au jour. Dans le fond de l'aquarelle, aux bords
 festonnés et colorés ^{en} ~~de~~ rose, se dressait un Chinois
 vêtu d'une robe d'un rose sombre, avec une ceinture
 jaune

jeune & de menches bleues; il fumait dans une longue pipe & sa tête moustachue, légèrement oxydée en arrière, était coiffée d'un chapeau conique de couleur verte, que terminait un gros bouton; le bas de sa robe traînait dans l'herbe & derrière lui se dressait un grand bouquet de fleurs roses. "Une ancêtre dite au mandarin", murmurait le docteur entre ses dents, tandis qu'il la faisait tourner & placer le vais de doublet qui tombait de l'étroite fenêtre:

— Vous avez là une belle ancêtre, vieille mère; vous devriez me la vendre...

— Je ne la vends pas.

— Alors, vous allez me la donner. Si ce n'est vous serez malade, je vous soignerai gratuitement.

— N'est-ce pas vous qui êtes le médecin des pauvres? Avez-vous le droit de leur prendre quelque chose?

Le docteur souleva du regard et fut, mais quel hérisson que Tsiname!

Oui, quel hérisson! Petite comme un pouce, rieuse comme une racine de bois, elle vit solitaire dans son cabinet avec ses deux parents. Contrairement aux autres vieillards, dont la bouche remue toute seule, elle n'avait en sa volonté la

^{la} parole aux gens. Elle ne fait un plus jamais de discours à son
 horloger, pas plus qu'à son poêle, à son moulin à café ou à ses
 poules. Elle tourne le dos au monde, comme si elle avait eu
 une querelle avec lui & qu'elle lui eût parlé une amère
 rancune. Deux fois par semaine seulement, elle sort
 de chez elle, coiffée d'un bonnet noir, les mains fourrées dans
 ses manches, marchant à petits pas, la tête baissée. Elle fait
 son tour, c'est à dire qu'elle va mendier ici & là, chez les
 rentiers, dans les fermes, chez le curé. Il ne lui faut d'ail-
 leurs pas grand' chose pour vivre. Elle mange peu. Pas
 contre, elle a toujours sur son poêle une cafetière qui
 chauffe & dont elle se verse fréquemment une demi-
 tasse, qu'elle avale avec un minuscule morceau de sucre.
 Elle est propre jus qu'à la manie. Plusieurs fois par jour,
 elle promène une brosse sur ses chaises, sur l'appui des fenêtres,
 sur la table de la cheminée & froth son Christ de cuivre,
 qui brille comme une de l'or. Les uns disent qu'elle est "diôle";
 les autres assurent qu'elle n'est pas si bête qu'on la croit. Cette
 dernière opinion est celle du vicomte de Sédouville, qui dit au
 menestrel: "Vous n'aurez pas si facilement son assiette
 que vous avez eu son fantueil"; puis qui ajoute, d'une
 voix amère: "Vous l'avez eu à bon compte, son fantueil!"

Lors qu'on sut que Simonne avait une assiette
 au

cienne, une anciëtte rare, qui elle refusait de vendre
 qui valait peut-être cher, Pierre & Paul voulurent la
 voir. Le garde, avec ses boules crochées, le facteur avec
 sa fourche, l'agent d'assurances avec son parapluie
 mouillé ~~arrivèrent~~ les fermiers avec leurs chiens
 passèrent successivement chez elle. Tandis qu'ils contem-
 plaient l'anciëtte en disant, l'un "C'est une belle
 pièce!", les autres "Tiens! tiens!" ou "Je ne m'y con-
 nais pas.", elle bougonnait derrière leur dos, si l'on
 peut appeler bougonnement les réflexions désobligeantes
 que ~~sa~~ ses lèvres minces modulaient en murmurant
 qui s'adressaient à la boue ou à la possession dont ~~ces~~ ces
 gens, maculaient sans façon le sol de sa demeure.
 Après leur départ, elle balayait, frottait, grattait, ra-
 clait, puis basse, enroulée, elle se laissait tomber sur sa
 chaise & murmurait: "de Diabls!... Ns me font mourir."

Un jour, il lui vint une idée: elle enleva l'anciëtte.
 Quand Janvier, le cabaretier, se présenta à
 son tour, il ne la trouva plus.

— L'avez-vous fait de votre anciëtte? deman-
 da-t-il.

— Je ne sais pas.

— Vous l'avez cachée?...

— Je ne sais pas.

quand on n'en tire rien de plus. Parlait-elle simplement? Se moquait-elle? Déconseillait-elle? Il aurait fallu être beaucoup plus malin que le cabaretier pour lire dans le cerveau ombreux qui se cachait sous le masque d'ivoire de Suioune. L'homme s'en alla tout déconfit, d'autant plus que son démarche n'avait pas été dictée par un simple sentiment de curiosité. Il s'agissait pour lui d'une affaire dont il croyait devoir, en âme et conscience, toucher un mot à Colpin.

Le lecteur ne s'attendait sans doute pas à entendre prononcer le nom de notre ami à propos d'une amiette de farine... Au il s'agit donc, le bon lecteur, que Suioune était la tante de Colpin, sa "droite tante". Ils n'habitaient pas la même localité, mais se voyaient quatre fois l'an. C'était le week-end, cela va sans dire, qui se déplaçait. La première fois, à l'occasion de la petite fête du son village, qui tombait à la Pentecôte. Il portait alors à Suioune une tarte au riz. La seconde fois, c'était à la grande fête, en septembre, dans les environs de la St-Denisbert. Il se mettait alors en route avec une tarte aux prunes. La troisième

sième fois, c'était en décembre, quand il avait
tué son cochon. Il emportait alors, noué dans un
mouchoir de poche, un morceau d'échine et deux
cotelettes. Colpin se vendait enfin chez sa tante le der-
nier dimanche d'août. C'était maintenant la
fête au village de Simonne & Colpin, ce jour-là, allait
"remanger" ce qu'il avait porté à la vieille fem-
me les trois autres fois.

Huit jours d'avance, il en parlait à Benoît: "Di-
manche prochain, je vais à la fête!" Et passant les
pouces dans ses bretelles, il gonflait son jabot: "Dimen-
che prochain, je vais à la fête!" Il gonflait son jabot
& se pourléchait les lèvres. On allait boire, manger & rire
toute une journée, toute une longue & sainte journée. "Ah!
Benoît, fera-t-il beau dimanche? Le vent ne tourne-
t-il pas?" Le soir venu, on se levait au chant du
coq. Colpin prenait avec lui trois de ses enfants. Chris-
tine qui devait le habiller, s'agitait, courait, criait
sur l'un puis sur l'autre: "Péigne tes cheveux! -
& lave tes oreilles!" - Dépêche-toi, ton père a déjà son canif!

C'était vrai: Colpin avait déjà son canif. "Al-
lons, mes amis! Une ... deux!..." En levant son bâton
de négligé, il ouvrait la marche, coiffé de sa casquette
de

de drap qui il portait comme on le porte les jours de fête, c'est-à-dire sur l'oreille. Au moment, la cloche sonnait pour la première messe et les gens qui se rendaient à l'église disaient :

— Voilà Colpin qui va à la fête !

— Oui, c'est lui, mes amis !

— Vous avez du beau temps, ...

— Du temps, à l'idée.

Après s'être arrêté un instant ~~dehors~~ sous le dernier buisson du village, pour allumer sa pipe, il s'enfonça dans les champs. Le vent balonne sa blouse, son bâton penché chacun de ses pas a ^{une fine} ~~la~~ poussière monte en nuage derrière son dos. "Quel temps !" Cette exclamation résume toutes les impressions de Colpin : la joie de se sentir libre, le plaisir de fumer une bonne pipe, la satisfaction de voir autour de lui une campagne illuminée de soleil. A cette époque, la Harbueq n'a plus son opulent manteau d'or. Elle porte maintenant une robe rapiecée, une robe d'Arlequin faite de pièces grises, brunes, noires et vertes que rehaussent par ci par là, l'argent des étoiles et la courbe des arabesques. Vieille défraîchie aux couleurs fanées, mais savoureuse encore ^{et} riche en nuances, ~~comme un vieux vin de chablis~~ ~~de chablis~~ du terrain, fatigué, a mis sa robe de chambre.

du

la terre va s'endormir. Four berce son bon œil, voici que monte là-bas, la chanson aigrette d'une petite gardeuse de porcs. d'Alouette ne l'accompagne pas, les biscaux ne chantent plus. Mais, la perdrix aigrette dans le sillon & quelquefois un lièvre, immobile entre deux plants de betteraves, dressé la tête, vous regarde, puis, épouvanté de reconnaître un vilain homme, rabat ses grands yeux, tresse sa queue, fait demi-tour & disparaît comme une balle.

Suivant Colpin, on met une heure & quart pour atteindre le village de Senonne. Forluta, Jacques, son fils, ont écrit qu'il faut une heure & demie. Nous n'entrerons pas dans leur dispute. Il nous suffit de savoir que la route est assez longue pour que Colpin ^{ait} le temps de mourir de soif, si la ^{Providence} ~~bon Dieu~~, qui a menagé des oasis ~~au désert~~ dans le désert, n'avait placé, ici aussi, à mi-chemin, le cabaret de la "Croix de Huez" où le voyageur altéré peut se rafraîchir. Colpin entre, boit deux grandes goulées, s'essuie le front au coin de sa blouse, rallume sa pipe & se remet en route. Vers neuf heures, il est à destination.

— Mes amis, dit-il alors à ses enfants, nous irons d'abord dire bonjour à Genevieve.

En entrant ^{chez le cabaretier} ~~chez le cabaretier~~ on s'aperçoit que c'est la fête. Une grosse torche de paille repose devant le seuil de pierre bleue, devenue à grands coups de brosse. Dans le vestibule, une odeur de champignon prend au nez; le tabac a aussi été reblanchi. On a également renouvelé les affiches, ainsi que les rose de papier jaune qui peent sur la suspension. Les rideaux des fenêtres sont tirés à blanc, et Janvier a mis son veston d'alpaga.

- Qui voilà!

Janvier & Colquin se donnent une poignée de main qui les secoue comme s'ils voulaient se reconner. Leurs regards se pénètrent jusqu'à l'âme. Ils s'embrasseraient s'ils n'étaient pas des hommes. Janvier remplace l'accabade par de gros taps amicaux sur l'épaule de Colquin.

- Qui voilà!... Il ne faut pas demander si l'anté est toujours bonne & si la famille va bien!...

Janvier. Caresse le menton de Paul, de Jacques & de Léna:

- Quels beaux enfants! Combien en avez-vous?

- Six...

- Six!

- Et il en viendra encore!

- Heureux homme !

Jaurévic aime Colpin, sincèrement, profondément, à grands gestes et à grands bruit, comme un commerçant qui entend ses intérêts doit aimer une bonne pratique. Colpin est un de ces clients dont les cabaretiers disent "qu'ils ne passent jamais outre". Qu'il ait soif ou non, il s'arrête chez Jaurévic à l'aller & au retour &, comme à "La Croix de Mai", il boit des coupes grands goultes. Le cabaretier le dit :

- C'est une "grande" que vous prenez ...

- Oui, et trois petits verres de bière pour la femme.

Il avale la première goulte d'un trait & fait traîner la seconde. Il ne veut pas décevoir Timon ne qui, à cette heure, prépare le dîner. Tout en fumant sa pipe, il regarde le monde qui entre & qui sort. La plupart sont des jeunes gens qui se sont reniflés des picots à la tête à l'occasion de la fête & qui, tout fiers de leur beau plumage, viennent faire la roue devant la fille de Jaurévic, une grosse brune, plantée derrière le comptoir, où elle exhibe d'appétissants bras rouges. Ils ont de l'argent dans leur poche, les farauds, & peinent généreusement des tournées pour conquérir le cœur de la belle brune :

- Versez un verre à celui-ci ... Versez un verre à
celui

celui-là... N'oublie pas votre père... Et l'homme, lui-bien dans le coin, ne prend-il rien?...

d'homme, c'est Colpis. On ne le croira pas, mais il hésite. Il regarde son verre, où il reste un petit fond; il fait remarquer que la journée est longue & qu'on n'est encore que le matin... Puis: "Allons! N'en fait pas, finie de tout au commerce!" Il vide le petit fond & tend son verre à Janvier, qui le remplit en souriant.

Pour ne pas faire de tout au commerce, pour faire sourire Janvier, il boit tous les verres qu'on lui paie jusqu'à l'heure de midi. Aussi est-il un peu qui guince il arrive chez Simonne. Il siffle entre ses dents &, au bout d'entrer, frappe un coup de bâton à la fenêtre:

- Hé! là! le dîner est-il prêt?

Puis il se précipite vers la vieille femme:

- C'est donc aujourd'hui qu'on va dîner!

Il fait mine de l'embrasser par la taille, mais Simonne se rebiffe:

- Ne viens pas si près de moi... Tu puer, déjà le péquet!

Et elle lève sur lui l'écumoire avec laquelle elle ^{vient d'}écume sa bouillotte.

- Tout est prêt, va, tout est prêt... Hé! toi, crie-t-elle

elle à Lénia, aide moi un peu!

Lénia, qui a ôté son chapeau, prend la marmite de bouillon & la dépose sur une planchette, au milieu de la table recouverte d'une vieille nappe à carreaux. Chacun a deux assiettes, une à soupe & une plate, un bœuf, l'une dans l'autre, ainsi qu'il sied les jours de fête. Chacun a également une cuillère & une fourchette de plomb. Le pain, une grosse miché ronde, repose à côté d'un grand couteau. Et il y a même une cruche de bière.

Colpin renifle la fumée qui monte du bouillon:

- Tacré! voilà quelque chose qui sent bon!

- Ta femme, répond Simonne, n'en a sûrement jamais fait de pareil.

Elle s'assied à table & joint les mains pour la bénédiction. Sa figure transparente reflète sous les fins boucles de cheveux, qui grisonnent à peine. Aujourd'hui, elle a mis sa coiffe blanche; elle porte un corsage, une jupe & un tablier noirs; elle ressemble à une petite vieille pensionnaire d'hospice.

- Vous ne dites rien des enfants, fait Colpin, en avalant son bouillon.

Simonne cligne les yeux, avance la tête:

- Celle-là, dit-elle en montrant Lénia, sera

aussi

aussi laide que sa mère!

— Et Jacques?

— Jacques... Jacques te ressemble... C sera un
buveur & un veurien.

— Et ce lapin-ci? murmure Colpin, en touchant
l'oreille de Paul.

Tinonne examine attentivement Paul, petit
mouillant à la mine chétive:

— Hi! hi! Tu as raison de dire que c'est un
lapin... Celui-là n'est pas de la famille...

Du coup, Colpin recule de chaise, secoue la
tête, s'aboune, rit, se donne de grosses tapes sur les
genoux: "Y aurait-il un intrus dans la famille?...
Comme ça serait drôle!..."

— Combien as-tu d'enfants? murmure ensuite
Tinonne.

— Mais vous le savez bien! Six!... Et il en vien-
dra encore!

La vieille lève les deux mains:

— Pauvre malheureux!

— Tenez! s'exclame tout à coup Colpin, en jetant
les yeux sur l'archelle, vous n'avez plus que deux as-
siettes!...

Lorsqu'il est sorti de chez Juvenier, celui-ci l'a suivi dans le vestibule où, l'ayant pris par le bras, il lui a conté à l'oreille l'histoire de l'assiette que Timon n'a pas voulu vendre :

- Il faut surveiller cette affaire là ...

Colpin, qui est plus fin qu'on le croit, n'en a pas parlé tout de suite pour ne pas éveiller de mauvais soupçons chez sa tante. Ce n'est qu'en plein dîner qu'il lance sa remarque, en essayant les tranchées de bouillon qui maculent sa barbe :

- Tiens ! vous n'avez plus que deux assiettes !

- Voyez le bel homme ! riposte Timonne. De quoi je m'occupe !

- Oh ! reprend Colpin, c'est affaire de parler ...

Et après un instant :

- Avez-vous cassé la troisième ?

- Non.

- L'avez-vous vendue ?

- Non.

"Ni cassée, ni vendue", pense Colpin ; "elle doit la voir cachée".

Le bouillon est avalé. On mange le bouilli et les choux verts. Puis l'on passe au rôti, un magnifique rôti croustillant

tillant à doré, constellé de cloves de girofle, orné de trois
feuilles de laurier & qui baigne dans une sauce per-
judic. Pres le dessert, Timonne apporte, sur une assiette,
une grosse tarte, une de celles qui elle a reçues au cours
de sa dernière tournée, la moins fine, une tarte qui
bouvre. Elle bouvre si fort que Colpin est à moitié étouf-
fé quand il arrive à la croute & que les enfants - il faut
bien que je le dise - les enfants rôtent...

En quittant la table, Colpin emporta sa chaise,
l'inclina dans un coin de la pièce, la calla, puis le dos
renversé, la ~~by~~ cosquette ramenée sur les yeux, commen-
ça sa sieste. Timonne s'assit également au coin du
feu, croisa ses mains, l'une sur l'autre & voulut aussi
dormir. Mais les enfants allaient & venaient, ou-
vraient la porte, la refermaient, criaient, se despes-
taient. "Mon Dieu! Quelle nation!" pensait Timonne,
qui ne parvenait pas à fermer l'œil, tandis que Colpin
ronflait comme un bienheureux dans son coin. Il ron-
fla d'abord en sourdine, discrètement, comme il arri-
ve de ronfler dans l'église au sermon de M. le curé;
mais bientôt le bruit se développa, monta, s'étendit;
des coups roulement qui fait une boue sur le sol
et un jeu de quilles, il passa en cahotement tonitrueux
d'un

d'un chariot chargé de ferraille & finit dans un coup de tonnerre qui effraya tout le monde & réveilla le dormeur lui-même en sursaut...

Il promena autour de lui, les regards égarés, comprit que quelque chose d'anormal s'était passé & demanda:

- Ai-je soufflé?

- S'il a soufflé! Il demandait s'il a soufflé! ricana Simonne, tandis qu'elle s'approchait de la cheminée & prenait, sous le picot de la lampe, trois pièces de deux sous qu'elle distribuait aux enfants:

- Voilà pour aller aux chevaux de bois.

En réalité, c'est pour les pousser dehors, afin de pouvoir laver la vaisselle à son aise, puis essayer de faire enfin son petit somme sans être incommodée par les cris & les disputes de ces trois enfants mal élevés qu'elle nomme, elle, "trois petits porcchamps".

Celui qui alluma le pipe & suivit ses enfants.

Restée seule, Simonne fait intérieurement des réflexions: "Ce n'est pas un jour de fête pour elle... Elle travaille comme une esclave depuis le matin... Elle aurait vécu deux mois avec ce que sa fringaille de veuve & ses trois canailles d'enfants ont mangé... L'argent

elle

elle aura lavé la vaisselle, il lui faudra recommencer..."
 En partant, Colpin lui a dit: "Préparez le café pour
 cinq heures!" ~~Le~~ "Le gaillard ne se gêne pas... Il lui donne
 des ordres..." "Préparez le café!" — "Ne disait-on pas
 qu'il est chez lui?... Ne disait-on pas qu'il est un Seigneur?...
 Alors, Trisonne, préparez le café pour le baron!..."
 Elle ricane, elle bougonne, elle enrage, mais elle exécute
 l'ordre de Colpin & prépare le café. N'est-elle pas son
 "droit" neveu?

Quand elle eut fini, elle se laissa tomber sur
 sa chaise en poussant un cri de lassitude.

Colpin la trouva endormie lorsqu'il rentra.
 Pour l'éveiller, il se mit à chanter:

"Ah! si v's aime, langage di mi patricie,

"V'c Wallon, rossig mes oreilles

"Jusqu'à dièrreun jou di m'veie."

— Oh! vilain homme, que tu m'as fait peur! s'écrie
 Trisonne, en ouvrant les yeux. Mon cœur bat. Je n'en
 puis plus!...

Colpin s'était arrêté dans l'entrebaïllement de
 la porte. Ses yeux luisaient, ses pommettes étaient
 enflammées; il avait la casquette dans la main, de sa
 main gauche, brandissait un cigare. De l'autre il
 battait

battait la mesure.

"Ah! j'i s'ainme, l'ingage di m'patreie..."

— ... de cope est-il prêt?

— Il est prêt... Je vais vous le donner... Vous partirez... Ah! de sinou que vous êtes tous!... d'amine me coup voir vs talons que les points de vos souliers...

Elle se fâchait, l'ainme. Mais réveilla-t-on une vieille femme de cette façon? Puis qui est-ce qui est un-pertinence? Faut lui tire des coups de pistolet à l'œil-le d, derrière son dos, Jacques beugle dans un militaire...

La colère ne lui fait toutefois oublier aucun des rites familiaux. Avant le départ de ses convives, elle décroche quatre quetties de tarte, que Colpin fourre dans les deux poches de sa blouse. C'est la part de quatre personnes qui ne sont pas venues à la fête.

— Alors! qui on se dépêche!

Colpin pousse les enfants devant lui. Il est pressé. Ne doit-on pas encore faire une halte chez juncies?

Quand il sort du cabaret, sa casquette lui descend ~~comme d'habitude~~ un peu plus dans le cou, sa tête est aussi lourde qu'un boulet de plomb et, tandis que sa jambe droite la tire d'un côté, la gauche veut courir de l'autre. Mais Colpin est un homme énergique, cha-

que

que fois que sa tête s'incline & menace de lui faire perdre l'équilibre, il la retient d'un mouvement brusque comme un cheval qui s'ébroue & ses jambes auront bien failli, le bâton de vâflier, mané d'une poigne solide, le maintiendra au milieu de la route:

"Ah! j'i v's aime, langage di mi patricie,

"V' wallon, lossiz mes oreie ..."

Autour de lui, Paul gambade entendant du coup du pistolet; jusque, son militaire à la bouche, essaie d'attraper l'air du roi Dagobert; & Léna dresse vers le ciel son petit nez fripon, tandis que ses doigts caressent au fond de sa poche une couronne de Dinant, en forme de cœur, qu'elle a achetée pour Mac, le fils de Benoît.

Derrière eux, le village flambe comme une forge, dans le soir qui tombe. La grosse caisse du Carrousel résonne ainsi qu'un chaudron fêlé, son orchestre fait un bruit tumultueux de ferraille, de trébuchés, des violons s'accordent pour la danse, les flûtes piaulent. Les bugles lancent au ciel leurs notes aigres. Et un concert de voix kamaines, un amalgame de cris, d'appels, de rires & de chants domine le tout.

Le village Raube & rugit comme un voleur qui va cra-
 cher sa labe. Lui dont a prétendu que Pau était mort?
 Quel importun que ce pilote égyptien, qui, du haut
 de sa carène, cria un soir cette grande nouvelle aux
 montagnards de l'Hellade! Pau vit toujours, mes amis!
 En été, il est notre hôte. A chacune de nos fêtes herbivores, il
 nous visse sa son âme joyeuse & libertine. Il s'empiffre de
 viandes rôties, de veau tendre, de cotelette salées, de pou-
 lets, de lièvres & de perdreaux à la table des fermiers; il
 s'y remplit la ventre de bière mousseuse, de Bordeaux ca-
 fraîchissant, de Bourgogne velouté, de Champagne
 capiteux. Il a son couvert mis chez le pauvre, comme
 son père le temps de la fontaine, où on lui sert
 de belles tranches de jambon ~~rose~~, de la salade aux œufs &
 de la moutarde à volonté. Puis il accorde les violons
 & s'installe dans tous les coins de nos salles de danse, avec
 un petit verre devant lui. Sa tête brille dans l'ombre.
 Sa chaude haleine trouble les jeunes filles; le feu qui
 s'échappe de ses yeux de boue enflamme le cœur des
 garçons. Voyez, comme ils font la roue! Voyez, comme elles
 se trémoussent! Voyez, comme elles rayonnent, les trois
 petites filles du vieil échecui, qui s'avancent au bras
 de leurs ^{toutes roses dans leurs cheveux blancs,} gubants, & qui ~~vig~~ du grand-père qui, pour
leur

leur faire honneur, a accroché aujourd'hui à sa redingote verte la croix civique de 1^{re} classe!...

"Ah! j'y suis aïme, le langage de m'patricie..."

Colpin a raison. Il faut chanter. Paul le veut. Et ses enfants aussi ont raison. Paul qui tire toujours des coups de pistolet dans la nuit sombre; Jacques qui, ayant enfin attrapé l'air du roi Dagobert, s'époumone toujours sur son militaire; et Léna, Léna la fêtée, la petite Léna maigre-choune, dont les seins poussent à peine & qui continue à caresser au fond de sa poche, le cœur de pain d'épices qu'elle offrira tantôt à son amoureux...

II

Assis à leurs places coutumières, à droite & à gauche du poêle, le corps éclairé par la lampe posée sur la table, la tête dans l'ombre, Colpin & Benoît conversent. Maintenant que les fumées de la fête sont sorties de son cerveau, Colpin se rappelle l'assiette, une assiette qu'il a certainement vue, mais dont il ne se remémore pas les détails, une assiette que son oncle a cachée à un sujet de laquelle Jeanne, brave homme, lui a dit quelque chose d'important à l'oreille. Cette assiette vaudrait, paraît-il, de l'argent...

Benoît réfléchit. C'est en tout cas une affaire
général

qui dépasse l'entendement de deux ignorants, comme eux & qui il faudrait, par conséquent, soumettre à un homme existant. Il en touchera un mot à M. Gerbachez.

Le fermier l'écoute en soufflant, après avoir retiré sa pipe de sa bouche. Puis, il hoche la tête. Jamais de sa vie, il ne s'est occupé d'assiettes. C'est l'affaire de la ^{me} Gerbachez, cela. C'est elle qui achète les assiettes & qui les casse. Il ferait bien voir qui il allait mettre la nez dans ses armoires!

- J'entends, répond Benoît en clignant de l'œil; il en va chez le riche comme chez le pauvre: l'homme marié n'est pas un maître chez soi...

Le fermier rit, remet sa pipe dans sa bouche, tire une bouffée & lui tape sur l'épaule:

- Ah! Benoît!... Ah! Benoît!... Ne nous tracassons pas Benoît! décidons les assiettes aux femmes. Prenons les femmes, telles que le bon Dieu les a faites & le temps, comme il vient. Humour l'acier & humour le pot. N'épaulons pas la vie. La vie est belle... la vie est bonne...

- Oui-da! fait Benoît en clignant ses petits yeux; quand on est un gros fermier...

- Va voir, dit enfin M. Gerbachez, va voir M^{lle} Agnès; elle vend de la vaisselle; tu trouveras peut.

peut être lui à qui parler.

- Meun vais conseil, pense Benoît, j'en ai adu-
servi plutôt au curé.

Celui-ci arrêté le lendemain près de l'église,
sur un "Permetty-vou, le le curé?" s'écroula à
son tour Benoît, la tête penchée sur le côté, les mains
croisées sur sa soutane, puis il parla:

- Il s'agit de savoir, primo, si, comme tout
le fait supposer, cette assiette est une antiquité. Les
antiquités valent cher. Ainsi le vieux St Roch que
vous avez relégué sur le confessionnal, ou plus
aucun paroissien ne daigne le regarder, le vieux
St Roch en bois, qui est tout vermoreu & qui ne
ressemble plus à rien, vaut une petite maison!

- Sacré... ^(vous avez) ~~de l'assiette de Benoît & de son assiette~~
failli une fois jurer!... ^(c'est de Benoît.) Est-ce que vous ne ris-
pas?

- Je ne ris pas... Mais pour revenir à ton
assiette, il faudrait connaître, primo, son origine.
Est-elle de Brupelles, de Tournay, de Reven, de Stras-
bourg, de Delft? Puis, secundo, est-elle une assiette
ou un plat? Un ancien plat de Delft, par exemple,
peut valoir mille francs.

Il aurait fallu à Benoit une tête de vingt ans pour retenir tout cela. Il n'en retint que l'essentiel, à savoir que un vieux plat peut valoir mille francs...

- C'est un plat, déclara Colpin, quand il lui rapporta cette parole du curé... Je tiens que c'est un plat...

Courbé devant le poêle, le coude appuyé sur son genou, la menton dans la main, le front découvert, toute sa barbe projetée en avant, il avait l'air d'un penseur infortuné ou mal d'invention. Benoit devenait le caractère de ses pensées:

- Qui sait si tu ne seras pas riche un jour!

Colpin se redressa lentement à un sourire ineffable - le sourire qui suit les beaux songes - billa sur ses grosses lèvres & dans ses yeux noirs.

Jusqu'à présent, il avait aimé Finoune uniquement parce qu'elle était sa tante, sa "druite" tante. Finoune était - au moins chez lui - une affection véritable qui un attachement où la coutume avait plus de place que le cœur. Il ne se serait pas estimé un homme comme ~~quelqu'un~~ tout le monde, s'il n'e avait pu annoncer de temps à autre à ses voisins, comme ceux-ci ne manqueraient pas eux-mêmes de le faire, "qu'il allait voir sa parente", ^{Finoune} ~~Finoune~~ "c'était avec dis-

traction

traction dans sa vie de pauvre, ainsi qu'une occasion de boire sans que sa femme pût lui faire de reproches. En voyage, on entre - c'est forcé - ici & là dans un cabaret. On y rencontre l'un & l'autre & l'on a tant d'arrivés, Christine! Celui-ci paie un verre, celui-là en paie un autre; soi-même on offre une tournée - c'est forcé - & l'on est saoul qu'on n'en fait rien!... Puis, quand on n'a plus qu'une parente, on y tient. Timonne était la seule personne avec laquelle il pouvait encore parler de vieux, de son père & de sa mère - que Dieu ait leur âme! - de son grand-père qu'il faisait de ses genoux ~~sa~~ lorsqu'il était petit. On a beau être un homme rude, le ^{vieux} temps est plus fort que tout & l'on ne résiste pas au désir d'aller boire quelquefois une gorgée d'eau fraîche à la source.

Colpès ne comptait pas que sa tante lui laisserait quelque chose. Il savait qu'elle avait vendu sa maison "de son vivant" & qu'elle mendiait. Maintenant qu'elle pouvait avoir mille francs, il ne l'en aimait pas davantage, mais elle lui devenait plus chère. Il n'était plus seulement son "droit" neveu; il était aussi son "droit" héritier. Quand

la

la fête de septembre arriva, il dit à sa femme: "Fais une bonne tarte pour la tante; mets-y beaucoup de sucre & beaucoup de cannelle; cela lui fera plaisir à la pauvre vieille." En décembre, lorsqu'il eut tué son cochon, il plaça lui-même dans le petit paynet, auprès du morceau de dinde, trois côtelettes au lieu de deux. Et au cours de sa halte traditionnelle chez Janvier, il pria celui-ci de le prévenir s'il arrivait quelque chose à la vieille femme: "Vous ne rendrez, n'est-ce pas, le service d'amis?"

Janvier promit et tint parole.

Un matin d'avril, le bressier, qui va de village en village, avec son tablier blanc, sa charrette chargée de tonneaux & son cheval couvert de cuivres et de grelots, vint annoncer à Colpin, de la part du cabaretier, que Simonne était au plus mal.

Colpin mit aussitôt ses bœufs souliers, endossa sa belle blouse, se coiffa de sa belle casquette & empoigna le bâton de négliger. Il arriva à temps. Simonne vivait encore. Elle reposait sur son lit, un vieux lit d'alcool, qui faisait partie intégrante de sa petite chambre. A son chevet se trouvait une table minuscule qui portait une bouteille de médicaments, une cuiller

à

à café, un verre d'eau, un sacrier & une tasse de lait. Trois femmes, étaient penchées sur elle & le docteur, qui venait d'arriver, lui tâta le pouls. Une quatrième femme — une grosse concubine — était assise au fond de la pièce, sur un vieux coffre, recouvert d'une peau de vache, blanche & lisse, pelée par ci, décollée par là. Quand Colpini entra, on lui fit signe de marcher doucement. Il s'avance sur la pointe des pieds & attendit, pour parler, que le docteur eût achevé l'examen du pouls. Alors, il demanda: "Qui est-il donc arrivé à ma vieille tante?" Les trois femmes, qui se trouvaient près du lit, répondirent en même temps. "C'étaient les poules, qui avaient donné l'éveil. Il y avait trois jours, à midi, on les avait vues devant la porte fermée, qui elles frappaient à coups de bec. — "Je suis entrée", dit l'une des femmes. — "Vous vous trompez, fit une autre, c'est moi qui suis entrée." — "Pourquoi mentir? J'étais la troisième. Vous savez bien que c'est moi qui suis entrée la première!" — Enfin, on était entrée & l'on avait trouvé Simone étendue par terre. Maintenant, elle était arrivée à sa fin... — "Il n'y a plus

plus rien à faire, n'est-ce pas, M. le médecin?" Le docteur fit signe que non, puis Colpin, se penchant au-dessus de la malade, lui dit: "Bonjour, ma tante! Me reconnaissez-vous?" Comme elle ne répondait pas, une des femmes intervint: "C'est Colpin, votre neveu; vous le reconnaissez, n'est-ce pas?" Simonne fit un petit geste qui signifiait peut-être oui, peut-être non, peut-être rien du tout. Il fut tout-à-fait traduit par oui & l'on conclut qu'elle avait encore tout du tête, mais quelle pauvre misérable petite chose était devenue la vieille Simonne! Sa tête n'avait plus que la grosseur d'un poing, la grosseur d'une tête de poupée, ventrue & lisse, avec deux grands trous à la place des yeux & des lèvres fripées qui étaient tombées au fond de sa bouche. Ses mains, étendues sur la couverture, ressemblaient à des pattes de dindon. Elle respirait lentement, faiblement, difficilement. "Ses lèvres deviennent sèches, dit l'une des femmes; donnez-lui un peu de lait". Elle lui en glissa une cuillerée dans la gorge. Quand Simonne l'eut avalée, elle ouvrit les yeux comme si les foyers lui revenaient à regarder, l'une après l'autre, les personnes qui l'entouraient. Puis elle ramena les lèvres; "Femme Doucet, dit-elle d'une voix à peine perceptible, vous avez mon châle de cachemire... Femme

Lis-

Lis monde, vous avez une cotte de mérinos... Femme
 Mathy, vous avez une capote de drap... " Elle tonnoie
 quelques petits coups. "M. le médecin, continua-t-elle
 ensuite, vous pourrez... prendre... l'a... l'anieth..."

Colpin qui, jusque-là, avait observé l'attitude
 recueillie que la bien-séance commande devant les
 mourants, changea de physionomie. Sa figure prit
 l'expression maussade d'un enfant qui voit distri-
 buer des friandises autour de lui & qui on paraît
 oublier. Voyant que l'homme allait refermer les yeux
 & retomber dans l'assoupissement, il s'évertua vaine-
 ment les femmes: "Et moi, votre "droit" a veu,
 n'aurai-je rien?" L'homme rouvrit les paupières.
 Ses prunelles devenaient ternes & vitreuses. Sa poitrine
 se souleva dans une sorte de grand effort: "E-e-e..."
 Elle voulait manifestement encore parler, mais la
 vie s'en allait. "Vous, dit-elle enfin... vous... vous
 trouverez..." Elle essaya de lever la main, mais le geste
 ne s'acheva pas, & elle commença à râler. "Vite, la
 chandelle bénite!" Les trois femmes gesticulaient,
 couraient. Le docteur était parti. Colpin regardait
 par la fenêtre. Et la Cornuère, assise sur le coffre, pleu-
 rait à gros sanglots, la tête dans son tablier.

— Hé ! femme Frunau, dit une des autres, venez donc nous aider... Vous êtes là que vous ne faites rien !

Mais la femme Frunau s'en fuit. Elle avait peur des morts.

Lors que Simonne fut ensevelie & que les trois femmes eurent remplacé les objets qui se trouvaient sur la petite table par un Christ, un verre d'eau bénite, une branche de buis & deux bougies, elles annoncèrent qu'elles devaient partir pour préparer leur souper, mais promirent que leurs maris viendraient faire la veillée. Colpin déclara sèchement qu'il n'avait besoin de personne. Il était devenu taciturne & sombre. Quand il fut seul, il alla s'asseoir dans la cuisine, s'appuya sur la table & médita : "A son idée", Simonne devait avoir caché de l'argent quelque part...

Au souper, la femme Frunau raconta ingénument à son mari que Simonne avait ~~fait~~ légué ses meilleurs vêtements à ses trois compagnes.

— Et à toi, elle n'a rien donné ?

— Rien.

Frunau se mit en colère & traita sa femme de propre à rien et de grande diable. Pourquoi n'avait-elle pas demandé la bêche ? Une bêche légère & facile, avec un

un manche en frêne, poli comme un os, qu'il empruntait volontiers pour retourner son bout de champ. Il la demandait même si souvent qu'il avait fini par la considérer comme sienne. Quand il allait la prendre, il disait: "Je viens chercher ma bêche!" Et lorsqu'il la restituait: "Je rapporte ma bêche!" Quelle dinde! Quelle paillasse! Quel emplâtre! Quelle grosse doudou que tu femme! Elle ne pensait jamais à rien. Elle ne s'ingérait jamais de rien. Elle ne tirait jamais parti de rien. Depuis trois jours, elle avait ~~passé~~ cependant passé tout son temps chez Simonne, négligeant son ménage & laissant brûler le dîner!

La "grosse doudou", qui était de tempérament flegmatique, accueillit l'orage sans beaucoup d'émoi. Elle ne dit rien qu'elle n'avait rien fait d'autre chez Simonne que de rester assise sur le coffre recouvert d'une peau de vache. Son cul me acheva d'exaspérer Prunau qui lui mit soudain sur la menton & approcha de son nez sa tête jaunie & sèche, sa tête en casse-noisette, que surmontaient deux mèches de cheveux gris ouverts, relevés en bouffes au dessus des oreilles. Puis, regardant les pommes de terre qui fumaient devant lui, il cria d'une voix

sa -

regreuse: "Je suis manger de mauvais coeur!"

Après le souper, il dit:

— Donne-moi mon écharpe, je vais veiller Ti-
monne.

— La femme Doucet m'a dit, répondit son
épouse, que Colpin ne veut personne.

— Décidément, pensa-t-il, la bêche ne s'chap-
pera...

Et Granau, attaqué par un accès de bile, se
tendit sur sa chaise comme un farment qui brûle.

Vers dix heures, une ombre se glissa dans la
cour de Timonne. La nuit était noire, le vent secouait
les arbres, de gros nuages se bousculaient dans le ciel & de
temps à autre on entendait tomber quelques gouttes de
pluie. Comme d'usage après un décès, les chiens hur-
laient. L'ombre contourna sans bruit la maison & s'ar-
rêta devant la petite fenêtre de la chambre. Il n'y avait
plus qu'une bougie qui brûlait. Sa lueur dansait
sur la morte, dont le corps était recouvert d'un drap blanc,
qui s'était enfoncé dans les orbites des yeux & dans le creux des
joues, s'était moulé sur l'arête ~~de~~ tranchante du nez &
faisait saillie sur l'os du menton. Partout, occupant
toute l'étendue de la pièce, Colpin dormait, la tête contre
la

la peau blanche et fauve du vieux coffre. Pour respirer à l'aise, il avait déboutonné son col. Pour reposer ses pieds, il s'était déchaussé. Les cris de sa poitrine se mêlaient aux poils de sa barbe & ses ongles noirs sortaient par les trous de ses chaussettes. Il ressemblait à l'oie à qui le Petit Poucet vient d'enlever ses bottes. Funan - l'ombre c'était Funan - n'avait jamais vu une vieillie semblable. Ses deux boucles de cheveux frémissaient sous sa casquette, il appuyait les mains sur son cœur qui battait, refit à pas de loup le tour de la maison & regagna vivement son logis.

Le lendemain, le curé vint chercher Finmore, avec la croix & les enfants de chœur. Le ~~bedeau~~ étendit sur son cercueil le drap noir à franges d'argent de la confrérie du St. Rosaire. On lui fit un petit service, on l'aspergea d'eau bénite, on le parfuma d'encens, puis on le porta au cimetière.

Pax tecum ! pauvre âme. Repose en paix dans la terre maternelle, où les os de quelqu'un auront peut-être tressailli à ton arrivée. Car tu ne fus pas toujours insignifiante & vieille. Tu fus également jeune & folle comme les autres. A l'aurore de ta vie, quand

L'amour t'embrasa de ses premiers feux, tu as sans doute offert aussi à quelque petit Mac, en rougissant, une Courge de Dinant en forme de coeurs. Meritement le rideau est tiré. Ton idylle & tes peines sont finies. La semaine prochaine, on rasera ta maison, la dernière chaumière du village, Colpin emportera tes deux poules & ton chétif mobilier & l'humble nom de Tenironne disparaîtra de la bouche des hommes...

Colpin emportera en outre deux cent vingt-cinq francs — dix napoléons & cinq pièces de cent sous — qu'il a dénichés au grenier, dans une crevasse du mur. Il emportera également — s'il plaît à Dieu! — l'anneth de guèner, à laquelle le docteur a délicatement renoncé & qui doit être dans le vieux coffre qu'il n'a pu ou n'a encore pu trouver d'en avoir trouvé la clef. C'est pour recommencer ses recherches qu'il retourne à grands pas après le service. Pour cela & parce qu'il a hâte aussi de passer chez son ami Jouvier, où il se fera donner de l'eau-de-vie, une grande bouteille!

Il conversait dans la maison de sa tante avec cette bonne bouteille, dont il avait déjà bu tout un quart, quand trois femmes, entrèrent. L'une dit:

"Je suis la femme Doucet." — L'autre dit: "Je suis la femme Lismonde." — Et la troisième dit: "Je suis la femme Mathy." Ces trois personnes ne se ressemblaient pas: l'une avait la figure ovale, l'autre le visage pointu & la troisième une face camuse. Mais elles étaient une seule, toutes les trois, colorées, toutes les trois & toutes les trois brunes, sèches & plates de poitrine. Toutes les trois avaient aussi le même regard cupide. Ayant rappelés leurs noms, elles ajoutèrent en chœur:

— C'est nous qui avons soigné Toinonne & qui l'avons ensevelie.

— Ah bien! je vous remercie, mes bonnes femmes! répondit Colpin.

Elles se regardèrent & reprirent:

— Je viens chercher mon châle de cachemire...

— Et moi, ma cotte de mérinos...

— Et moi, ma capote de drap...

— Ah! fit Colpin.

— C'est Toinonne qui nous les a données!

— Ah! répéta Colpin... Y a-t-il un écrit?...

Les femmes, ahuries, s'agitèrent:

— Mais vous étiez présents... Vous avez entendu Toinonne

nomme

monne... Elle a dit...

— Mes braves femmes, poursuivit Colpin, en faisant un pas vers elles, vous n'avez rien du tout...

— Comment!... Et la parole de votre tante?... Vous reniez sa parole?...

— Il n'y a rien ici pour vous, mes enfants... Allez-vous-en... Et que le Seigneur vous bénisse!

Il faisait de nouveau un pas, en écartant les bras pour les pousser dehors, lorsque la femme Prouau, se faufilant entre les trois autres, apparut devant lui.

Elle avait vu entrer ses voisines, et se doutant qu'elles allaient réclamer leurs cadavres, elle avait eu le moment favorable pour ^{demandeur} ~~réclamer~~ la bêche & réparer ainsi ^{l'étourderie} ~~l'écarter~~ que son mari lui avait si aigrement reprochée l'avant-veille.

— Encore une! dit Colpin. Non Dieu! toutes les femmes!

— Mais toi, au moins, tu es belle, ajouta-t-il... Tu n'es pas comme celles-là... Et tîn!... — Et il fit le geste de cracher sur les trois autres, qui agitaient maintenant, comme des harpies, leurs têtes convulsées par la colère.

— Toi, tu es belle! continua-t-il, tandis que

de la route, un poing sur la hanche. Elle tendait l'autre vers ses trois voisines, se souvint de figure qui, de rose, était devenue cramoisie & agitait son chignon qui finit par se dérouler, laissant échapper un flot de cheveux que le vent fit tournoyer autour de sa tête :

- Dites un mot!... Ah! vous voudriez me salir!...

Vous voudriez salir une honnête femme!... Mais si vous ai vues, unvi!... je vous ai vues voler chez Simonne... Toi, femme Doucet, tu as volé du café! Toi, femme Lismande, tu as volé du sucre! Toi, femme Mathy, tu as volé de la farine!... Voluses! Voluses! Voluses!!

Sur le seuil, Colpin riait :

- Voyez-vous, les rusées!... Elles s'étaient déjà payées, elles-mêmes... Et elles voulaient encore que ^{je} leur donne le châle de cachemire, la cotte de mérinos & la capote de drap...

Il rentra, but une gorgée à sa bouteille, puis se mit à la recherche de la clef du vieux coffre. Ne la découvrant pas, il fit sauter la serrure. Il trouva le châle de cachemire, la cotte de mérinos, la capote de drap &, en dessous, l'assiette de faïence qu'il prit tout de suite pour aller la regarder au four :

- Hé! voilà quelque chose de beau!

Il considérait curieusement l'ouvrage qui en décorait le fond :

— C'est une femme, dit-il en voyant la robe... On dirait qu'elle est en position... Elle fume, nom de nom!... Bonjour, Madame!... Ho! Elle a des moustaches!... Ce n'est pas une femme... Bonjour, monsieur!...

Puis, il se mit à rire à gorge déployée. Cette étrange personne était coiffée d'un entonnoir!

Il déposa précieusement l'assiette sur la cheminée. Il venait de sentir qu'il avait faim. Dans l'armoire, il trouva des oeufs & un morceau de lard: il se fit une vaste omelette.

Puis, la barbe pleine de sauce et d'oeuf, il reprit l'assiette. Qu'est-ce que cela pouvait bien valoir? Si c'avait été un plat, cela aurait pu valoir mille francs... Mais ce n'était pas un plat. Tandis qu'il tournait & retournait l'assiette dans ses grones mains, il entendit la voix de Lerat, le chiffonnier, qui criait de maison en maison: "N'avez-vous rien à vendre? Des os, des vieux fers, des boques?..."

— Hé! Lerat?

Colpin s'était précipité sur le seuil, avec l'assiette.

— Que donnerais-tu de ceci, camarade?

Le chiffonnier prit l'assiette, la tourna dans tous les sens, examina l'ouvrage, donna une chiquenande

sur le fond a finit par déclarer, heu! heu! qu'il
le prendrait bien pour un franc...

- Ah! voleurs!

Colpin la lui arracha des mains & il l'arrocha si
brusquement qu'elle lui échappa, tomba à terre & rebria.

- Voilà! dit flegmatiquement Lerat. Qui veut
trop avoir n'a rien... Voilà!

Colpin regardait stupidement l'assiette qui gi-
sait en morceaux à ses pieds. Puis, pris d'une de ces colères
qui vous rendent fou, il se mit à ~~le~~^{en} piétiner les fragments,
à claquer sur l'assiette, dont il ne resta bientôt plus
qu'une poudre blanche.

Lerat s'était esquivé. Colpin rentra dans la
maison tout en sueur, but de nouveau une gorgée d'eau
de vie à sa bouteille - une grande gorgée cette fois - &
frappa le tablé à coups de poing, en jurant.

Il alla ensuite voir ce qui restait dans le coffre.
Il y trouva encore quelques vieux vêtements, plus une
bourse de toile bleue qui contenait, en menue monnaie,
quatorze francs soixante-sept centimes. Cette trouvaille l'a-
paisa un peu. Ironie toute, il retirait de la mort de sa tante
plus qu'il n'avait espéré. Pour achever de ~~le~~^{se} consoler, il em-
poigna de nouveau la bouteille et en vida le fond.

III

Colpis dut - vous, vous, en doutez - raconter toute l'affaire à Benoît. Ce fut l'objet d'une conversation qui prit de nombreux soirs, sur le seuil de la porte lorsque ~~quelque~~ le temps, était doux & que la lune luisait, auprès du pôle quand l'air, était froid ou que la pluie tombait. On buvait quelque verre de plus que de coutume & c'était Colpis seul qui payait. Il payait cela sur l'héritage. Petit à petit, Benoît sut comment Simonne était morte, l'effet que sa mort avait produit sur le voisinage, comment lui, Colpis, avait découvert les deux cent vingt-cinq francs, comment sa tante avait été volée par les trois fous mes, qui la soignaient & comment il avait déjoué la ruse de ces hommes, qui voulaient encore avoir le châle de cachemire, la cotte de mérinos & la capote de drap. Il n'oublia pas de faire l'éloge de son ami Jauvier, un brave homme, un honnête homme, un digne homme, un homme de bien, un cœur d'or. Mais il ne parla pas des quatorze francs, dix-huit - sept centimes, trouvés dans une bourse de toile bleue & qui il avait fourrés, à son retour, dans une cachette où il espérait bien que personne n'irait jamais le découvrir. Il n'aurait ^{soufflé mot} ~~pas~~ non plus, de l'assiette de faïence, si Benoît ne lui en avait demandé des nouvelles. A la vérité, il fit d'abord l'homme qui a

l'o -

l'oreille dure & voulut parler d'autre chose. Mais cette amie elle paraissait intérieurement particulièrement dénoth & celui-ci insista tout qu'il dut s'expliquer. En se grattant la tête, il avoua qu'il l'avait vue & si bêtement, si sottement, qu'il ne comprenait pas comment cela s'était fait & en était encore tout chagrin. A la demande de son ami, il décrivit, comme il put, l'image qui en décorait le fond. C'était une "posture" plantée dans de l'herbe, avec de grandes fleurs roses derrière le dos. Il l'avait d'abord prise pour une femme parce qu'elle avait une jupe et semblait être en "position". Puis il avait vu qu'elle possédait une moustache. Donc ce devait être un homme. D'ailleurs, elle fumait, mais ce qui était drôle, parfaitement drôle, c'était sa coiffure: un entonnoir...

Denoth l'écoutait avec une grande attention, plié en deux, les bras croisés sur ses genoux; il avait ramené sa casquette très bas sur son front & son petit oeil immobile lui sautait sous la visière comme l'oeil d'un rat en observation au bord de son trou. Quand Colpin eut fini, il resta de longues minutes à réfléchir, une anxiété pareille, chez une vieille femme, hum!...

— Sais-tu que tu es là presque riche! dit-il en se redressant. Que vas-tu faire avec ton magot?

— Je lui ai conseillé, fit Christine, de mettre cet argent

gent à la caisse d'épargne.

— Il est caché dans ma paillasse, dit Colpin tout bas. ~~Dis~~ Puis, tout haut: "j'ai comme une demi-idée d'acheter une vache. Elle n'en veut pas (elle, c'était Christine) parce que ~~elle~~ cela lui donne envie de la besogne & qu'elle est paresseuse... Je ferai naturellement ce qu'il me plaira.

— Oh! non, le savez bien, Colpin, répliqua la femme d'un ton pincé.

Colpin fit ce qu'il lui plut. Il acheta une vache, une petite vache ardennaise, toute noire, avec une étoile blanche au front.

Quand les voisins apprirent que Colpin avait une vache, ils vinrent la voir. Il la montrait du reste volontiers. Il avait maintenant conscience de ne plus être le premier venu. Un homme qui possède une vache n'est pas un mylord sans doute, mais il peut dignement considérer sa vache. Si, à la maison communale, lorsqu'on passe un acte à son nom, on lui applique encore la formule "fait sur papier libre pour cause d'indigence dûment constatée", c'est uniquement pour flouer le fisc; car, quand on lui délivre un certificat, on a soin de le qualifier "de bon travailleur qui jouit d'une certaine aisance". ^{Colpin} ~~Devant~~ devint même

même un homme presque respectable aux yeux de M^{lle} Agnès; elle le félicita, ce qui lui fit plaisir, mais elle lui adressa en même temps un petit sermon pour l'engager à ne plus boire & ceci lui fit faire une grimace. Ne plus boire! Alors à quoi, si vous demandez, aurait-il employé les quatorze francs, s'il avait soufflé mot à personne & qu'il avait si bien cachés? Qui, qui aurait dit Benoit, s'il avait renoncé à "se rafraîchir" de temps en temps? Colpin continue donc à boire son verre - en tout bien tout honneur & sans faire de tort à personne - mais au lieu de le prendre comme autrefois au coin du feu ou sur le pas de la porte, il le prenait maintenant avec de préférence sur le seuil de l'étable, derrière la vache, qu'il pouvait ainsi admirer à loisir, tout en copinant avec son ami.

La ~~petite~~ bête était bien soignée & prospérait. Il croissait beaucoup d'orties dans le jardin de Colpin. Christine les coupait, les mêlait avec des betteraves & du son & la faisait cuire dans un grand chaudron. Lina la promenait aussi dans les chemins creux, où il pousse une bonne herbe parfumée qui appartient à ~~presque~~ tout le monde. Et, à l'heure de midi, quand les champs étaient déserts, elle l'entraînait à la campagne: la vache s'arrêtait près d'une pièce de trèfle, aux belles fleurs amaranthes, et, sans demander l'autorisation de personne,

tendrait du fourrage plus de la largeur de sa langue.

Colpin, tout occupé de sa vache, ne pensait plus qu'à l'assiette. Il l'aurait oubliée tout à fait, si Denoit n'en avait reparlé de temps en temps. Celui-ci revenait volontiers sur ce sujet & se faisait réexpliquer le caractère de la "posture". Colpin recommençait complaisamment les descriptions, citant toujours l'herbe, les fleurs, la jupe, la pipe, la moustache & l'entonnoir. Un jour, Denoit demanda :

— N'avait-elle pas des cornes ?

— Je n'en ai pas vu... Elles étaient peut-être cachées par l'entonnoir...

— Et pas de queue ?... Tu n'as pas vu de queue non plus ?...

— Possible qu'il y avait une queue... sous la jupe...

— As-tu bien regardé les pieds ?... N'étaient-ils pas fourchus ?...

— Les pieds étaient dans l'herbe...

— Tu dis de l'herbe... mais était-ce de l'herbe ?...

N'étaient-ce pas des flammes ?...

— C'étaient peut-être des flammes...

Christine agitait doucement la main pour le faire taire. Elle pensait qu'il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. Quant à Colpin, il vivait de la bêtise de son ami.

— C'est

— C'est encore un homme simple que Dieu ôit, dis-ait-il.
Et il riait. Il riait parce qu'il était heureux. Il était
heureux & le montrait trop. Il provoquait le sort.

Un matin, comme il apportait la chaudronnée à sa
vache, il la trouva couchée sur le flanc, les pattes étendues,
la tête allongée. Il eut beau l'appeler, la caresser, lui don-
ner des coups de pieds, elle ne bougea plus. Elle respirait péné-
blement, les artères de sa gorge battaient, son ventre montait &
s'affaissait comme un soufflet de forge. Lina courut chercher
le maréchal. Celui-ci lui promena sur le corps ses mains
noires & velues, parcilla à deux grosses araignées, & lui
fit avaler des pois à l'aide d'un tube de fer blanc qu'il lui
passa entre les mâchoires. Un jour, deux jours s'écoulerent.
Le troisième, le maréchal confessa qu'il avait épuisé toute
sa science & qu'il fallait faire venir le vétérinaire. Devait-on
plutôt
seiller de lui couper ~~peut-être~~ la gorge sans délai, afin de pou-
voir encore tirer parti de la viande, comme cela se prati-
quait chez Gerbehay, où les moutons & les bœufs qui tom-
baient malades, étaient ennomés en temps utile, pour
être ensuite expédiés sur diète, à la Brune, par des chemins
de traverse. On ne l'écouta pas, & tout fut perdu. Quand le
vétérinaire arriva, la vache était morte.

Ah! ce fut une scène à mettre dans un livre que celle
ou

où l'on tire la bête raidie hors de l'étable ! Colpin & Benoît
 avaient attaché avec une corde le deus petits de devant &
 avec une autre corde celles de derrière. Tirant chacun de son
 côté, ils la traînaient dans la prairie pour l'^{écarter} ~~écarter~~. Une
 bande d'enfants les suivaient, groupés autour de
 Lina & de sa mère, qui portaient chacune un grand
 coutreau. Avant de fendre la peau, Colpin cassa une
 dernière fois la vache, au front, là où il y avait une
 étoile blanche : " Pauvre bête ! ... Te voilà partie ! ... Nous ne
 t'avons pas beaucoup gardée ... Tu étais cependant
 d'épave de la maison ... Tu ne nous reconnaissais ... Elle me
 reconnaissait, Benoît ... Elle me léchait la main ... "

— Tais-toi, dit Benoît : tu me crèves le cœur !
 Il ^{passa sur ses yeux} ~~passa sur ses yeux~~ son bras, celui dont la manche était
 troussée jusqu'à l'épaule.

Le soir, Colpin fut ivre-mort. Mais, les jours sui-
 vants, ah ! les jours suivants, Colpin ne fut plus Colpin.
 C'était un personnage de La martinière, languoureux & mé-
 lancolique. Au crépuscule, on le voyait errer autour de
 la fosse où gisait le cadavre de la vache. La terre qu'il
 reconvoit se crevassait ; pendant la nuit, les chiens
 venaient gratter le sol ; à tout moment, il fallait re-
 pousser tantôt une paille, tantôt une orseille qui avait
 été mise au jour. Des mouches bleues, des mouches vertes, des
 mou-

monches, qui billaient comme des bulles d'or volaient, avec un sombre bouillonnement, autour de Colpin. Au cours des soirées qu'il passait tantôt chez lui, tantôt chez Benoît, celui-ci s'efforçait vainement de ~~les~~ l'égayer. Lurent à Christine, elle lui enfonçait à tout propos un poignard dans le cœur: "Pourquoi ne l'avait-il pas écoutée?... Pourquoi n'avait-il pas placé les deux cent vingt-cinq francs à la caisse d'épargne?... Mais il avait voulu avoir une vache... faire le grand!"

Au fond, Christine est aussi affligée que son mari. Elle lamentait tous deux devant Benoît sur la malchance qui les poursuivait depuis quelques semaines. "Tiens! hier encore Paul est tombé d'une échelle & s'est fendu le crâne. Et ce matin, voilà que Lina a reçu "son papier"; elle devra comparaître au tribunal, le garde l'ayant ^{il y a quinze jours} surpris, comme elle faisait pâturer la vache dans le trièfle en fleur de M. Gerbeage." Et ce n'est pas tout... Il y a autre chose encore... Quelque chose que Colpin ne confiera jamais à personne, quelque chose qui lui rongé le fiel & qui l'humilie. Quelqu'un a découvert sa cochenille & a subtilisé les quatorze francs soixante-sept centimes!...

— C'est le quignon, dit-il.

— C'est l'arnette! s'écrie Benoît, qui revient à son idée.

Cette "posture"... Cette femme qui n'était pas une femme... Cet homme

me qui n'était pas un homme ...

Colpin Raucou les épaules. Il ne croit pas à tout cela. Il y a pourtant quelque chose qui commence à le tracasser. Il n'a pas respecté les dernières volontés d'un mort. Il a volé. Intérieurement, il se reproche d'avoir emporté le châle de cachemire, la cote de mérinos & la capote de drap.

La Bataille.

Il a plu pendant la nuit. Le matin, le ciel s'est éclairci, mais des nuages traînent encore par ci, par là, & le soleil, qui monte à l'est, n'a pas encore absorbé complètement l'humidité de la terre.

Colpin se promène dans son jardin, d'un pas large & ferme. Bien qu'il soit la grande fête, il n'a pas voulu mettre ses beaux vêtements, que Christine avait cependant préparés, la veille, sur une chaise, à côté du lit. Il porte sa vieille casquette de soie qui lui serre la tête comme une calotte, sa blouse déteinte & ~~son~~ un pantalon à petits carreaux bleus dont le bas, qui tire boucchonne sur ses gros souliers, n'est jamais décroché. Il marche d'un air préoccupé, agit la main, s'arrête de temps en temps pour réfléchir; ~~on~~ sous ses sourcils, qui se froncent ~~constamment~~ ~~lancinant~~, ses yeux brillent d'une sombre ardeur.

Colpin va se battre.

Voilà six semaines que cette affaire lui pèse sur le cœur. Un jour, comme il était de passage à "La Croix de Mai", où il buvait paisiblement son verre, il a trinqué avec des étrangers. De fil en aiguille, on en est arrivé à parler de la force humaine.

Le jugeant sur sa stature, on lui a dit qu'il devait être un
 homme fort. Il a répondu, en haussant la tête, que personne
 ne l'avait jamais fait reculer. Alors les étrangers lui ont
 désigné un de leurs compagnons, un homme de petite
 taille, carré, massif, trapu, avec des poings énormes &
 une grosse tête qui portait un nez camus au dessus d'une
 moustache flasque dont les longues pointes lui pendaient
 aux deux côtés du menton: "Su vieli un qui n'aurait
 pas peur de vous!" Comme le petit homme le regardait
 d'un air froid, Colpin l'a interpellé: "Vous ne voulez
 pas nous battre, n'est-ce pas, camarade?" Le petit hom-
 me n'a pas répondu. Ce silence lui a paru singulier & com-
 me les autres eux-mêmes n'avaient pas bon air, il a d'a-
 bord eu l'intention de s'en aller. Mais parti comme
 cela, tout de suite, c'eût été montrer qu'il avait peur.
 Il a continué à boire, à trinquer & même à rire,
 feignant de considérer comme de plaisanteries ~~les~~
 les propos qui on lui tenait. Car les étrangers s'accor-
 chaient à leur idée: "Qui parie pour ^{le grand} Colpin?" "Qui
 parie pour ^{le petit} ~~celle-ci~~?" Puis, après un moment: "He!
 vitā de fiens coys! Aucun d'eux n'est sûrement
 assez hardi pour aller prendre les cheveux de l'autre..."
 Colpin se courba sa longue barbe: "Ce ne sont plus là
 des

des yeux pour voir, n'est-ce pas, commandé ?" Il souriait, il affectait un air bon enfant, mais sa figure devint sérieuse quand il vit le petit homme se lever, s'avancer, lui mettre la main sur le front &, après lui avoir repoussé la casquette, faire le simulacre de lui arracher une mèche de cheveux & de la replanter sur sa propre tête. Le sang, cette fois, lui a tourné au cerveau, mais il n'a toujours pas bougé. Tandis que le petit homme se renvoyait & se mettait à le regarder avec une insolence visible, les autres, tâchaient de l'exciter : "Va rechercher tes cheveux !" — Il ne répondit pas un mot, répondit Colpin & il tira sa bourse pour payer ses consommations. Intérieurement, il pensait : "Je ne crains pas cet individu, mais je suis seul ici & entouré de mauvais diables ; si je m'empoque, ils me donneront un croc en ferme & le diable sait la qui arrivera..." Il était perplexe & fort inquiet, quoi qu'il fit tentant d'extraire avec calme de l'argent de sa bourse. Par bonheur, des passants entrèrent. Ce fut son salut. On ne parla plus de se battre & il se dépêcha de partir. Mais un des hommes, sorti derrière lui, alla jusqu'au milieu du chemin &, quand il fut éloigné, cria :

"Grand lâche !"

« Grand lâche ! », Colpin bouillit. Jamais il ne s'était entendu dire une chose pareille. Il s'arrêta & se demanda s'il ne devait pas retourner sur ses pas & se mesurer malgré tout, sur ces vieillards. Puis, il dit : « Non ! ce serait une folie ! », & continua son chemin. Mais il avait le cœur gros, si gros qu'à la fin il pleura, oui, il pleura de honte, d'humiliation & de rage...

Quelques six semaines, il n'a pas pensé à autre chose. Il y a sur son honneur une tâche qui doit être lavée. Il la lavera. Il se vengera ; il faut qu'il se venge ! Il ne connaît pas le nom du petit homme, mais il l'a vu plus d'une fois ; il sait qu'il court les fêtes pour jouer aux quilles et danser. Il le rencontrera certainement aujourd'hui...

Depuis le matin, l'orchestration du carrousel remplit l'air de ses notes criardes, les cloches sonnent joyeusement & les gens sortent de chez eux avec des figures épanouies. On s'accoste, on se parle, on renifle l'odeur des fleurs d'où l'on vient de retirer les tartes sucrées & par petits groupes, on s'en va gaiement vers l'église. Seul, Colpin s'isole. Lucien Devoit vient l'appeler pour aller à la messe, Christine lui annonce qu'il est déjà parti. « Je ne suis pas là qu'il a aujourd'hui », ajouta-t-elle ;

il

Il n'a pas voulu mettre ses beaux habits, & s'en est allé par là...
De la main, elle désigne la campagne.

Colpin a, en effet, gagné les champs. Il marche sans hâte, semble compter ses pas, rudoie tout seul & gesticule. L'air est pâle et tiède. L'automne a déjà répandu ses teintes mornes sur la terre, les huis perdent leurs feuilles, & le parfum suave des sèves a fait place à la grasse odeur des végétaux que les pluies ont trempés & que le soleil maintenant se compose, des aloëtes, les linots, les tarcins, les pinsons émigrent par bandes innombrables. Un vent doux carresse la barbe de Colpin, qui se sent plein de vie & de force au milieu de toutes ces choses qui meurent. Après avoir long temps marché, il rentre dans le village par un vieux chemin & pénètre dans le premier cabaret, où il boit son verre debout, appuyé au comptoir. Il est seul. La cabaretière lui parle, mais il ne répond pas. Elle remarque alors qu'il n'a pas son air habituel.

— On dirait qu'il y a quelque chose qui vous tracasse...

— Je vais me battre!

— Vous battre?... Oh! le sot!

— Je vais me battre! répète-t-il.

[22]
 S'en va. Mais c'est pour s'en aller bientôt dans un autre
 cabaret. Celui-ci est vide également. Aux environs du
 village, tous les cabarets sont vides. On les délaisse au-
 jourd'hui pour courir au Centre, près de l'église, où
 il y a du tapage, de la musique, des chants, où les bu-
 reques blanches, des marchands de bonbons font ressem-
 bler la petite place à un campement d'Arabes. Ici,
 Colpin s'assied & boit en silence, la tête penchée sur
 son verre, qu'il tient incliné entre ses jambes. La
 femme qui l'a servi, une petite vieille, avec un
 visage de cire encadré d'un bonnet noir, l'observe
 d'un oeil soucieux. Elle le regarde par les épaules &
 elle est pensive; cet homme mal vêtu, cet homme
 sombre qui boit tout seul dès le matin, lui déplaît
 & l'inquiète. Après son départ, elle ferme la porte à clef.

Toute la matinée, Colpin roste aussi, buvant
 un verre à droite, un autre à gauche, répondant bour-
 ruement aux gens qui l'interpellent. A midi, il
 va dîner, mais c'est pour repartir aussitôt. Le
 petit homme! Le petit homme! Il ne pense qu'à lui.
 Il va arriver sans doute. Il le voit du nouveau bat-
 tant les chemins, couvrant les cafés, buvant, médi-
 tant, calculant, aiguillant sa colère & sa rage. Plus
 d'une

d'une fois, il est retourné à la lisière du village pour
 inspecter l'horizon. Il espérait voir venir le petit hom-
 me de loin, à travers la campagne, avec son torse trapu,
 ses larges épaules, ses jambes en dardes. Il ne l'a pas
 encore aperçu. Il commence à s'inquiéter. Viendrait-
 il? Et, comme la journée s'avance, il s'en va rôder
 au centre du village. Les maris dans les poches, la
 visière du ~~sa~~ casquette relevée sur le front, il s'arrête
 près des ~~boites~~ baraquas, près du carrousel, près des
 tables installées en plein ~~air~~ vent, où l'on joue aux dés.
 Les gens s'écartent pour lui faire place. Puis, on l'exa-
 mine des pieds à la tête. Quelle tenue pour un jour de
 fête! Ils ont mis leurs plus beaux habits. L'ouvrier
 le plus humble a son pantalon noir - son pantalon de
 mariage - un tarrac plissé dont les manches bleues
 déteignent sur ses poignets, une Cravate de satin en-
 roulée plusieurs fois autour du cou, la figure rasée
 à propre, quelque fois une pipe neuve. On regarde
 Colpis & l'on hoche le front. Quel homme! le dernier
 du village, un être cynique & sans honneur!

Oui, sans honneur! C'est Benoît qui veut
 du tomber dessus & qui exprime tout haut à quel point
 disent tout bas.

Colpis.

Colpin le saisit par la manche ;

— Allons, viens ? Nous allons prendre un verre !

— Jamais de la vie ! Va d'abord t'habiller. N'es-tu pas honteux de te montrer dans une pareille tenue un jour comme celui-ci ! Tu ressembles aux pauvres, aux trimeurs ! Il ne te manque qu'une besace...

— Alors, tu me renies ?

— Je te renie !

Il s'en va lui tourner le dos.

Colpin hausse les épaules.

— Demain, murmure-t-il, on parlera de moi...

Cependant, le soir approche et il n'a pas encore rencontré celui qu'il cherche. Il a battu tous les coins, tourné autour de toutes les tables, des joueurs de dés, rodé le long de toutes les baraques, statué de vant le carrousel ; il n'a rien trouvé. Rien. Rien de rien. Maintenant, il s'écarte quelques épis d'une haie, derrière laquelle on joue aux quilles. Il voit des dos courbés, deux longues rangées de sarraux qui s'agitent et d'où monte un bruit tumultueux de gens qui s'interpellent, crient, gesticulent, provoquent des paris ; il voit des mains qui brandissent de l'argent, des pièces de cent sous, des billets, des louis. Il voit... Il voit, ah ! une tête large

et

et ronde, un nez camus, deux longues moustaches, une grosse bouche noire tendue au bout d'un gros poing. C'est le petit homme! C'est bien lui! Il est là! Dissimulé derrière la haie, Colpin l'examine. Son cœur bat, ses yeux flamboient comme des yeux de bouc. Le petit homme va jouer. Attention! Tous les spectateurs se sont tus. Tous les regards sont braqués sur lui. Il se met bien d'aplomb, balle des pieds, penche la tête, vise le but. Puis, la boule lancée artistiquement par son bras puissant, passe en éclair sur la planche, souffle un instant sur les cendres, traverse le carré de quilles qui elle fait voler à droite et à gauche & après avoir frappé le talon qui ferme le jeu, s'élève en l'air comme un ballon.

- Il est fort, pense Colpin, mais nous verrons...

Mécontentement, il est tranquille. Il tient son homme. Il n'y a plus qu'à patienter. Il se retire discrètement pour ne pas donner l'éveil & va prendre un verre. Autour de lui, on crie, on chante, on rit, on vocifère. Des hommes qui ont déjà beaucoup bu, commencent à déraisonner & à faire des folies. Ils tèvent des tables à bras tendus, écrasent des verres avec la main, sortent des chaises avec leurs dents. Colpin les regarde & dit tout bas:

ferai un peu que cela tout à l'heure...

Inconsciemment, le soir tombe. L'air fraîchit. Les étoiles s'allument. Elles brillent sans éclat dans un ciel sombre, que cachent encore, pas si haut, de petits nuages. Les falots des barriques & du carousel projettent au-dessus des maisons une lueur rouge, au centre de laquelle la vieille tour de l'église s'élève, comme un grand cierge, sa masse trapue & son clocher pointu. Au lieu d'aller souper, comme tout le monde, Colpin se promène, en comptant sur ses doigts les salles de classe où il lui faudra tantôt chercher le petit homme. Bientôt un grincement de violon se fait entendre; un autre, dans le voisinage, lui répond. Des jeunes gens passent, deux par deux, la nuit est obscure, paisible & douce. Le vent, qui souffle par courtes rafales, agite les feuilles des arbres. On entend tomber des pommes sur l'herbe humide des vergers. Maintenant, les violons grincent plus fort. Des flûtes, des clarinettes, des cornets à pistons, des bugles les accompagnent. Les gens reviennent. Sur la place, on voit grouiller leurs ombres dans la lumière jaune des falots. Aux étages des Cabarets, les fenêtres s'éclaircissent & derrière les vitres nues, l'on distingue déjà des couples qui se promènent en rond. La musique enfin part de tout côté, une musique étouff-

feii

fiée, souffreteuse, une pauvre musicienne en haillons, où se détache de temps à autre une note stridente comme un râle de désespéré ou un cri de passion. Sur la table, des joueurs de dés, des bougies brûlent; leurs flammes pâles éclairent des figures soucieuses aux traits tendus, des doigts crispés, des mains qui tremblent. Des amoureux, étroitement enlacés, vont se perdre vis à vis dans l'ombre. Des ivrognes titubent.

Le vin, le feu, les belles!

Dans la poitrine de Colpin, la vengeance fermente. Elle bouillonne dans son cœur, elle pénètre ses artères, elle lui brûle le cerveau comme un tison de feu. Il patiente cependant encore. Il attend que les douze coups aient sonné du vieux clocher & que les gens paisibles se soient retirés. Depuis deux heures, il suit le petit homme à la piste. A minuit & demi, il grimpe l'escalier branlant d'un cabaret & débouche dans une salle de danse qui occupe tout l'étage. La pièce n'est pas plafonnée. Trois grosses lampes à réflecteur pendent aux gîtes, avec des bris de paille et des toiles d'araignées. Dans un coin, près de la porte, est installé un comptoir de fortune. Dans le fond, on a dressé une haute estrade pour les musiciens. Des bancs de bois font le tour de la salle, occupés en grande partie par des vieilles femmes qui ne dansent plus & pas

des fillettes qui ne dansent pas encore. Colpini s'accoude au comptoir, le dos au mur. Il commande un verre et, tout en le buvant, regarde sauter & pirouetter les danseurs. Les musiciens — un tailleur & un cordonnier — l'un raclant du violon, l'autre soufflant dans un bugle, sont fatigués & baignés de sueur. Ils ont enlevé leurs blouses & leurs cols. Ils jouent sans entrain, en hochant mécaniquement la tête. Si les danses changent, on dirait que les airs ne varient pas. Au fond de chacun, on retrouve toujours la même ritournelle :

♣ "Firon n'vout nin dansé
 J'i n'a des nous solés;
 Et des solés tot ronds
 Fo fé dansé Firon. *MM*

La cabaretière se tient derrière le comptoir, tandis que son mari, en manches de chemise & tout en sueur également, mais plus éveillé que les musiciens, court ici & là, l'œil sans cesse aux aguets, de peur que des gens ne s'éclipsent sans payer. Car, il n'y a plus dans la salle que du pauvre monde, un tas de gueux auxquels il ne se fie pas. Il fait cependant toujours l'aimable avec chacun, distribue des sourires & lance pas ci par là une flatterie :

— Hé ! l'ami Colpin !

Et sans attendre la réponse, il apporta :

— Vous n'avez pas emmené Christine avec vous ?

— Christine dort ...

Il se trompe, Christine ne dort pas. Le matin déjà, en le voyant partir avec ses vieux habits, elle eut de mauvais pressentiments. L'après-midi, sans savoir pourquoi, ses inquiétudes ont augmenté. Elle l'a attendu longtemps pour souper. A tout moment, elle allait jusqu'à la barrière & interpellait les gens qui passaient :

— N'avez-vous pas vu, mon mari ?

Personne ne l'avait vu. Elle s'est enfin décidée à souper avec ses enfants peins, quand ceux-ci ont été couchés, elle a éteint la lampe & s'est assise, toute seule, près du poêle. De temps en temps, elle levait les yeux du côté de la fenêtre, où l'on voyait des étoiles. Le vent traînait dans la nuit de fêles notes de musique & de la rumeur de chanson. A plusieurs reprises, elle fit flamber une allumette pour voir l'heure. Quand elle constata qu'il était plus de minuit, elle se leva en soupirant & alla frapper à la porte d'en haut :

— N'ayez pas peur... C'est moi, Christine...

bon

Mon mari n'est pas encore rentré... Ne l'avez-vous pas vu?...

— Je l'ai rencontré le matin, répondit Denoël, qui s'était empressé d'accourir, en calotte & pieds nus. Je lui ai fait honte de sa tenue... Depuis lors, je ne l'ai plus aperçu nulle part...

Christine reprit un sanglot :

— Oui, oui... Il avait déjeûné le matin, quelque chose dans la tête... Mon Dieu! nous arrivait-il un malheur?...

Et la femme se mit à pleurer dans son tablier.

En bon voisin, Denoël s'habilla à la hâte & courut à la recherche de Colpin.

Celui-ci était toujours accoudé au comptoir & regardait tourner les danseurs.

— En voilà un qui est bien laid! dit-il à haute voix... Oh! le laid diable!...

Ses yeux fixaient le petit homme, qui dansait avec une ouvrière, une solide fille aux traits vulgaires, aux cheveux gras, vêtue d'une robe de coton rouge à raies blanches, & qui portait au cou un ruban de velours noir, aux deux côtés duquel débordait sa chair hâlée.

— Quel laid démon!

— A qui en a-t-il ? demanda la cabaretière à son mari.

— Je n'en sais rien, je crois qu'il est saoul...

Colpin la, avait entendus.

— C'est à celui-là que j'en ai ! — Et il montra du doigt le petit homme qui tournoyait avec la danseuse.

— Vous n'allez pas vous quereller, n'est-ce pas, Colpin ? implora le cabaretier.

— Je vais me battre ! répondit-il.

— Il dit qu'il va se battre ! s'écria le cabaretier, en se tournant vers sa femme.

— Mon Dieu ! dit celle-ci. Il faut qu'on l'empêche même ! Tâche de l'emmener...

Il s'approche de Colpin, lui parle avec douceur, le flatte, l'appelle "son ami", "son fils", "son cher homme", offre de lui verser un verre de cognac, de lui en donner une bouteille s'il veut partir. Comme Colpin le repousse, il se fâche, puis pleurniche & supplie : "Il ne va pas, lui cueuser du tort, voyons ! faites partir le monde, briser son ~~ant~~ mobilier ! ..."

Faudrait qu'il vaille la musique va son train & les danses se succèdent sur le même rythme somnolent :

"Fiori"

Piron n'vout nin dansé
 S'i n'a des noûs solés;
 Et des solés tot ronds,
 Pojé dansé Piron.

Et petit à petit, la voix de Colpin s'élève :

— Ah! qu'il est laid! qu'il est laid! Quel laid nez!
 ha! ha! ha!

— C'est à toi qu'il en veut, le grand barbu? de-
 mande la femme qui danse avec le petit homme.

— Ne t'inquiète pas de cela, répond celui-ci. Dan-
 sons!

Et il danse comme un faune, comme un sa-
 tyre, comme un enragé. Il a reconnu Colpin, mais
 il n'en a pas peur. Il ne craint personne.

Colpin se frappe la poitrine :

— Réproud'hui, je suis ton homme! Approche, si
 tu l'oses! Je te briserai la mâchoire! Je t'arracherai
 l'âme du corps!...

— Dansons! dit le petit homme.

Il feint toujours l'indifférence, mais ses yeux s'em-
 pourcent &, chaque fois que la musique s'arrête,
 il frappe du talon sur la planche qu'il en
 fait jaillir un tourbillon de poussière & que les lampes

très-

ressautent au plafond. Parfois aussi, il étire si fortement sa danseuse que la gorge de celle-ci s'écrase sur sa poitrine & que leurs lèvres se touchent. D'autres fois, il l'entève de terre & la fait tourner comme une poupée, du fape léger voltige à droite, à gauche, laissant voir de gros mollets emprisonnés dans des bas roses. La femme crie & rit, mais la musique couvre sa voix de ses gracieux murmures :

*Qu'on n'vout rien dansé

S'i n'a de nous solé, ... "

Colpui s'est détaché du comptoir. Il tend le poing. Il vomit maintenant des flots d'insures. Le cabaretier, qui commençait à perdre la tête, cache ses bouteilles, rassemble ses verres, sauve sa caisse. On entoure Colpui, qui hurle :

— Oh ! je lui broierai les os ! Je lui arracherai les yeux ! Je lui fendrai la pierre ! Je jetterai ses tripes aux chiens ! Ô lâche ! Ô lâche !

Le petit homme danse toujours. Il ne fait toutefois plus de cabrioles & sa pose, qui s'étaient d'abord empourprées, sont maintenant d'une pâleur verdâtre, tandis que son veil scintille comme une lame d'épée. La musique, qui faiblit, annonce

la fin de la danse. On dirait qu'elle va s'éteindre comme un souffle. Mais le tailleur, qui semblait endormi sur son violon, se réveille soudain & lance avec vigueur les derniers coups d'archet :

~~Et de, solés tot rouds~~

90 fe danse' qu'on.

La dernière note se perd dans un tumulte de cris sauvages. Le petit homme s'est jeté sur Colpis...

Tous deux tapent d'abord au hasard de lourds coups de poing. Puis, tandis que le sang jaillit de leurs figures, ils s'empoignent & s'étreignent. Ils restent ainsi quelque temps, presque immobiles, pareils à deux blocs de pierre tombés ^{l'un} sur l'autre & qui se feraient équilibre. Le cabaretier s'arrache les cheveux, le cabaretier jure, les musiciens dégringolent de l'estrade, les femmes fuient. "On te bat!" crie quelqu'un. Le cri est répété dans l'espace, au regard couronné, sur la route. Des hommes accourent & un grand cercle de spectateurs entoure bientôt les deux adversaires. "Séparez-les! séparez-les!" geint le cabaretier; "ils vont renverser le comptoir! Ils vont briser les lampes! Ils vont mettre le feu! Séparez-les!" — "Non, non! Hardi! hardi!" Les deux hommes s'étreignent

ton -

temporaires, tâchant de se reconstruire. Ils s'écroulent à droite,
 à gauche, en avant, en arrière, ils halètent, ils soufflent,
 mais leurs pieds ne quittent pas le sol. De temps à autre,
 un poing, rapide comme l'éclair, écrase un nez, poche
 un œil. Leurs fronts, leurs joues, leurs bouches saignent. Ils
 se tirent par la barbe & s'arrachent des poignées de cheveux.
 Benoît, qui vient d'arriver, se f enfille entre les yeux pour
 saisir Colpin. On le repousse: "Lui on le laisse faire!" La
 soif de sang qui dévore les batailleurs, semble avoir
 gagné les spectateurs. Le combat, les yeux levés, l'ha-
 leine suspendue, ils suivent le combat avec une joie
 sauvage, tandis qu'un ivrogne trépidant bat des mains.
 Subitement, tous bondissent en arrière. Colpin & son ad-
 versaire viennent de s'écrouler. Temporaires étroitement
 unis, ils se vautrent à terre, roulent l'un sur l'autre,
 se donnent des coups de poing, des coups de pied, se griffent
 les joues, se mordent les oreilles. Leurs vêtements sont
 en pièces, la planche maculée de sang. Ils grincent,
 ils ahument, ils grincent des dents, ils rugissent; une
 chaude buée s'échappe de leurs bouches meurtries. Celui
 qui a le dessous reprend le dessus d'un violent coup de
 reins. Par moments leurs jambes s'entrelacent ainsi que
 des lianes et leurs bras se nouent si fortement l'un à
 l'autre

I

I

l'autre que leurs mâchoires s'ouvrent comme ils allaient
 suffoquer. Benoît tremble & ne quitte pas Colpin des yeux.
 "Ils allaient se faire tuer!" "Alors, insiste-t-il, qu'on les
 sépare; ils se sont assez battus!" - "Oui! oui! qu'on les
 sépare!" répète le cabaretier - "Non! non!" Il se nou-
 veau, on les repousse. La lutte devient de plus en plus
 passionnante. Si Colpin paraît le plus fort, l'autre semble
 plus lesté. Tous deux cependant commencent à s'épuiser.
 Ils restent de longs moments étendus l'un sur
 l'autre, sans plus faire un geste, sans plus faire un mou-
 vement; puis, dans un effort désespéré, ils se frappent
 avec plus de rage. Hô! aïe!... Le petit homme est parve-
 nu à maintenir Colpin sous ses genoux; il appuie une
 main sur son épaule & de l'autre, lui serre la gorge pour
 l'étrangler. Colpin ne bouge pas. On dirait qu'il est
 mort. Mais voilà qu'il fait subitement un saut pro-
 digieux, surprend son adversaire, le renverse & l'as-
 somme d'un coup de poing. Puis, le voyant inanimé,
 se redresse & lève le pied pour lui écraser la poitrine.
 Cette fois, Benoît l'empoigne par le bras & l'entraîne.
 On ramène alors le petit homme & on va l'asseoir sur
 un banc contre le mur. Quelqu'un crie: "Vive Colpin!"

- Tu en as fait une belle! dit Benoît, quand
 ils

ils ont gagné la route. Tu t'es conduit comme une folie ra-
cueille !

- Je voudrais bien me reposer un peu, balbutie Colpin.

Il s'affale contre la fosse à souffler, les mains posées sur
des genoux.

- Tu n'as rien de cassé, au moins ? demande Devot.
Colpin fait pincer ses deux bras :

- Je ne crois pas.

- Et tu y vois clair ?

- Je vois clair.

Lorsqu'il s'est relevé, Devot lui tourne la tête
vers le ciel pour examiner sa figure à la clarté des étoiles :

- Que tu es "hissoleux" ! Nom de nom ! que tu es
"hissoleux" ! On dirait qu'on t'a haché le visage à coups
de couteau ... Et tes vêtements ? Tout en loques ... Puis
quelle odeur ! ... Brrr ! ... Tu pue, mon ami ; tu pue la charogne !

Autour d'eux, tout est désert & silencieux. De
temps en temps, on aperçoit une ombre qui se glisse
furtivement dans sa demeure, un chien qui rôde,
deux amoureux blottis dans l'angle d'un mur ou dis-
simulés contre une haie, la nuit touchée à sa fin. Le
vent du matin mordille les feuilles & fait frissonner Devot.

- Tu es un bel homme, vraiment ! continue-t-il.

Et dire que sa femme l'a attendu toute la nuit, en pleurant!
 Ô la bête! Demain, on ne parlera que de toi dans le village...
 Colpin pas ci... Colpin pas là... Et dimanche qui vient, le
 curé prêchera sur toi... Mais, sacré diable! pourquoi
 t'es-tu empoigné avec cet homme?

- Il m'avait offensé! répond Colpin.

Comme Devoit l'avait prévu, le lendemain on
 ne parla que de "la bataille". Au petit jour, Gendub était
 déjà sur son seuil, d'où elle interpellait les passants:

- Vous savez qu'on s'est battu, cette nuit?

Et, tout en grattant sa vieille tête grise, elle ra-
 conte qu'autrefois la fête se terminait invariablement
 par des rixes. C'était le mode du le temps là. On se battait
 pour un différend, pour un héritage, pour une femme,
 pour une méchante parole, pour un oui, pour un non.
 Parfois, on organisait des batailles rangées, de petites
 guerres, village contre village, & "les hôtes" étaient
 toujours vainqueurs!... Comme, plus aîné, re-
 monte plus ~~loin~~ haut. Ce n'est pas pour rien, dit-il,
 que le blé pousse si bien chez nous. La terre a bu tant de
 sang! Il montre au loin les tombes romaines, que dominent
 des chênes séculaires. Il parle de la guerre des Awaus &
 des Waroux qui mit aux prises, pendant un demi-siècle

très

Tous les seigneurs de la Herberge. Il cite l'aventureuse & vindicative Louise de Mirbicht, qui lançait ses gens à l'improviste sur ses ennemis, dont ils tuaient les serviteurs, violaient les servantes & leur coupait le nez. Il dit encore qu'un jour le duc de Neubourg rasa tout le village.

Tandis qu'ils sonnent les bâtons; Cosme gesticule. Leurs propos sont colportés de maison en maison, le cordonnier le répète en battant son cuic, le menuisier le commente en sciant ses planches, le forgeron le simplifie en tirant son soufflet. A la tombée du soir, M. Gerbeaux lui-même, va rêver devant une petite croix de pierre, ~~qui~~ qui se trouve au bord de la route, contre le fond de son jardin. Un de ses prédécesseurs a abattu là, d'un coup de feu, voilà plus d'un siècle, un voisin avec qui il était en procès. L'inscription qui rappelait le nom & la mort a disparu, rongée par le temps. Elle s'incline comme une vieille femme, vers le poids des années comme un vieillard. Sur quelques brins de mousse ont poussé sur ses deux bras & son sommet. Dans la lumière rougeâtre du crépuscule, elle se détache en clair, blême & triste. Au dessus d'elle la harie, à moitié dépoillée, chuchote dans le vent. Le fermier reste là longtemps, se absorbe, si pensif, qu'il laisse éteindre sa pipe. Puis, il s'en retourne à petits pas. Mais avant de rentrer, il s'arrête encore devant le porche de la ferme. Au dessus de la porte

charretière est sculptée un vieil écusson de pierre bleue, au
 centre duquel se détachent, à moitié effacées, quatre
 pattes de lion aux griffes menaçantes. Il rêve du nou-
 veau devant cette relique minette, dont il ne connaît ni
 la signification, ni l'origine, mais qui doit représenter
 les armes d'un de ces turbulents seigneurs herbignous dont
 Cosme a rappelé à matins les exploits. Les griffes semblent
 vivre encore. Elles gardent dans leurs pointes ~~accablées~~
 dressées le rayonnement du feu de quel on les a coupées.
 Le fermier songe au passé, qui ne tient plus au présent
 que par un fil. Cosme, Erdule... Il écoute le vent. Il tourne
 la tête pour contempler le soleil qui se décline. L'astre ne rayonne
 plus. C'est une grosse boule rouge qui glisse le long d'un
 rideau de nuages, sur un amas confus d'or & d'incendie,
 de saphir & de rubis, de jaspe & d'améthyste, d'argent &
 de flamme. Le ciel est un gigantesque & fabuleux
 vitrail dont la lumière changeante vient, à travers
 les haies, arbres & les haies, éclairer la terre d'une
^{lueur} ~~lueur~~ magique. Tout est désert. Il pourtant tout
 se meut. Le Gerbechaux sent frissonner son cœur. Est-
 ce le présent?... Est-ce le passé?... Sont-ce des arbres, les
 choses qui remuent?... Sont-ce des ombres?... Y a-t-il
 vraiment des jours où les morts ressuscitent?...

Une main qui la tire tout à coup par la blouse, la fait tressauter. C'est Cosme, qui voit encore & qui il n'a pas entendu venir.

- Sacrebleu! vous m'avez fait peur!

Cosme sourit:

- Je vois ce que vous regardez...

Il montre l'écaillon, aux griffes hérissées:

- Il y manque quelque chose.

- Quoi?

- Notre vieux "spot":

"Li ci q' travieene li Her bain n'rivint nin!"

Le Rouge - Gorge.

Le matin, après avoir poussé le volet, Colpin s'est tourné vers Christine qui s'était étendue dans le lit :

- Il neige...

Il neigeait, en effet. Il tombait une de ces neiges, comme on n'en voit pas tous les hivers, une neige molle, touffue, brillante, qui couvrait toute la terre et cachait le ciel. On ne voyait plus, les maisons, ni arbres, ni les haies, ni les routes. On ne voyait plus rien. Lente, tenace, implacable, la neige tombait. Colpin but son café près du feu, mangéa sa croûte, puis il alla chercher une branche de bois sec dans la cave, porta la nourriture au porc, épandit les graines dans le poulailler et tira de l'eau au puits. Après cela, n'ayant plus rien à faire, il s'assit devant la fenêtre, alluma sa pipe et, tandis que ses enfants jouaient au loto, regarda tomber la neige.

Vers midi, les flocons se firent plus rares, le rideau gris, qui voilait le ciel, se déchira, le soleil apparut et une immense nappe de lumière coula, comme un vernis, sur la neige éblouissante. De ci, de là, des portes s'ouvrirent : des hommes descendirent dans leurs cours, les uns avec un balai, les

les autres, avec une pelle, pour frayer des chemins. Puis les uns allaient bavarder chez le cordonnier, les autres allaient copier chez le charbon ou se chauffer chez le maréchal. Il y en eut aussi qui pensèrent l'après-midi dans les colombiers ou dans les écuries, près des champs, le dos appuyé contre la halbe d'avoine. Mais la plupart, ayant noué le bas de leurs pantalons avec une corde ou un bande de paille, braverent la neige pour aller mettre des pièges dans les parcs & les prés, le long des broussailles. Colpin & Denoit partirent avec une poignée de bayonets enduits de glu, une fourchée de fumée & des grains de froment dans leurs poches. Les braconniers, qui n'avaient pu quitter leurs gîtes pendant la matinée, volaient maintenant, en criant de faim, tandis que des Corneilles, affamées également, venaient tournoyer silencieusement autour des toits.

Dès que les vicieux revinrent, tout le monde sut ce qui ils avaient pris. Ils criaient avec fierté, avant de rentrer chez eux. C'était un prison, une alouette, un verdier, un merle, Furet, qui n'avait capturé qu'un moineau, rageait. Les autres, Colpin & Denoit étaient ravis. J'enrage!

attrapé

attrapé un rouge-gorge! Colpin se fit un cornet de ses deux grandes mains, pour que la nouvelle se répandît le plus loin possible, il beugla: "Nous avons un rouge-gorge!"

— Christine, un rouge-gorge!

Ils le tenoient vers la femme, ils le montrèrent aux enfants; ils se le passaient l'un à l'autre, le caressaient, l'admiraient, penchant la tête sur son bec en alêne, grêlé et noir, sur son ventre bleu, sur ses pieds rougeâtres, sur ses yeux couleur de noix-jette, sur sa poitrine éclatante. Ha! ha! un rouge-gorge!

Colpin alla chercher une vieille cage au grenier et l'oiseau fut pendu à la muraille.

Alors les deux hommes s'assirent pas terre pour l'admirer encore.

— Qu'il est beau!... Regarde sa poitrine!... Regarde son œil!...

Ils bavardent comme des enfants; ils disent des choses puériles en faisant de grands gestes, se touchent le bras, le genou, puis:

— Chut! nous l'effrayons!

Et les voilà muets, immobiles, les traits tendus, la respiration coupée.

Pendant ce temps, Christine a accompli sa tâche

quotidienne, comme si rien n'était changé dans la marche des jours. Aujourd'hui, comme hier, ne faut-il pas qu'elle prépare les repas, qu'elle ravacode les nippes du ménage, qu'elle entretienne le feu, qu'elle songe au porc, aux poules, qu'elle tourne sa meule?... Elle va & vient d'un pas tranquille, peu pensée de finir une besogne parce qu'elle sait qu'après elle - lui une autre l'attend, puis une autre encore... Elle pense & respire à côté de son mari & de Benoît, grave, figé, remuant dans son simple esprit Dieu sait quelles simples pensées. L'existence pour elle est une chose grave, aussi grave que pour une femme; & les jours ne viennent jamais...

Christine, toutefoix, vient de Tourne. Après avoir foolé vingt fois de sa cotte, en passant, les papiers de Benoît & le dossier de Colquin, elle se fini par la voie. Mais qui ne les aurait pas remarqués à ce moment-là? Ils sont à genoux tous deux, les mains jointes glissées entre leurs cuisses, la tête tendue vers la cage, dans l'attitude qui prend Gunderle quand il lui arrive d'aller prier, le soir, devant la statue de Notre-Dame de Lourdes.

Christine sourit & dit:

- Tiens!

En suite, elle croise les bras:

- Attendez

- Attendez, un y arrivés!

Pas le petit sentier que Benoît a creusé dans la neige, elle se rend chez Prudence, en tenant les mains devant ses yeux qui clignotent, éblouis par l'éclat du sol.

- Prudence, venez voir?

- Qu'y a-t-il?

- Venez...

Elle la prend par la main et, la tirant derrière elle, l'entraîne dans l'étroit sentier, puis la pousse devant la fenêtre de sa demeure:

- Mettez-vous ici.

Toutes deux approchent la tête des carreaux:

- Voyez nos deux sots!

Prudence colle la nez contre la vitre et, si en de biais du côté, voit son mari Colpin, qui ont maintenant changé de posture. L'un est assis, l'autre est couché par terre; l'un joue nonchalamment avec son pied, l'autre tire de sa pipe de lentes bouffées

- Qui font-ils là?

- Us ont pris un rouge-gorge...

A ce moment, leur ombre frappe Benoît, qui tourne la tête.

Christine, aussitôt, met en croix ses deux index

à les froter rapidement l'un contre l'autre, en poussant de petits cris aigus : "Ai! ai!" Plus effrontée, Prudence ouvre la bouche & en fait sortir une langue blanchâtre, mince & sèche, dont la pointe va toucher l'extrémité du menton.

— Elles se moquent de nous! dit Denvôt.

Colpin se roule sur le dos, regardant à l'aveugle les épaules; Pitié? Dédain? Elles lui sont si inférieures, les pauvres! Elles ont perdu depuis si long temps, le don d'enthousiasme! L'heure s'est arrêtée pour elles, à l'horloge des siècles, le jour de leur mariage. Depuis lors, elles ne s'évadent plus de la vie sévère & dure, plus jamais. L'amour même est devenu une occupation comme une autre dans leur existence routinière. Devenue M^{lle} Agnès, qui exaspère toujours la stupidité des pauvres, interpellée Christine dans sa boutique, devant le monde : "Vous voilà encore enceinte, voyez, Christine!" elle répond sur un ton d'humble soumission : "C'est pour l'enfant qui m'a mariée!" Elles rient en ce moment de Colpin & de Denvôt qui s'amusent d'un air sec, comme elles se moquent de M^{lle} Eveline Gerbechaix chaque fois qu'elle les voit apparaître à l'église, un peu tard, avec un chapeau à la mode. Plus heureux qui elles, leurs maris ont gravé dans un coin de leur

coeur

7
eues un grain de poésie. Elles ne sont plus des fem-
mes. Elles sont toujours des hommes & peuvent en-
core redevenir des enfants. Les premiers sourires du
printemps, la fleur qui s'épanouit, le soleil qui
se lève ou qui se couche, la lune qui scintille, les
étoiles qui palpitent, un frais visage, les froûles
beautés de l'hiver les ramment encore & les transper-
tent. Au jour d'hui, ils sont de ces "dôts" pour
leurs femmes. Elles ne comprennent pas... Elles ne
voient pas qui une innocence plus blanche que la
blanche neige pare leur âme. Ils ont capturé
un rouge-gorge. Ils tiennent l'oiseau flamboyant.
Ils ont enfermé un peu d'idéal dans une cage...

Le Lapin & les Cerises.

I

Après le souper, Colpin decoupe le feu avec le tisonnier, puis, ayant ramassé, dans le creux de sa main, une braise rouge, il la dépose sur sa pipe, qu'il venait de bourrer. Lorsque le tabac fut allumé, il se rendit chez Benoît.

Être comme biver, Colpin porte des sabots ferrés. On reconnaît, par conséquent, son pas de loir. D'habitude, au moment d'entrer chez son ami, il entend, derrière la porte, la voix joyeuse de celui-ci, qui s'écrie :

— Voici le grand diable !

Aujourd'hui, rien ne bouge dans la maison. Colpin a l'air d'entrer dans une habitation vide. Pourtant Benoît est là avec sa femme. Prudence occupe sa place habituelle, devant la table, où brûle la lampe coiffée de son vieil abat-jour; elle garde de la laque pour faire un coussin & de doigts crayonnés & jaunes, tout imprégnés de suif, brillent comme de la faïence. Quant à Benoît, il est accroupi plutôt qu'assis sur sa chaise, un coude au genou & la joue droite serrée dans sa main.

Colpin, étonné de ce silence, s'arrête au milieu de la demeure. Finalement, il retire sa pipe de sa

bouche;

bouche :

- Bonjour, les amis!

Ni la femme, ni l'homme ne répondent; mais Benoit fixe sur Colpin un oeil triste.

- As-tu mal aux dents? demande Colpin.

Benoit ne dit rien par les lèvres.

- Au ventre? continue-t-il.

^{Benoit}
~~La~~ femme ne répond toujours pas :

- Est-ce que les enfants sont malades? ...

Benoit fait signe que non.

- Et le porc?

- Le porc n'a rien.

Cette fois, Colpin n'y est plus, il se penche sur Casquette, se gratte le front, puis tire un coup sec sur sa pipe & lance à ses pieds un formidable jet de fumée.

- Ne serions-nous plus des amis? demande-t-il tout à coup. T'ai-je manqué?

- Nous n'avons jamais été de plus grands camarades, répond Benoit.

- Alors ...

Benoit se redresse & lance son poing devant lui comme pour assommer quelqu'un :

- Voici ...

Il s'arrête un instant (sa gorge est si sèche

qu'il

qu'il a besoin de sucer sa langue);

— J'avais un lapin...

— Le noiraud...

— Le noiraud... ^{Prudence!} ~~Je~~ j'avais très bien, le soir, nous

l'avions mis au four... Ce matin...

— Ce matin... répète Colpis.

— Il n'y était plus!...

La figure de Colpis s'épanouit; ses veines se gonflent; son cou se prolonge comme. Il va éclater; mais il fait un effort pour se renaisir & une bouffée de tabac s'engouffre dans sa gorge.

Tandis qu'il toussé, les mains aux genoux, la tête presque à terre, avec un tel bruit que les armoires tremblent au-dessus de la huche, Devot le couve d'un œil irrité.

— Voilà bien les amis, pense-t-il avec aigreur.

Dussitôt que la quinte est passée, il dit:

— J'avais justement envie de t'inviter pour le manger avec nous.

Colpis sur saute & son visage redevient sérieux; toutefois, Devot remarque encore au coin de son œil un petit sourire sceptique.

— C'était ma idée, ajoute-t-il. Et pour convaincre son ami, il se tourne vers sa femme:

— Hein? Prudence...

- Vous l'avez dit, Benoît.

Cette fois, Colpin s'anime :

- Sais-tu qui l'a volé ?

- Qui ? qui ? cria Benoît, en brandissant les poings ;
il ne faut pas le demander...

- On te vengera ! dit simplement Colpin.

Le voix a un tel accent de sincérité que Benoît
en est tout ému :

- Voilà une parole qui me fait plaisir.

Et, pris subitement d'un accès de générosité, il offre
à Colpin la peau du lapin qui sèche, bourrée de paille, contre
le mur :

- Tu t'en feras deux bonnes & chaudes semelles,
pour te tenir l'hiver dans tes sabots.

Colpin ne dit ni oui, ni non. Il prend une chaise,
s'assoied en face de Benoît, croise les jambes, & rallume
sa pipe, qu'il avait laissé éteindre. Comme il remarque
que Benoît va retomber dans les idées sombres, il sort
une pièce de dix centimes de son gousset & la lui montre.
L'autre extrait aussitôt de la poche de sa calotte sa bourse
de toile bleue & se tourne vers sa femme :

- Prudence, ... la "mesure" ...

Comme si le Seigneur lui avait dit : "Lève-
toi & marche", Prudence, sans répliquer, abandonne

sa

~~l'écuelle~~ de laine, va prendre dans l'armoire la petite mesure d'étain & se rend chez M^{lle} Bagnès; quelques instants plus tard, elle reparait avec de l'eau-de-vie.

Colpin & son oncle boivent chacun une gorgée, puis la mesure est mise au frais sur le sol, à côté de la huche.

Lorsqu'elle est vide, Colpin souhaite le bon soir "à la Compagnie" & s'en retourne, sans oublier d'emporter la peau du lapin, qui il va décrocher lui-même à la muraille.

Aussitôt qu'il est sorti, Prudence prend une poignée de laine dans son tablier & la jette à terre, puis elle en prend une seconde, puis une troisième, et, à la façon dont elle les lance sur le sol, on devine qu'elle dit intérieurement: "Vilain! vilain! Et vilain! Plus jamais je ne travaillerai!". Après cela, elle se lève, applique un coup de pied dans la laine & se dirige vers la chambre, la mine pincée, en faisant claquer ses sabots. Au moment d'ouvrir la porte, elle se retourne:

— Avec cette peau, nous aurons acheté une once de café; demain, vous boirez de la chicorie, Benoît!

— Je m'y attendais! s'écrie Benoît, en se tournant du côté de Prudence, qui a déjà refermé sur elle la porte de la chambre.

- Et c'est qui elle a raison ! murmure-t-il quelques instants après, en réfléchissant tout seul devant la poêle...
Sa main s'ouvre trop facilement...

Il fixe un oeil sur la mesure, qui brille dans l'ombre, près de la huche.

- Elle contient peut-être encore une goutte, pense-t-il.

Il se lève, va la prendre & la tient suspendue quelques instants au-dessus de sa bouche, grande ouverte.

Une goutte finit par lui tomber, toute chaude, sur la langue.

Cela suffit pour le remonter. Il se courbe lentement de vant à dire :

- Je ne serai jamais riche !

II

Un mois de juin, tous les ouvriers de M. Gerbecraye furent employés au sarclage des betteraves. Il n'avait pas plu depuis des semaines. Le ciel était embrasé comme la voûte d'une fournaise & le feu tombait de partout sur la vaste plaine, qui aucun arbre n'habitait.

A l'heure du goûter, les ouvriers se conduisent le long des blés pour y chercher un peu de fraîcheur. Leurs tartinés, grillés par le soleil, craquaient sous leurs dents.

Un jour, Furet sortit de sa mesurette un petit paquet enroulé de papier, qu'il ouvrit précieusement. Sous

le papier, il y avait une feuille de chou & dans la feuille de chou, des cerises.

Furet possède dans son verger un cerisier extraordinaire. Son père ne l'a pas vu planter, son grand-père non plus. Il est aussi vieux que le village. Et il donne tous les ans. Cette année, il n'y a pas beaucoup de cerises, c'est vrai... de valeur d'un bon panier... mais elles n'ont jamais été plus belles, ni plus juteuses, ni plus grosses... Voyez...

Et Furet, ayant bien montré ses cerises à tout le monde, les mange tout seul.

Il les mange lentement pour faire durer le plaisir. Il les promène d'une joue à l'autre; se barbotille les lèvres de jus; suce le noyau à fond; puis, pftt! d'une chiquenaude de sa langue, il le lance au milieu du chemin, où, redé, poli, comme s'il avait été nettoyé avec un coton-tige, il roule sur les pierres, ainsi qu'un gros pois.

Le soir, Colpin quitta sa demeure, nu-tête, la chemise déboutonnée, les mains dans les poches. Il fit plusieurs fois le même chemin, s'arrêta, posant des cailloux devant lui avec la pointe de son sabot; et, tout en ayant l'air de n'aller nulle part, arriva dans les champs.

Epis

Après avoir interrogé du regard les quatre points cardinaux, il s'allongea dans une pièce de trèfle.

Quelques instants plus tard, à l'orée du village, un homme apparut - nu-tête, la chemise déboutonnée, les mains dans les poches.

C'était Benoit.

Il interrogea à son tour les quatre points cardinaux, puis courut s'étendre dans la pièce de trèfle, à côté de Colpin.

Après de quelque temps, celui-ci dit :

— Je vois une étoile.

— Où ? demanda Benoit.

— Cherche.

Benoit n'avait pas encore trouvé, lorsque Colpin dit de nouveau :

— J'en vois une seconde.

D'autres bientôt suivirent. Elles venaient au fond du ciel, à une distance infinie, & elles avaient l'air de s'avancer vers la terre, en agitant de petites ailes lumineuses, comme des papillons ou des abeilles.

Colpin se dressa sur ses genoux. Tout était calme, tranquille. Seuls, au loin, des rainettes chantaient.

— Hop ! cria Colpin.

Ils se levèrent tous deux debout & se dirigèrent vers le verger de Furet. Ils longèrent la haie pendant quel-

que

que temps, puis, ayant découvert un endroit où elle était moins fournie, ils écartèrent deux plants d'épine, cassèrent une latte, firent un trou, une sorte de chatière, par où ils se glissèrent dans l'enclos en rampant sur le ventre. Ils se tinrent ensuite quelques minutes dans l'ombre de la haie, les yeux fixés sur la maison de Furet. Les volets étaient clos. Furet dormait.

Le cerisier ~~était~~ se dressait au fond du ^{verger} ~~parc~~. Sa tige était courte & trapue; sa tête énorme se profilait sur le ciel comme un ballon noir. Au cime, un épouvantail, les bras en croix & mal d'équilibre, avait l'air d'un ivrogne qui cherche l'équilibre & dont le chapeau a glissé sous la nuque. Furet l'avait mis là pour effrayer les étourneaux.

Colpin & Denôt, ayant abandonné leurs jetsots sous la haie, attaquaient l'arbre par le bas, à la manière des chenilles. Ils le dépouillaient avec méthode, commençant d'abord les cerises au fust à mesure qu'ils les cueillaient. Denôt crochait les noyaux dans l'herbe; Colpin avalait tout. Quand ils furent rassasiés, ils glissèrent les cerises qui restaient dans des sacs qu'ils portaient en bandoulière.

Ils s'élevaient petit à petit, en sautant d'une branche

branche sur l'autre, sous omblier de surveiller la maison, où Furet dormait toujours. Lorsque la branche supérieure était trop écartée, ils s'y tapaient pour les maris, & se couraient en l'air comme des singes.

Tandis qu'ils approchaient du sommet, la lune se leva. Elle resta un instant posée au ras du sol, comme une bonne tête puffy, placide & comique. Puis, elle s'enfonça dans une couche de brouillard; ronds & plats, elle apparut avec grande que le soleil & toute carbonillée de sang. Elle monta encore un peu & bientôt, on la vit briller de sa pure clarté lancée, lançant des rayons qui argentèrent le ciel & dorèrent la plaine...

C'était une belle nuit! Colpin & Benoît en parlèrent longtemps après. Chaque fois qu'ils en parlaient, ils riaient. Mais, je ne vous ai pas dit la fin de l'histoire... Voici (c'est Benoît qui me l'a conté à Ozeille): Lorsqu'ils furent descendus de l'arbre, Colpin, pour narguer Furet, voulut s'en retourner par du cou & semer quelques cerises sous les fenêtres. Près de la maison, ils aperçurent un petit banc, abrité par des noisetiers. C'était le banc où Furet venait prendre le frais après son souper... Un banc tout neuf, bien raboté, avec des moulures & se-
convent

couvrait d'une belle couche de couleur verte... Les deux
 hommes s'arrêtaient, adossés à un instant à banc
 magnifique, puis froissaient en même temps la main
 sur leur cuisse, ce qui voulait dire qu'ils avaient tous
 deux la même idée. Ayant tous deux la même idée,
 ils exécutèrent tous deux la même geste. Benoît sauta
 à gauche, Colpin à droite; ils s'accroupirent & firent
 ... mon Dieu! ce que peuvent faire deux hommes ac-
 croupis sur un banc & qui ont mangé beaucoup de
 cerises...

Or, il advint que Colpita tomba malade. Un matin, il ne quitta pas son lit à l'heure habituelle de sa femme, croyant à une de ces lubies qui lui étaient coutumières, ne songea pas à la questionner. Comme les enfants faisaient du tapage, après le déjeuner, elle les pria de se taire, en leur montrant du doigt la chambre où reposait son mari. Les petits, ne comprenant pas, demandèrent à Lina, leur grande sœur, pourquoi l'on ne pouvait pas jouer. Celle-ci s'inclina au-dessus d'eux, mit la main en éventail devant sa bouche & murmura: "Le père est saoul!" Vers dix heures, cependant, une voix faible s'éleva du fond de la chambre:

- Personne ne s'occupe de moi, hein!...

La femme, qui tailloit des ligames pour faire la soupe, s'avança jusqu'au auprès du lit, & tombant frottant sur son ventre la lame du couteau qu'elle n'avait pas lâché, demanda:

- Qu'as-tu?

- Je suis malade, Christine...

- Malade! Et où as-tu mal?

- C'est là... dans le dos...

- Ohé!

— Ohos! dit Christine, tout en faisant passer une chaise devant ~~sa~~ ^{la} contenance de sa main droite dans sa main gauche, où elle la tient dressée comme un ciarpe. Ohos!

— Tu n'as pourtant pas mauvaise mine, ajouta-t-elle, en contemplant sa figure barbare comme une une tête d'ermite. — Vient-tu une tasse de café?

— Je n'en veux rien!

— Faut-il venir ^{rat} ~~de suite~~! s'écria-t-elle. Et sur cette parole affectueuse, elle la quitta pour aller mettre la soupe au feu.

Une heure plus tard, Colpin, sorti de lit, apparaissait dans la cuisine, clopinant, la torse courbé, la chevelure en désordre & la face grimée. Il avait jeté une vieille chemise sur ses dos et tenait sa culotte à deux mains. Il se laissa tomber sur une chaise, près du feu:

— Aïe!

— Mais qu'as-tu donc? Demanda de nouveau la femme.

— Ou dirait qu'on me donne des coups de poing dans les reins...

— Cela passera...

Colpin ne répliqua pas. Assis contre le poêle,

les mains appuyées à la bayonnette, il se tenait si courbé que sa longue barbe frotait ses genoux. Christine continua à vaquer à ses occupations; les poules entièrement occupées à caqueter; le coq chantait; le porc vint grogner contre l'huis; les enfants, eux mêmes, reprisent leurs jeux, comme c'étaient les plus diables du village, ils remplirent bientôt la maison de leurs cris. Colpin le bayonnet d'un oeil irrité & mécontent.

— Attendez que je sois guéri, Vœursiens; vous au rez de la Sangle!

A midi, il mangea une assiette de soupe sur ses genoux, puis tourna sa chaise & se mit à cheval dessus pour se chauffer le dos.

Ce fut dans cette posture que Denoît le trouva le soir. Malgré ses affirmations, il ne voulait pas croire qu'il fût malade. "Malade! un homme comme lui, un gaillard qui n'avait jamais eu un "clou" de sa vie & qui était plus solide qu'un arbre!"

— Je voudrais te voir dans une peau, dit Colpin.

— Nous allons prendre une gouth, ^{7 éria} dit Denoît; cela va te déviller...

Pour la première fois de la journée, Colpin sourit & Christine alla faire remplir la "mesure" chez le^{lle} Agnès.

Colpin

Colpin avala son verre si lestement que Christine ne put s'empêcher de rire, mais quand elle voulut lui en verser un second, il l'arrêta :

-Je n'en veux plus !

Cette fois, Benoît n'eut plus de doute ; Colpin était malade. Il vida la mesure tout seul & , avant de partir, conseilla à son oncle de se frictionner avec la "Bouticille".

C'était une Bouticille qu'ils avaient achetée ensemble, devant l'église, à un charlatan, un dimanche après la messe, un remède souverain qui on avait placé sur l'armoire, qui devait guérir tous les maux & auquel personne n'avait jamais touché. Les deux enfants furent au lit, Colpin se déshabilla & Christine le frictionna énergiquement.

Elle le frictionna trois jours de suite sans qu'il éprouvât aucun soulagement. "Il doit avoir un dos comme une pierre, dit Christine à Benoît ; lui ne sent rien & moi, j'ai la nuque toute pelée". Benoît crut sa tante & se gratta le front. Elle pouvait bien avoir étropé Colpin ? Après avoir réfléchi, il émit l'avis qu'elle pourrait bien être un mal "qui on lui aurait donné".

— Alors, remarqua Christine, il faudrait faire venir Guduh.

— On va te moquer de moi, dit Colpin.

— Laissons rire les gens, déclara Benoit, & il alla lui-même prévenir la vieille femme.

Guduh se présenta le jour suivant, à la brune. Elle franchit le seuil en tressautant, de son pied par d'honneur appuyé sur la grosse canne qu'elle emportait pour aller vendre du lait le van dans les fermes, & qui lui servait à se défendre contre les oris, les diables & les chiens. Elle avait mis sa mante de cotormade bariolée de fleurs, manes & rabattu le capuchon sur sa tête. Dans l'ombre de la cape, on ne voyait que les grands lignes de sa figure: un menton carré, hérissé de poils, qui se flambait avec une allumette quand ils étaient trop longs; un front nez violet; deux yeux noirs qui luisaient sur le front vide. Sa ~~poignée~~ ^{canne} déposée sur la table, elle se planta devant Colpin: "On est malade, ainsi, vœux!" Puis, elle sortit son tabatière d'écorce de l'écume une prise, & fit signe à Christine de s'en aller avec les enfants. Alors, elle s'assit & dit à Colpin: "Tourne-toi du côté de la cheminée!" Colpin avança la tête vers le creuset, qui brûlait sur la table & dont la flamme rouge, qui se terminait par un tire-

Bouchon

bouillon de fumée noire, répandait autour d'elle une lumière
 sépulchrale. "Plus près!", Colpis avança encore la tête: la
 grosse figure barbe de l'homme & le masque ravagé de
 la vieille femme s'examinaient longuement, dans un
 court & solennel silence. A la fin Guedah fronça le nez
 & ferma à demi les yeux: "Non, fi", tu as une mine
 qui ne me revient pas!... Ne connais-tu personne
 qui t'en voudrait?... — Colpis cherche: Non, il ne
 connaissait personne. — "N'as-tu jamais rien contre
 non plus quelqu'un de mauvaise réputation?" — Colpis
 cherche encore & finit par se rappeler qu'il, quelques jours plus
 tôt, il avait croisé, le soir, un homme qui ne l'avait pas
 salué; il n'était pas sûr de l'avoir reconnu, mais il
 pensait que c'était le bergier de M. Gerbschay. Guedah
 l'écoutait, tête baissée, la figure perdue dans son capuchon
 comme dans une niche. Après avoir réfléchi; elle murmura:
 "Hein!" inclina plus profondément le chef &
 retomba dans ses méditations. Colpis frémit à l'idée
 qu'il était surfoisé. La vieille femme dispersait
 tout entier dans sa mante, des laquelle les petites fleurs
 menues, curieuses par la lumière tremblotante du cranet,
 semblaient danser comme un essaim de papillons. Fi-
 nallement, elle écarta son vêtement & posa sa grande
 main

même sèche sur le dos de Colpin. Il entendit qu'elle murmottait
quelque chose, des prières sans doute & il frémissait plus fort. Ensuite
elle se signa & lui tendit une sorte de courroie et, fait de
deux pièces de cuir cousues ensemble, en lui disant de le
porter dans sa poche. Il comprit que c'était la "bourse",
le talisman magique qu'on allait lui demander quand
on tombait devant le malheur & qu'elle venait aux courses
contre une pièce de deux francs, le jour du tirage au fort.

Elle avait fini. Elle fit retomber son capuchon; sa
grosse tête aux pommettes saillantes, s'agitait de droite et
de gauche; elle mit la main au-dessus de ses yeux, pour
voir l'heure; puis elle frappa la table avec sa canne. Christine,
qui attendait derrière la porte avec les enfants, comprit
qu'ils pouvaient rentrer. On alluma alors le quinquet &
dans la vieille maison, au plafond bas, la vie naturelle
reprit son cours. La femme demanda à Gudub ce
qu'elle désirait pour sa peine: deux œufs ou une "chemi-
née". Elle réclama une "cheminée" — ce qui est une
tranche de lard — & après avoir souhaité à tout le
monde la bénédiction du ciel, elle sortit en clopinant,
appuyée sur sa canne. Quand elle fut dans le chemin,
elle regarda le ciel, qui était clair & rempli d'étoiles.
Ses yeux s'arrêtèrent longtemps sur la lune qu'elle ap-
pelaient

++ pleurt "l'baite". La lune montait derrière les arbres, ronde et jaunie; elle n'avait pas de "sourcils" & lui fait "à soleil".

Un peu plus tard, Denoit arriva chez Colpin. Il

Demanda:

- Quelte nouvelle?

- C'est bien ce que nous avions pensé! répondit l'autre.

Toute la famille s'était rassemblée autour du poêle. Le doux silence d'une belle nuit de printemps, enveloppait la maison, mais personne n'avait le coeur à la joie. Les enfants eux-mêmes, intrigués par la visite de Guduh, semblaient inquiets. Devant à Denoit, il s'agenouilla, les deux poings posés sur ses genoux, les regardant à terre. Il pensait à son grand-mère, qui lui avait jadis raconté tant de vieilles histoires. Sans relever la tête, sans bouger ses poings, il les rappela: Histoires de lutons & de ~~prezues~~ pe-colets; histoires de sorciers & de loup-garçons; histoires de revenants et de fantômes. C'étaient des gens, attardés dans la plaine, qui avaient tout-à-coup vu surgir à leur côté un chien ou un veau, qui les accompagnaient jusqu'à leur demeure, en leur soufflant dans le dos une haleine

froide.

froids. C'étaient les âmes des morts pour lesquelles on n'a-
 vait pas dit de messes, qui revenaient ici-bas voltiger,
 sous forme de flammes, au-dessus des marais. C'étaient
 les diables eux-mêmes, des légions de diables, transfor-
 més en corbeaux, qui s'abattaient dans la cour d'une
 ferme & que le curé seul pouvait chasser en
 récitant des prières & en traçant dans l'air le signe
 de la croix. C'étaient les diables encore, invisibles,
 qui s'introduisaient dans certaines maisons, où ils
 faisaient danser les meubles. C'étaient... Chris-
 tine l'interrompt:

— Tais-toi, pour l'amour de Dieu!

Il leur faisait passer à tous la petite mort
 dans le dos, avec ses histoires de l'autre monde. Chris-
 tine qui était petite, massive & lourde — gros ven-
 tre, grosse poitrine, grosse tête; trois boules posées
 l'une sur l'autre — soufflait comme une machine;
 les enfants paraissaient pétrifiés; & Colpis, ne
 doutant plus qu'il était ensorcelé, tenait la tête
 inclinée &, sans desserrer les dents, d'un petit coup
 sec de sa langue, lançait de temps à autre un
 crachet sous le poché. Le chat lui-même, le vieux
 chat gris, accroupi devant le feu, avait un air
 pensif

pensif qui ne lui était pas coutumier. Benoît trouvait aussi que l'horloge tictaquait bien fort... Après un long silence, il tourna les yeux du côté de la fenêtre & vit le grand visage jaune de la lune qui, de là-haut, semblait le contempler. Il se leva brusquement, repoussa sa chaise d'une main nerveuse &, après un "Dieu avec, assisté, mes braves gens!" il s'en retourna. Quand il eut franchi la barrière de la cour, on l'entendit galoper.

— Benoît de peur! dit Colpin.

— Quelle sacrée affaire! ajouta Christine.

Le lendemain, à midi, Mac, le fils de Benoît, vint prendre des nouvelles de la malade; il annonça en même temps que son père ne viendrait pas le soir "parce qu'il était désorganisé".

On ne le vit pas non plus les jours suivants.

Quand, pas conta, revenait chez soi, ^{enveloppée dans un mouchoir blanc &} appuyée sur sa grosse canne. Et, chez soi, elle recommençait ses lamentations. Chez soi aussi, elle emportait sa tranche de lard, que Christine, grimpée sur une chaise, coupait à mesure la quantité perdue au plafond. Au bout de huit jours, la femme d'envoya à son mari:

— Ta

- Tes yeux, tu vois ça?

- C'est toujours la même chose.

- Drole d'affaire!

- Oui... C'est une drôle d'affaire!...

Il tira de sa poche le talisman, la "bonne" piquée de vers et qui s'effritait de vétusté aux quatre coins. Il le pressa d'un, ses doigts, chercha à voir à travers la couture, curieux de pénétrer le secret qui donnait à ce petit objet un pouvoir magique.

- Ne la déshabille pas, dit Christine, qui le voyait occupé à tirer sur le fil, cela pourrait nous porter malheur...

Colpini s'empressa de la remettre dans sa poche, puis il examina mélancoliquement le quartier de laird, qui diminuerait de jour en jour... Le temps, comme en cet à lui paraître long, surtout qui devoit ne venir plus, après le souper, lui tenir compagnie. Enfin, il reprut.

- Il me semble, dit-il, après avoir balbutié des excuses qui ne trompèrent personne, que tu ne vas pas mieux.

- Ça me va pas, répondit Colpini, en hochant rudement la tête.

- Et Gurdula vient toujours?...

- Toujours...

- Écoute... Hier, j'ai vu le vieux Cosme... St Cosme

m'a

m'a dit qu'il n'y a plus de sorciers depuis qu'on lit, à la
même, l'évangile de St-Jean...

— C'est ce que t'a dit cela?

— Il me l'a dit...

Colpin sortit de nouveau la „bourse“ de sa poche &
la fit tourner dans ses doigts, en fronçant les sourcils. Be-
nôt la lui prit des mains; il en frotta le cuir poli avec
son gros pouce, puis ^{gratta les coins avec son ongle.} Cet
objet mystérieux piquait également sa curiosité.

Comme il voulait la rendre à Colpin, celui-
ci la reposa sur un bout de la table:

— Prends la „bourse“, Christine, j'en veux
plus. Demain tu la reportera à Guduh...

Guduh vivait seule, avec trois poules & un chat,
dans une maison en torchis, située près d'un vieux
chemin, où le monde ne passait guère. Comme Chris-
tine reporta la „bourse“, elle la trouva assise au
coin du feu avec son chapelet en mains. Comme
elle savait que la vieille femme n'était pas com-
mode, elle avait préparé un habile petit discours, qui
devait, pensait-elle, prévenir une scène désagréable.
Malheureusement, elle était terminée & aux pre-
miers mots qu'elle dit, elle s'embroquilla & ce fut

d'une

D'une main tremblante qu'elle déposa la "housse" sur la table. Gudule ne regarda ni la "housse", ni Christine. Dès qu'elle eut compris ce que l'autre venait faire chez elle, elle reprit ses prières, qui elle avait vites interrompues en voyant entrer la femme de Colpin. Elle semblait prier avec ferveur, mais la colère faisait trembler son menton & ses lèvres décharnées et, de temps à autre, elle lançait à Christine une oeillette courroucée. A la fin, elle s'écrie : "Je n'ai pas besoin de toi, ici ; va-t'en !" L'autre voulut la calmer : "J'ai toujours vécu en bons voisins, elle s'avait que Colpin l'aimait beaucoup, qu'il battait l'eau pour elle, etc... Si quelque chose arrivait, Gudule..." — "Va-t'en !" répéta la vieille femme, en frappant le sol du pied & en faisant mine de saisir sa canne pour la chasser. Christine, effrayée, sortit à reculons ; mais, comme elle était déjà dans le chemin, elle entendit ouvrir une fenêtre. — "He ! là !" — Elle se retourna & vit Gudule qui avait posé la tête dans l'étroite lucarne de sa demeure. Un mauvais sourire découvrait ses vieilles gencives & faisait grimacer sa figure. Elle tendit le doigt vers le ciel & babilait : "Hou ! hou ! Les corbeaux crient au-dessus de ton toit !..."

Christine rentra chez elle, pâle & dépitée ; elle n'osa rien raconter à son mari, mais tout en lui préparant

un cataplasme ^{qu'il} qui lui était venue à l'idée de réchauffer
 (un cataplasme bien chaud, car il n'y avait que la
 chaleur pour le soulager), elle se reprochait sa mélancolie, se
 demandait qui avait raison dans tout cela, Cosme ou Gu-
 dule, se voyait la face grimée, tant de celle-ci dans le cadre
 de la lucarne & les corbeaux qui tournoyaient dans le ciel.

Elle était d'autant plus soucieuse que Colquin com-
 mençait à devenir difficile. De jour en jour, son humeur
 s'aigrissait. Il grognait à tout instant, se plaignait
 de la nourriture, des courants d'air, du bruit, et, pour un
 rien, menaçait ses enfants de la "saugli" ou parlait
 de leur tour de la loue. A cheval sur sa chaise, le dos au feu,
 pour éviter le refroidissement trop rapide du cataplasme,
 il passait son temps à regarder par la fenêtre d'où l'on
 avait vue sur le chemin qui mène à l'église.

Il vivait le temps qu'il faisait, la route était
 baignée de soleil ou plongée dans une demi-pénombre.
 Le matin, Colquin voyait M^{lle} Agnès qui se rendait à la
 messe; à midi, les ouvriers qui revenaient des champs;
 vers quatre heures, le G. Erbehoys, qui allait faire du rond
 à la campagne avec ses chiens; le soir, Furet qui venait
 fumer sa pipe au milieu du chemin. Un jour, il
 vit poindre, au bout de la route, la silhouette noire du
 curé,

Curé, qui s'avancait à grandes enjambées & qui disparaissait dans la cour de Furel.

- Voilà M. le Curé qui va voir la grande Joséphine, dit-il; sûrement qu'elle ne va pas bien...

Au bout d'un quart d'heure, le prêtre repartit, avec l'air de s'en retourner vers l'église, s'avança du côté de la maison de Colpis.

- Où va-t-il encore, diable? demanda celui-ci.

Tout à coup, il sursauta:

- Christine! il vient ici!

- Qui? demanda la femme qui découpaient, d'un coin de la pièce, des betteraves pour le porc.

- M. le Curé!

- Hé! mon Dieu!

Christine jeta son couteau & se précipita vers les enfants: "Vite! sauvez-vous!" Elle les poussa rapidement dans la chambre, puis rassembla à la hâte ses poules, dont les unes dormaient sur le poêle, tandis que les autres picoraient le sol en caquetant. Elle les chassait à leur tour vers la porte quand le curé entra:

- Songez, mon ami, dit-il, en allant droit à Colpis; on m'a dit que vous étiez gravement malade...

- Je n'en sais rien, moi, répondit Colpis d'un ton

ton sec.

- Et qu'avez-vous?

- J'ai des douleurs dans le dos, si vous tenez à le savoir... Mais l'appétit est bon, & s'empresse-t-il d'ajouter, en appuyant sur ces derniers mots.

Le Curé prit une chaise, d'un air & d'un regard si perçant que celui-ci perdit contenance & baissa la tête. Après l'avoir bien examiné, il lui prodigua les consolations qu'il avait l'habitude d'adresser aux malades. Il lui conseilla surtout de prier, la prière étant le remède suprême dans l'affliction. Comme Colpin ne répondait pas, il demanda:

- Priez-vous de temps en temps?

- Oh prie... oui... qu'il y a de fois... Certainement...

Cette réponse ne satisfit pas le curé, qui lui laissa entendre qu'il ne le tenait pas pour un chrétien parfait. Sa figure avait pris un air sévère:

- Je suis sûr que vous n'avez pas de chapelot?

- Pas de chapelot! se récria Colpin... Pas de chapelot!... Christine, apporte un peu le chapelot...

La jeune fille, tout appaisée, fouilla dans le tiroir de la table, on vit la commode, regarda sur la

la cheminée, poussa la porte de la chambre, à dont les enfants profitèrent pour allonger la tête par l'ouverture, après de voir M. le Curé; finalement, elle revint avec un vieux chapelet raccommodé avec du fil et auquel il unissait plusieurs grains.

Le curé poussa un petit soupir, mais il n'eut plus aucune réflexion. Après tout, cela valait mieux que rien. Il dit fort poliment au revoir à Colpin & à sa femme et ne dédaigna pas d'adresser quelques mots aux enfants, rassemblés devant la porte de la chambre, où, gracieusement & crottés, ils formaient une jolie grappe de tête:

— Bonjour, mes petits amis. Est-on sage? Apprend-on son catéchisme?

Les enfants se regardèrent, ébahis, puis silencieusement de voir un nez de M. le Curé.

Cette fois, Colpin s'emporta:

— Tas d'incivils!

Le soir, il reçut froidement Benoît, à qui il reprocha d'avoir répandu le bruit qu'il était gravement malade. L'autre protesta:

— Il se tourmente, dit Christine, parce que

la cure est venue.

- La cure est venue ? s'écria Denoël.

- Oui, répondit-elle ... mais il ne lui a pas parlé des sacrements ...

Colpin tirait les pointes de sa barbe & semblait vouloir chasser du tête de sombres réflexions; Christine rêvait aux corbeaux; Denoël, lui-même, paraissait frappé de cette visite inattendue.

C'est que M. l'abbé Frère n'avait pas l'habitude de se déranger pour rien. Ce n'était pas un de ces prêtres bons sur tous, qui font aux gens des visites d'amitié & descendent devant leur ouaille sur un tapis de velours pour les conduire dans la maison de Dieu. Sec & maigre, vivant de pain noir & d'eau, ne fumaient jamais, vrai janséniste, il était d'une rigueur extrême sur le chapitre des mœurs, ne faisait aucune distinction entre les paroissiens, ne soulevait ^{sa barrette} ~~pas~~ ~~pas~~ plus haut pour un riche que pour un pauvre & ne faisait jamais ou pensait. On le respectait comme un homme juste, mais on le trouvait trop pointilleux & trop tête & on ne l'aimait guère. Les riches n'allaient pas à confesse chez lui & les malades

le voyaient approcher de leur lit avec effroi, car, lui-même, il remplissait son ministère avec le plus rigoureux sévérité. Il leur parlait comme du haut de sa chaire, aussitôt que la fin lui paraissait inévitable, si le patient, au lieu de réclamer l'extrême-onction, songeait encore aux choses profanes, s'il parlait encore de son argent, s'occupait encore de ses terres, de son bétail ou tournait ses yeux affaiblis vers la fenêtre pour voir encore les arbres, il le rappelait d'un ton bourru à la réalité: "Vous allez mourir; il est temps de vous mettre en règle avec votre conscience!"

Celui qui tourmentait toujours nerveusement les pointes de sa barbe: "la bouteille" ~~ne~~ n'avait pas eu d'effet; Guedah avait presque mangé tout son lard; les cataplasmes ne le soulageaient pas; le curé le tenait à l'œil... Tout à coup, il dit:

- Ce sont les "boîtes" qui il me faut!

Le lendemain, une petite femme ^{basané} ~~basané~~ ^{vieille} ~~jeune~~ ^{vieille} ~~jeune~~ qui lui tombait à peine aux chevilles, coiffée d'un chapeau défraîchi & qui portait un parapluie dans une main & dans l'autre, une cage de toile ciré

ceci, arriva chez Colpis. C'était la ^{me} Luarri, la sage-
 femme. Elle déposa son cabas & son parapluie sur la
 table & dit : " C'est donc à cet homme-là qu'on va
 mettre les ventouses ! " Et elle se mit à rire, en faisant
 pétiller des yeux noirs. Ses yeux, qui brillent com-
 me des escarboucles, & ses cheveux d'un bleu sombre, qui
 rappelaient le plumage chatoyant des corneilles, étaient tout
 à fait restés d'une beauté qui, jadis, avait fait
 tourner beaucoup de têtes. Elle ne se souvenait de son
 passé amoureux que pour en rire, comme elle riait
 d'ailleurs de tout. Dureté de cœur ou philosophie ? Oh,
 misère & oh souffrance qui se déroulaient journal-
 lièrement devant elle, elle ne retenait que le côté co-
 mique & la vie n'était à ses yeux qu'un intermi-
 nable défilé de caricatures. Cela ne l'empêchait pas
 d'être bonne & serviable. Par le soleil qui brûle, la
 pluie qui mouille ou le froid qui glace, on la ren-
 contrait sur toutes les routes, alerte & gaillarde, avec
 son parapluie & son cabas, son chapeau défraîchi, sa
 robe courte & ses solides bottiers qui elle cirait en
 été et graissait en hiver pour les rendre imperméables.

En vieillissant, M^{me} Luarri avait contrac-
 té un petit vice : elle aimait la gouth. Christine,
 qui

qui ne l'ignorait pas, lui présenta tout de suite un verre. La sage-femme le vida d'un trait, comme un vieux buveur; et, comme un vieux buveur, elle fit une grimace & s'écria: "Il faut être le diable pour avaler un pareil poison!" En même temps, elle tendait son verre pour le faire remplir.

Elle sortit ensuite les ventouses de son cabinet, prépara des torchettes de papier, prit la grosse tête de Colpin dans ses deux mains & l'inclina sur la table, puis, lui ayant tiré la chemise de son culotte, elle la lui rabattit sur le crâne. Quel dos! Large comme une aile & luisant comme un fléau! M^{me} Quarré riait. Comment pouvait-on dire qu'un colosse comme cela fût gravement malade? — "Mais qui donc, demanda Colpin, a été transporter partout que je suis gravement malade?" — "C'est Gudule, Colpin" — "Gudule?" hurla-t-il. — "Oui, c'est Gudule" — En même temps, M^{me} Quarré allumait une torchette, la fourrait tout enflammée dans une ventouse & appliquait celle-ci sur le dos de Colpin. — "C'est Gudule", continuait-elle, en allumant une seconde torchette, "partout où elle va porter sa levure, elle recule que vous

être dans une mauvaise peau." — "Sacré conseil!" —
 "Ne vous fâchez pas", poursuivait M^{me} Quarré, en
 continuellement de poser des ventouses; "surtout ne vous agi-
 tez pas." — Et elle se mit à rapporter toutes les paroles de
 Grudub, en contrefaisant sa voix & mimant ses
 gestes: "Colpin était fort hypothéqué... Il n'était de
 cette pâte aussi solide qu'il le paraissait... Ce gros
 homme était rempli de misères... Tout l'intérieur
 était pourri... S'il crevait — comme elle l'espérait
 bien — ça ne serait pas une grande perte... Person-
 ne ne le pleurerait... Non, personne... C'était
 un franc gueux... un buveur... une fièvre soulée!¹⁵
 — Colpin, qui n'osait plus ni remuer, ni parler,
 fumait de rage, sous la chemise rebattue, qui lui
 enveloppait toute la tête; et M^{me} Quarré riait...

Quand elle eut fini, elle prit une chaise et
 s'assit pour laisser aux ventouses le temps d'agir. Les
 enfants, qui, jusque-là, s'étaient tenus derrière elle,
 s'avancèrent alors pour examiner leur père. Les pe-
 tits reculaient, épouvantés, tandis que les grands
 trépiquaient de joie: Colpin ressemblait à un énorme
 hérisson, à quelque bête formidable & grotesque!

Au bout de quelque temps, M^{me} Quarré
 elle regarda
 l'œuvre

l'heure à sa petite montre d'argent, attendit encore un peu, puis enleva les ventouses. Elle les arrachait une à une, au milieu des enfants qui se bécotaient pour voir, pendant que Colpin poussait de petits cris de douleurs. Quand la dernière fut ôtée, elle creva les ampoules avec les dents enrouées d'une vieille fourchette. Le dos du malade ne formait plus qu'une grande plaie. Les bras croisés, M^{me} Lucerne examinait attentivement son ouvrage; elle se permit d'être satisfaite & s'en alla en riant.

Colpin fut de nouveau plus tranquille pendant quelques jours. Il avait placé son bâton à côté de lui & de temps à autre, s'en servait pour faire le tour de la pièce. Il allait même quelquefois pousser la tête dans l'entrebâillement de l'huis, pour respirer l'air du printemps, qui faisait fleurir les arbres & chanter les oiseaux. — "Il me semble que tu vas mieux", disait Christine. — Il répondait tantôt oui, tantôt non, se tâtait le dos & se remettait à clopiner autour de la maison. Puis, il recommença à se plaindre & à grogner. Christine, cette fois, tomba dans le découragement; elle n'osait pas le dire, mais elle soupçonnait là-dessous une vengeance de Gudule.

Lucerne

Léonard à Benoît, il se torturait la cervelle pour trouver un nouveau remède. Un jour, il dit à Colpin:

- A ta place, je demanderais des "pois" au curé.

- Il ne m'en donnerait pas.

- Pourquoi?

- Parce que, si tu veux que je te le dise, l'autre jour je ne l'ai pas trop bien reçu...

- Bah!

Benoît n'en dit pas plus; mais le lendemain il se présente avec un mystérieux sourire:

- J'ai quelque chose pour toi...

- Quoi? demanda Colpin.

- Devine...

Comme son ami ne trouvait pas, il dit:

- Des "pois" du curé!...

- Il t'en a donné?...

Christine piquait la main:

- Quel brave homme!

Fuis, elle se mit à rire:

- Voilà, certainement, qui il va prendre un remède du curé!

Les enfants aussi parurent trouver la chose

extraordinaire, car ils se unissent tous à gambader & sauter, en criant: „ Il va prendre un remède de cure! Il va prendre un remède de cure!“ Il fallut que Colpin se fâchât &, faisant mine de détacher sa ceinture, les menaçât de la saigner pour les faire taire. Benoit lui avait passé une mince petite boîte de carton. Après avoir vainement essayé d'enlever le couvercle, il la tendit à sa femme:

— Ouvrez-la, toi, Christine; moi, je n'y arriverai pas; mes doigts sont trop gros.

La boîte contenait des globules blancs, gros comme des têtes d'épingle. Il fallait en avaler trois, matin & soir, & ne plus prendre de café.

— Ferez-vous que cela le guérisse, Benoit? demanda Christine.

— Si cela le guérisse! s'écria Benoit, en levant la main... Seulement, il est trop vieux, il se laisse aller; il prendrait que'il se remue...

Colpin prit les globules, cessa de boire du café et se remua, suivant le conseil de son ami. Il tourna plus souvent autour de sa demeure, appuyé sur son bâton. Il essayait même de se distraire en faisant chanter le canari, en donnant à manger à ses poules

(Au moment de partir, il dit tout bas à sa femme: — Si le pois ne le rétrécit pas, nous lui donnerons consulter M. Louis.)

ou

ou en culbutant, avec son bâton ou son pied, l'un ou l'autre de ses enfants qu'il renverrait dans son chemin. "Tu rudesiens, quillaud!" disait Christine, qui avait raconté à toutes ses voisines - pour la faire enrager - que son mari avait reçu des "pois" de M. le curé. C'était une grande faveur. Car, l'abbé Frère ne partageait pas son revenu avec tout le monde. Jusque là, seuls, le clerc, le sacristain & M^{lle} Agnès pouvaient se vanter d'en avoir eu.

Les paroles de Christine encourageaient Colpis. Les pois, il dit: "Faut que j'aie revivé le jardin!" Il envoya Lina prendre au grenier une botte de paille pour s'asseoir à l'ombre du sureau et ils s'en allèrent ensemble. Christine vint sur le seuil pour le voir partir. Colpis marchait à petits pas, lentement, et se tenait toujours un peu courbé, mais il ne chancelait pas. La femme en fut toute réjouie &, du plus profond de son cœur, les yeux tournés vers l'église, elle remercia intérieurement M. le curé, en se promettant, si son mari réussait, de lui porter la plus grosse de ses poules.

Dès que Colpis fut installé sur la botte de paille, à l'ombre du vieux sureau, il alluma sa

Courte

courte pipe de tôle noire & le nez levé, lança de longs jets
 de fumée vers le soleil. L'air vif pénétrait ses membres,
 une douce chaleur descendait dans sa poitrine, toute sa
 figure barbue pétillait d'aise. Il ne sentait presque plus
 ses douleurs & se trouvait aussi heureux qu'un ventier.
 Toutefois, ses sourcils se contractaient lorsqu'il s'aperçut que
 Léna profitait sournoisement de son écart pour se glisser
 hors du jardin. D'un mot, il la rappela & la fit revenir
 près de lui: Pour que la fillette ne restât pas inoccupée,
 Christine lui apporte des bus à revendre & Déjora, à
 côté d'elle, son dernier né, Gaston, qui ne marchait pas
 encore. Car Colpin, qui, de son prénom, s'appelle Ni-
 caise, a un fils qui se nomme Gaston. En Hesbaye, la
 préférence va maintenant aux noms distingués, Pier-
 re, Jacques, Henri, Joseph, François, Hubert, Guillaume,
 Philippe sont des noms communs, des noms démodés, de
 vieux noms! Seule, la noblesse qui, par principe, reste
 fidèle à la tradition, les garde en souvenir de ses aïeux,
 de même qu'elle conserve ses antiques & rachète celles
 que le peuple n'a pas encore livrées au marchand de
 loques. C'est ainsi que Gudule a vendu l'autre fois à
 M. le baron — le qui l'a bien fait voir, la bonne femme
 (Est-ce que M. le baron devient sot?) — pour un ma-
 poléir,

polesin tout heuf, la vieille Ruche ou elle remeicait l'arome
de ses poules, & ou, sans respect, son chat avoit fait plus
de cent fois ses ordures.

A la place de Colpin, Denoitch se tenait traîné
à quatre pattes dans tous les coins de son jardin pour voir
si les pois poussaient, si les salades tournaient, s'il n'y
avoit pas de taupe dans ses carottes, ni de ratte dans
ses pommes de terre & surtout si les mauvaises herbes n'en-
vahiraient aucune plant-bande. Colpin lui; regar-
dait avec indifférence les orties qui foisonnaient le long
de la haie et les chiendent qui croissaient partout. Par
contre, il ouvrait ses narines toutes larges pour respirer
le parfum des fleurs blanches du sureau, tendait l'oreille
quand le pinson chantait & suivait attentivement les
allées venues de la fougère qui zigouillait genti-
ment dans le buisson où, sans doute, elle avoit fait son
nid. Denoitch s'inquiète parfois de savoir s'il aura
à manger le lendemain. Colpin compte beaucoup sur
l'air du temps. Non Dieu! on vit toujours! Quand
il n'y a plus de légumes dans son jardin, il va demander
un chou, du cerfeuil, une botte de carottes ou des oignons
à son ami et, si les pommes de terre manquent
dans sa cave, il part avec les minuits avec un sac
sous

son bras & vint avant l'aube, chargé comme un mulet.

Quand Colpui sentit courir sur lui les premières frissons du soir, lorsqu'il vit que le soleil s'enveloppait de ses chauds rayons & se voulait enrouler pour se coucher dans un mollement usage de soie rose, il appela Léine : „ Viens m'aider à me relever ; nous allons rentrer ! ” Mais Léine ne répondit pas. Elle était partie avec Guston, sans qu'il s'en fût aperçu. Il jura & l'accabla de malédictions. Puis, il essaya de se lever seul. Il se tourna d'abord sur le ventre, se mit ensuite à genoux et, appuyé des deux mains sur son bâton, se redressa comme il put. A ce moment, les douleurs qui il croyait parties, reparurent. Il prit néanmoins la botte de paille & la chargea sur son dos. A petits pas, comme il était venu, il s'en alla. Il s'en alla lentement, plié en deux, la barbe pendante, semblable au vieil Hiver, tel qu'on le voit sortir du bois, en décembre, avec un fagot à l'épaule. Comme il quittait le jardin, il entendit dans le courtil voisin, un murmure de voix, un chuchotement. Du bout de son bâton, il écarta quelques branches de la haie & vit Guston, vœtué dans l'herbe, les

fesses

fermes en l'air, et, plus loin, derrière le tronc moussu
d'un gros arbre, Mac, le morveux, & Léon, la fûtée,
qui s'embrassaient... Il ne s'empêcha plus, crainte
~~de se voir~~ d'espérer ses douleurs, mais il hoche grave-
ment la tête & s'éloigna en hésitant, comme
un saint homme, sur la corruption des moeurs.

Christine n'avait pu venir se chanter; mais
grâce qu'elle était de bonne humeur, que son cœur
était tranquille & son âme contente, il lui arrivait
de siffler. Elle sifflait grâce Colpis rentrée, avec
la botte de paille sur son dos:

— Ne siffle pas, Christine, dit-il; ne siffle pas.

Il jeta la gerbe dans un coin & se laissa tom-
ber sur sa chaise d'un air découragé:

— Quel est le raison; je suis dans une misère
vraie peur...

— Levi? Tu ne vas pas au mieux? — St Chris-
tine, interdite, poussa un long soupir.

^{Puis elle dit:}
^{Benoît pensa que tu devrais consulter le Lévi...}
Il n'y avait plus d'argent dans le tiroir &
il ne fallait pas espérer obtenir du crédit chez
M^{lle} Agnès. Heureusement que les poules pouvaient
qui en échange de leurs oeufs, la boutiquière con-
sentait à lui donner le peu d'épices dont elle avait
besoin.

besoin. Mais si la maladie de Colpin se prolongeait, cela ne suffirait pas; il faudrait rendre le porc qui engraisserait pour le tuer en hiver. A fois là, la veille fut triste. Toute la famille était rassemblée au tour du poêle avec Derwit. Personne ne soufflait mot. Tout à coup, Colpin, se tournant vers l'armoire, montra du doigt la mesure, qui commençait à se couvrir de poussière:

— Ne, n'en boivons plus, mes ami...

Il enveloppa ensuite ses enfants d'un long regard:

— Mes enfants, vous allez perdre votre père!

Il serait injuste de dire que Colpin & ses enfants ne s'aimaient pas; mais, il n'a vait jamais existé entre eux une grande communion d'âme. On nourrissait les petits & on les vêlait; on leur donnait souvent de la saugle; on les caressait rarement. Néanmoins, grand Colpin eut épanché son cœur: " Mes enfants, vous allez perdre votre père! " on eut dit qu'un chef d'orchestre venait de lever son bâton. Tous les enfants se mirent à hurler comme s'ils n'avaient eu qu'un seul gosier. Le spectacle était si émouvant que Derwit en avait la

qu'il allait à la chaise, il lui envoyait des lièvres, des lapins, des perdreaux et des cailles. Lorsque il tenait un porc, il lui faisait porter des cotlettes & des saucisses. Lui seul supportait toutes les manies du vicieux misanthrope qui était le docteur. Malheureusement, il lui avait trop parlé de son futur successeur. Cela l'avait agacé. Mais cela l'avait fait songer à la mort. Or, M. Tranchet n'aimait pas la mort. Vue sur un lit, dans la personne d'un de ses clients, grimaçante ou solennellement figée, elle lui était indifférente. Mais incarnée dans la personne élégante & pleine de santé de M. Doris, c'était autre chose. M. Doris — "son futur successeur" — c'était la mort qui lui marchait sur les talons. M. Gerbeya ne s'en était jamais douté. Aumi ne vit-il dans l'acte qui détruisait un de ses plus chers rêves, qu'une noire cancellerie. De retour chez lui, sa colère éclata avec tant de violence qu'il faillit briser une table à coups de poing. Sa femme eut beau lui dire : "Calme-toi!... C'est fait... Nous n'y pouvons rien!" Il ne se calmait pas. Il frappa sur la table jusqu'à la que, épuisé, il se laissa enfin tomber sur une chaise. On le vit alors faire quelques gestes avec la main gauche, tirer sur son col, puis on l'entendit murmurer :

— Qui va ouvrir les fenêtres!

La femme et ses filles, effrayées par la couleur violacée que prenait sa figure, se précipitèrent chacune vers une fenêtre. L'air entra à flot. Ton souffle frais sauva Gerbehey d'une congestion. Une tasse de café chaud acheva la cure & le fermier put bientôt se diriger vers le secours de personne vers son cabinet, où il s'enferma pour réfléchir.

Ce que furent ces réflexions, le village entier l'apprit de la bouche de Benoît, qui, à midi, grimpa sur un tombereau, devant tous les ouvriers réunis sous le porche, déclara, en imitant la manière qui il put l'attitude importante que prend le grand champêtre quand il fait ses communications officielles sur la voie publique, le dimanche, après la messe, "que tous ceux qui recourraient au nouveau docteur n'auraient plus besoin de se présenter, pour quoi que ce fût, chez le Gerbehey!"

Beaucoup returent; quelques-uns marmuraient. On commençait à être excédé de ce genre de vexations. Tantôt c'était M^{lle} Agnès qui ne vous saluait plus, parce que vous alliez chercher à Hery des marchandises qu'elle vendait elle-même. Tantôt c'était

(h)

le cordonnier qui vous reprochait, au café, d'acheter à Wagram une paire de chaussures, de la canotière, de vils "ouvriers de marché", deux bas semelles de gres, les fabricants fournent, comme chacun sait, du carton. Ceux-là approuvaient Colpin de n'avoir pas craint de braver Gerbehaie, tandis que ce pleutre de Furet faisait soigner sa fille, Joséphine, par M. Louis, ~~qui était de ce parti~~ M. Lequesne était naturellement du parti du fermier. Auni, recevait-elle, maintenant, Christine avec beaucoup de froideur, quand celle-ci entrait dans sa boutique. Un jour même qu'elle était allée servir deux femmes — de ces femmes aisées qui se présentent avec un grand panier & mettent sur le comptoir des pièces de cinq francs — elle fit semblant de ne pas la voir & ne répondit pas à son salut. Elle pesait du sucre, puis elle pesait de l'amidon; elle faisait de gros paquets & riait avec les deux clientes aux pièces de cinq francs. Tout à coup, elle reprit sa figure naturelle, sa figure maussade, et, sans cesse de peser deux ou trois livres, dans ces cas de peser dans sa balance, elle interpella Christine de sa voix la plus sèche :

— Et vous? Qu'est-ce qui il vous faut?

Christine dit timidement ce qui il lui fallait:

une once de ceci & une once de cela.

- Ariz-vous de l'argent?

Christine sortit deux veafrs de la poche de son tablier.

Les deux bonnes clients, qui l'observaient du coin de l'oeil, échangeaient un sourire.

Cette fois, la moutarde monta au nez de Christine. Elle crisa les bras, se planta devant elles et, rouge comme un coq d'Inde, les regarda bien en face:

- Je sais pourquoi vous riez... Je le sais... Vous riez parce que je suis pauvre!... Vous riez de ma misère!... Fuis, vous souhaitez que Colpin crève!... Mais Colpin ne crévera pas... Il est guéri... Il a trouvé son sauveur!...

Et elle leur fit une révérence. C'est-à-dire qu'elle leur tourna le dos & frappa la main sur sa fesse!

Les bruyelles entre Benoît & Colpin ne furent guère mais longtemps. Les deux viscus ne purent vivre l'un sans l'autre. Aussi, malgré l'intérêt qu'il portait à son maître, Benoît ne put s'empêcher d'accourir, ^{ce} ~~le~~ soir, ^{là} chez son ami. Il le retrouva à la même place, au coin du feu, mais cette fois tout guillard & riant plein du barbe. A peine était-il assis que Colpin tendit la main vers la "mesure":

- Nous la reprendrons bientôt!

- Su

- En attendant, dit Benoît, qui avait allongé la tête vers le coin de la cheminée, il me semble que tu bois du vin...

Colpin cligna les yeux & mit un doigt devant son nez:

- C'est du docteur... pour les forces...

Puis tout le monde se tut. On sonnait le glas: la grande Joséphine était morte.

*

Tout homme de nos pays, qui se met en voyage, ne traverse jamais une localité sans s'y rafraîchir. Lorsqu'il rencontre, dans le cabaret où il "plie le genou", un autre voyageur, il lui offre un verre, comme l'exige, en Hesse, la civilité. Nous sommes polis, mais nous sommes également curieux. Après avoir trinqué, nous aimons à savoir d'où vient l'autre voyageur & où il va. S'il a la figure sombre, on lui dit, pour amorcer la conversation:

- Vous n'avez pas l'air joyeux, maître...

L'autre répond:

- Non, mon brave homme...

Puis, tout en frottant ses yeux & humant sa

morce

morve, il ajoute :

— Mon vieux père est bien malade...

^{gens de la ville}
 Les ~~jeunes gens~~ qui ont le ~~douleur~~ Dola, se figurent
 qu'à l'exemple de But au, tous les paysans étouffent
 leur père sous un oreiller, dès qu'il ne sert plus
 à rien. Non seulement nous ne sommes pas féroces,
 à ce point, mais la plupart d'entre nous se rongent
 les doigts quand le mort rôde autour de leurs
 vieux parents, & plus d'un voudrait sa dernière
 chemise pour la conserver au coin du feu, où ils
 chauffent leurs membres engourdis, redolent,
 gromellent, geignent, toussent & crachent sous
 le poêle. C'est ainsi que, pour secourir son père,
 le voyageur qui nous venons de rencontrer est déjà
 allé à Hennut, qui est près de chez nous, à Tongres,
 qui est dans le Limbourg, à Jooloyne, qui se
 trouve dans le Brabant, dans toutes les bourgades où
 on lui a signalé des célébrités médicales qui gué-
 rissent les maladies que l'Académie, dans son
 ignorance, déclare incurables. Maintenant, il se
 rend dans un village plus éloigné encore, par
 là (il monte le nord); où il a appris que réside un
 homme qui possède un remède dont le secret lui

a été révéler par un moine. Le village porte un nom
 qui il n'avait jamais entendu & qui il est incapable
 de retener, mais on le lui a marqué sur un pa-
 pier. "Le papier est lu", dit-il, en frappant la
 main sur la poche de son gilet. Tout en parlant, il
 tient la tête baissée, une tête déjà vieille aussi,
 sur laquelle est enfoncée une casquette de deux fois.
 Le remède réussira-t-il? L'homme hausse les
 sourcils & lève vers le plafond une grosse main
 qui doute.

- A votre place, maître, dit son compagnon, j'i-
 rais voir le docteur Darimon.

Le "maître" dresse l'oreille:

- C'est un bon médecin...

- Un premier. C'est lui qui a guéri Colpin,
 un Hercule, qui avait attrapé un tour de reins &
 qui se retatinait comme une figue.

Un beau Dimanche.

Denoit & Colpini ont cueilli chacun un veillard; ils les ont ^{plantes dans leurs} ~~mis~~ en bouche & les voilà partis.

Ils ne se sont pas concertés. Ils n'ont pas fait de projet. Ils se sont mis en route poussés par une force instinctive. Ils sont partis parce ~~qu'ils~~ ~~ont~~ ~~vu~~ ~~qu'~~ ~~il~~ ~~fait~~ ~~beau~~, que le ciel est bleu, que le soleil luit & qu'un air vif & sain leur gonfle la poitrine. En passant devant la ~~maison~~ ^{toit} de Gurdule, ils aperçoivent la vieille femme assise sous son noyer, en cheveux, sa Cornette blanche posée sur ses genoux:

- Bonjour, Gurdule!

La femme penche son front vermeil, sur lequel voltigent des mèches grises, la tête, la reconnaît:

- Ah! les deux brigands!

La voix résonne, claire & joyeuse, comme une voix de vingt ans.

Aujourd'hui tout le monde a vingt ans. La même sève ardente coule dans toutes les veines, le ciel & la terre, unis dans une communion parfaite, enveloppent les êtres & les choses dans la même chaleur & les mêmes caresses. Tout le monde vit comme un dans l'attente d'un grand bonheur. Chacun est sur le pas de

sa porte, dans la cour ou sur le bord du chemin. Les cafés
 mêmes, sont désertés. Les joueurs de cartes ont installé leur
 table à l'extérieur, dans l'ombre de la muraille. Toutes
 les figures sont épanouies & souriantes. Les jeunes filles
 se promènent bras dessus, bras dessous, en corsages clairs,
 avec des rubans au cou, avec des poies roses, avec de
 la joie plein les yeux et le cœur aux lèvres. <sup>Dans le préau cendré de l'école, l'instituteur assis
 sur un banc et armé de sa lunette, lit le journal,</sup> C'est une
 hume l'air au milieu du chemin & M. Gerbehay
 est devant le porche de sa ferme, avec sa femme
 & ses filles;

— Voilà Denoit & Colpis en promenade!

Il s'approche, il leur parle, il les traite comme
 des amis. M^{me} Gerbehay, qui n'est pourtant pas
 familière avec le petit monde de peuple, s'avance
 également pour dire son mot. L'espiègle M^{lle} Agélie
 leur demande "S'ils vont à l'amour", pendant
 que sa soeur, ^{plus dégué,} respire le parfum d'une torche rose
 éverlute. Tous rient, tous regardent le ciel, le soleil,
 les arbres verts, les prairies vertes, les hirondelles qui
 voltigent, la mare qui reluit, les poulets ^{les pigeons} & les coqs
 dont le plumage scintille, le chemin, la poussière
 qui, elle aussi, est belle & douce.

Devant l'église, Denoit & Colpis s'arrêtent
 pour

pour contempler le Coq du clocher qui brille dans la lumière. Ils admirent ainsi toutes choses, comme s'ils les voyaient pour la première fois.eux-mêmes s'admirent & se sourient en faisant passer l'oeillet d'un coin de leur bouche dans l'autre. Ils s'adressent des sourires comme deux enfants au berceau. Les vaches qui paissent dans les prés accourent à la barrière pour les voir passer. Les poulains galopent sous les arbres comme des lévriers. Les vamps bondissent & caracolent pour les faire rire. La nuit le soleil tape & sous les pieds, on entend battre le cœur de la terre.

Bientôt une allée d'ormes, la enveloppe de son ombre & de son mystère. Elle les mène par un chemin de fraîcheur jus qu'au château, où une vieille ferme à tourelle grise évoque le temps passé, la rude époque des seigneurs herbivores, ^{vicidictifs} ~~généralistes~~ & batailleurs. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ferme comme les autres, de même que le château n'est plus qu'une maison de plaisance, une possible demeure Louis XVI, avec des murs blancs, un toit d'argent, un fronton armorié & un perron bleu, qui encadre un parc ciré de laide fleurs. C'est un joyau qui rutille, une belle image qui flamboie. Benoit & Colpier sont fiers de "leur"

Château. Ils n'en connaissent pas de plus beau aux alentours.
 "Puis, ^{Denoit} dit Colpin, vous n'auriez pas de corvées?"
 Les corvées sont des corbeaux ^{géants} plus ^{grands} que les autres
~~corbeaux~~. Ils ne vivent que dans les villages où
 réside un seigneur & ~~ils~~ en sont ^{plus de} ~~deux~~ deux.
 Quelque ^{aperçoit} ~~est~~ tous les ans, ^{Denoit} Colpin croit les avoir déjà
 vus, ^{Colpin ne les a jamais découverts} ~~mais n'a pu en trouver~~ & Duffon n'en
 parle pas dans ses livres. Comme les deux hommes
 dépassent le château, ils tombent sur un mendiant
 couché dans l'herbe, à l'ombre d'un arbre.

— Tu n'es pas mal là, frère! dit Colpin.

— Comme en paradis! répond le pauvre.

Quelques instants après, Denoit & Colpin,
 qui ont atteint les champs, vont s'asseoir sur un
 monticule, contre un vieux haie. Les blés murs s'é-
 tendent à perte de vue devant eux. La brise ride
 les épis. Leurs vagues légères, tantôt claires & tan-
 tôt sombres, déferlent sur les villages, qui ressem-
 blent, avec leurs toits rouges qui crépitent dans
 la verdure des arbres, à de grands navires pevoisés,
 un anobles au milieu d'une mer d'or. Les yeux na-
 gent dans sur cette mer ~~comme~~ brillante, dans une
 lumière vermeille. Ils se perdent au loin contre ciel,
 dans

dans la frise dentelle d'un paysage vaporeux, couleur d'opale
 & de turquoise, où les ailes des moulins se transforment en
 élytres d'insectes, où les clochers deviennent des cierges d'argent
 & les arbres des bouquets lumineux. Le Coeur de Devot &
 de Colpin s'embarquent ainsi pour le bout du monde;
 il est aspiré par l'immensité comme le Coeur des ma-
 rins; il vogue, inconscient, vers les pays mystérieux,
 les Hespérides & les Eldorados. Leurs Coeurs s'en vont,
 bercés par les vagues légères, comme deux fleurs au
 fil de l'eau. Ils machonnent la tige de leurs ocillots
 & ne disent pas un mot. Pour quoi parler? Les mots
 sont si imparfaits & si clairs! Adam & Eve parlaient-
 ils dans le paradis terrestre? Parle-t-on devant un
 chef-d'oeuvre? Et la terre, aujourd'hui, a réalisé un
 chef-d'oeuvre. Elle a terminé un grand travail. La
 poignée de semences qui on lui a confiée au printemps
 a germé & voilà la moisson qui mûrit. La mois-
 son mûrit sous les ardents baisers du soleil, aux ac-
 cords d'une musique pas que saisissable. La terre
 chante ou prie, on ne sait. Tous l'influence de cette
 musique divine, les oiseaux s'arrêtent & n'osent plus
 chanter. Devot & Colpin en sont enivrés. Elle
 tombe sur eux comme une rosée & leur âme frémit
 comme

comme une harpe.

— Il fait bon ! dit tout bas Benoît.

— Hein ! s'écrie Colpin.

Ensuite, Benoît pose la main sur le genou de son ami :

— Le vois-tu ?

— Je le vois...

Là-bas, deux jeunes gens, presque des enfants, viennent de se glisser hors des blés. Ils s'avouaient au bord du chemin, en se tenant par la taille. Après avoir fait quelques pas, ils s'arrêtent, se regardent dans les yeux, posent leurs bouches l'une sur l'autre, s'étreignent avec passion.

C'est Max & Léna. Hier, ils ont annoncé à leurs parents qu'ils voulaient se marier. Colpin a battu sa fille ; Benoît a secouru son fils. Ils ont juré tous deux & tous deux ont dit non. Non & non ! Ah ! les galopins ! Ah ! les petits sots ! Est-ce qu'on se marie à leur âge ? Dix-huit & vingt ans ! Ils ne connaissent pas la vie & Léna est incapable de tenir un ménage. Puis, comme l'ont fait remarquer Grudent & Christine, ni l'un ni l'autre n'ont encore rien rapporté à leurs parents.

Maintenant, les voilà qui sortent des blés

comme

Comme deux petits sauvages & qui se becquètent en plein champ comme des moineaux. Lina tient dans sa main gauche un gros bouquet d'épis, de bluet & de coquelicots, qui elle lève machinalement au dessus de leurs têtes quand ils s'embrassent. Ils sortent des blés & s'embrassent... C'est à briser!... Mais ils sont si beaux! Mac, avec son visage mâle & franc. Lina, avec ses joues brunes & ses grands yeux noirs. Ils sont surtout beaux quand ils s'étreignent & que le bouquet les couronne. Alors, leurs figures s'illuminent, la poitrine de Mac palpite, la gorge de Lina boudit. Il monte une sève si capiteuse de la terre! Il tombe des effluves si chauds du ciel!

- Ah! soupire Colpin, comme on voudrait redevenir jeune!

Et, après un moment de silence:

- Il faudra qui ou les laisse faire,
- Ils ne mangent pas gras, observe Benoît.
- Ils s'aimeront! répond son ami.

Ainsi fut décidé le mariage de Mac & de Lina. C'était par un beau dimanche d'été. Le ciel était d'un bleu éclatant. Le soleil brillait avec ardeur. Le pain des hommes mûrissait. Et la terre chantait une douce chanson d'amour...

Marie-Joséphe.

Depuis la confidence arrachée à Colpein, par ce beau soir de mai, où le rossignol remplissait la nuit de ses chants amoureux, Benoît, malgré ses cinquante-trois ans, est tourmenté par des idées singulières. Il y a donc des femmes, qui... Cela lui cause des distractions. C'est Camille qui s'en est aperçue la première. Pendant le dîner, comme il racontait une histoire qui le faisait transpirer, il s'est interrompu tout à coup pour fixer sur son père des yeux sévères :

- Pourquoi n'écoutes-tu pas quand je parle?...
- J'écoute, répondit Benoît.
- Qu'ai-je dit?
- Répète!

Indigné, Camille a frappé la main sur la table:

- Je ne dis pas deux messes pour un oratoire!

Benoît rêve souvent aussi au coin du feu, les jambes aux genoux, la tête dans les poings, en regardant Frudanca à la dérobée. Elle n'est pas belle, Frudanca! Sa poitrine est aussi plate qu'une planche rabotée; la peau flétrie, sèche & noire, sur les os de ses bras; son dos se voûte; et sa tête maigre, avec son menton en galoche, son nez pointu, ses lèvres usées, ses yeux morts, ses rides & ses taches de son, ressemble à un vieux masque de carnaval rongé par les bêtes. Quelqu'un elle sort de son détroit, le samedi soir, pour changer de che-
mise

meine, et que son corps au moment instant, dans la lumière
jaune du carrel, ses lignes dures, ses aspérités & ses folies,
Devoit étouffer un soupir & mélancoliquement songer que, peut-
être, il n'e jamais connu l'amour.

Toutefois, il y a des femmes qui... Devoit n'en douter
pas & il les recherche.

Le soir, après s'être débarbouillé dans ~~avec~~ l'eau de
gouttière qui croupit en un vicieux tonneau, à l'angle de
sa demeure, il passe dans sa chambre & en sort au bout de
quelques instants, avec une cravate au cou & une belle raie
deux ses cheveux qui brillent, car il a furtivement trem-
pé la obliged dans la boîte de sain dour que Caroline emploie
en guise de pomade. Jus qu'à la tombée de la nuit, il
erre par les chemins. Lorsqu'il rencontre un groupe de
femmes, il s'approche & se mêle à la conversation. Il observe
les jeunes filles & les apprécie à sa façon, suivant qu'elles
ont les yeux bleus ou les yeux noirs. Lorsque l'une d'elles chante,
il reste immobile au milieu de la route & bat la mesure a-
vec sa tête. Quelquefois, une femme mariée vient s'instal-
ler sur le seuil de sa porte, avec son enfant sur les genoux.
Elle dégrafe son corsage & en fait feuillet un sein blanc &
bourd. Dans la lumière dorée du crépuscule, sur la pierre
qui brille, s'ébancie un tableau de ^{Fortinier} ~~Luciani~~. Il est perdu pour
tout le monde, sauf pour Benoît. On l'a vu aussi revenir
du

de la campagne avec une charge d'herbe, galamment enlevée des épaules d'une voisine. Il marchait devant, elle derrière. Il était plié en deux & l'herbe couvrait tout son corps; on n'apercevait que ses sabots qui, de temps en temps, buttaient contre les cailloux. La femme avait l'air de pousser devant elle un pauvre âne exténué.

Il devenait trop aimable; on devine quelque chose & l'on prévient la femme:

— Méfiez-vous Prudence! votre mari...

Prudence ouvre la bouche, les yeux. Son cerveau est plus dur que du bois de chêne. Il faut frapper à tous les bras pour y faire entrer une idée. On frappe tout d'abord, tant qu'elle finit par comprendre. Elle ne se fâche pas; au contraire, elle rit! Elle rit si fort que les larmes lui défilent le long du nez:

— Il n'y a pas de danger! Il est trop laid!

Benoît, aussitôt, se renie:

— Ce n'est pas toujours la beauté qui plaît aux femmes!

Cette dénonciation, cependant, le fait réfléchir: il commet des imprudences! Décidément, Colpin "qui sut étrangler la poule sans la faire crier", est plus fort que lui. "Mais qui est-ce, diable! se demande-t-il, qui a pu faire le succès de Colpin?" Sa barbe, peut-être. Cette grande barbe noire, soyeuse & frisée, qui tombe en éventail sur sa poitrine. Benoît décide de laisser pousser

la

la sienne. Au bout de quelques semaines, les joies sont converties, d'une végétation hirsute qui transforme Sabata en un buisson grisé, où le peigne craque & se casse chaque fois qu'il tente de l'y introduire.

Prudence regarda pousser cette herbe avec étonnement. Tous les hommes, tout un peu fous; elle le fait. Mais, elle n'aurait jamais cru que Benoit...

Chaque samedi, elle le rappelle à l'ordre:

- C'est le jour de faire ta barbe.

Benoit feint de ne pas l'entendre.

Fatiguée de répéter toujours la même remarque, Prudence finit par demander carrément:

- Pourquoi laisses-tu pousser ta barbe?

Benoit ne répond pas d'habitude.

Quelque chose d'insolite s'est évidemment logé dans sa tête; quelque chose que Prudence ne peut pas connaître. Cela l'irrite. Benoit, qui la remarque, se hérisse à son tour. Quand il doit lui parler, il élève la voix. Lorsqu'il réclame un service de Prudence, elle le fait attendre. Benoit a un secret... Tout bêta qu'elle soit, Prudence le devine. Or, depuis trente ans, qu'ils vivent ensemble, ils ne s'étaient jamais rien caché. Dès que Benoit rentrait de sa besogne, à midi et le soir, il rapportait à sa femme ce qu'"on" disait. "On", c'était ses compagnons de travail.

Pru-

Prudence, en revanche, lui narrait, d'un bout à l'autre,
 ce qu'elle racontait. "Elles", c'étaient les voisines qui
 venaient chez elle, les unes, les commères, pour bavarder,
 les autres, les curieuses, pour voir ce qu'elle préparait
 pour le dîner, d'autres enfin pour emprunter la hache,
 l'échelle ou le fer à gratter. Mais quel secret pouvait
 avoir Benoît? A force de réfléchir, elle finit par
 se rappeler les paroles qu'on lui avait dites un jour: "Mé-
 fiez-vous, Prudence!". Est-ce que vraiment?... "Après
 tout, pense-t-elle, je deviens vieille... Elle n'est pas
 jalouse; oh! non... Pourtant, elle sent dans sa poitrine
 quelque chose qui la pince légèrement, comme une bête
 sourde qui lui mordrait le cou... Car, elle l'aime en-
 core, ce vieil ingrat! Elle continue à le soigner comme une
 pauvre chose. A midi, Benoît trouve la soupe prête,
 ses calottes sont rapiécées comme d'habitude & le di-
 manche matin, une chemise propre l'attend,
 comme toujours, sur la chaise sans dossier placée
 à côté du lit. Lui-même, d'ailleurs, ~~comme~~ ne
 néglige pas ses devoirs de chef de famille. Il administre
 une vache à ses enfants, quand il le faut, met un
 clochard là un morceau de bois, bâche son jardin,
 casaille ses haies, tond ses arbres & le dimanche, de-
 pose toujours sur la table, suivant une pratique
 qui

qui remonte à l'époque de son mariage, le montant de son salaire, de déduction faite de vingt ^{qui lui} ~~soixante~~ ^{soixante} francs sont nécessaires pour boire la goutte avec Colpis. Mais, les deux époux n'échangent plus que de vains paro-
ly...

Ce désaccord n'a pas échappé aux enfants, qui, eux aussi, se demandent ce qui se passe dans la tête de leur père. Un jour, à midi, comme Benoît avait mis sur ses cheveux plus de pom made que d'habitude & fait une plus belle raie, Camille, ~~se levant~~ qui remarque tout, l'interpella :

— Vas-tu à la fête ?

Benoît allait répondre que la propriété ne coûte rien, quand Frudence dit :

— Il va voir Marie-Joséphine !

Benoît, qui mangeait sa soupe, s'arrêta net, pâlit, puis ~~se jeta~~ se précipita dans son anxiété avec une telle violence qu'il éclaboussa toute la table; il se leva ensuite, tourna le dos à toute la maison & sortit en criant :

— Vieille canaille !

Il se rendit dans la prairie & se coucha sous un arbre, à l'ombre, pour faire sa sieste. Il s'endormait depuis un quart d'heure, lorsqu'il s'entendit appeler d'une voix dure :

"Vieus, mange ta soupe, va mon
Pom-

me !..

— Je n'ai pas, répondit Benoît ; ta vue me coupe l'appétit !

Et pour ne plus voir sa femme qui se tenait immobile devant lui, les mains croisées sur son ventre, il tira son mouchoir de sa poche & l'étendit sur sa figure.

Grudence le regarda quelques instants, ses yeux tristes allaient du mouchoir — qui se mouloit comme un masque sur le visage de Benoît — ^{aux} ~~deux~~ deux pieds chaussés de gros sabots.

— Il me ressemble un bouton à ton gilet, dit-elle...

Ce n'était pas cela qui elle voulait dire.

Elle pensait que son mari avait tort de se fâcher, de ne plus lui parler, de la traiter comme il le faisait. Elle l'avait provoqué tout à l'heure, c'est vrai... mais à qui la faute?... Pourquoi cette pommade & cette belle raie?... Devant à Marie-Joséphine, elle avait prononcé son nom, elle ne savait pourquoi, car s'il y avait une personne capable de débauches qui que ce soit, c'était Marie-Joséphine... Marie-Joséphine!... bon Dieu!...

Elle ne dit rien de tout cela. Son cœur ne s'ouvrait pas. Elle tourna silencieusement sur ses talons & Benoît, à travers son mouchoir, la vit s'éloigner, il

il vit son dos creusé, ses épaules courbées, une petite
 mèche grise qui dansait sur sa nuque, mais il ne
 vit pas deux larmes, deux grosses larmes qui rou-
 laient sur les pures parcheminées de Prudentin, le long
 du nez, transparent & mince comme une lame
 d'ivoire.

— Le diable emporte le bazar ! s'écria Benoît,
 quand il eut terminé son sieste : c'est que j'ai
 faim...

Il promena la main sur son ventre ; il était si
 plat qu'il lui fallut serres sa ceinture pour ne pas
 perdre sa culotte. Il avait faim, mais il était tê-
 tu ; puis il ne voulait pas avouer l'air de prier. Orsini,
 quand il ~~besoignait~~^{deut} partir, traversa-t-il la cour
 à grands pas, pour ne pas être tenté par l'odeur de
 soupe qui s'échappait de la porte entrebâillée, der-
 rière laquelle Prudentin le guettait.

Le soir-là, il était occupé chez M^{lle} Agnès, où
 il tricotait dans la cave des pommes de terre qui on venait
 de rentrer. A ses moments perdus, M^{lle} Agnès Ma-
 rie-Joséphine, la servante, descendait pour lui ~~lui~~
 donner un coup de main. Voilà vingt ans que
 ces deux vieilles filles vivent ensemble. Elles s'enten-
 dent comme chien & chat. Quand l'une dit blanc
 l'autre

l'autre dit noir; Graced l'une a froid, l'autre à chaud;
 M^{lle} Agnès préfère la cuisine maigre, Marie-Joséphine
 l'acide un peu grosse; celle-ci dormirait toute la
 journée, celle-là n'a jamais sommeil. Mais M^{lle}
 Agnès ne peut plus penser de Marie-Joséphine que
 celle-ci ne pourrait vivre avec une autre maîtresse.
 Trois fois, Marie-Joséphine a fait sa valise, après avoir
 déclaré tout net qu'elle aimait mieux crever de
 faim que de continuer à servir "une pauvre peste",
 & trois fois elle l'a défaits au moment où le messager
 allait l'emporter sur sa charrette. Fier, elle a pleu-
 rié à M^{lle} Agnès, elle de son côté, a froissé ses petits
 yeux gris avec le coin de son mouchoir. A jours, là,
 elles ont mangé du pain d'épice au goûter & le
 soir, elles ont croqué des boudes; puis, après s'être sou-
 haité le bonsoir, comme elles étaient déjà dans leurs
 lits, M^{lle} Agnès, qui est tout de même la dame,
 a cru de voir dire, pour s'accrocher à son autori-
 té: "Il en faut de la patience pour vivre avec
 vous!" — "Vous avez votre caractère", répond Marie-Jo-
 séphine. — "Et vous, vos défauts", réplique sèchement la maî-
 tresse. — Alors, pour ne pas déjà recommencer en jour-là,
 Marie-Joséphine, conciliante, dit: "Dormons!"

M^{lle} Agnès est petite et ratatinée, elle a de faux
 cheveux

cheveux & sans deux longs chicots jaunes qui, quand elle parle, se projettent hors de sa bouche comme des crocs de sanglier, elle ne possède plus de dents. Marie-Joséphine, elle, est ronde comme une tige & plus solide que un briguetier; il ne lui manque aucune dent & si ses cheveux sont gris, ils lui appartiennent. Benoît la trouve encore appétissante, malgré sa figure coupée & la venue, garnie d'une touffe de poils, qui lui a poussé au coin de la lèvre. Depuis quelque temps, il est un misère avec elle, & si bien même qu'il commençait à être persuadé qu'une "déclaration" de ce genre ne serait pas mal reçue... Oui, mais comment faire une déclaration?... A son âge, on a un peu perdu l'habitude de ces choses-là. Il se rappelle qu'avant de se marier, il lui arrivait d'appeler Prudence "une petite poulette". Seulement, il était jeune alors & Prudence aussi. Le compliment ne s'écrit d'ailleurs pas, il le sent, à la grosse Marie-Joséphine. Puis, il y a autre chose qui le tracasse; il a faim... Ayenouille à côté de la servante, dépecés par une manne d'osier, on les jette dans les pommes de terre frites, il souffre à la fois dans son cœur & dans son ventre. Il lui arrive même de bâiller.

— On disait, observe sa compagne, que tu n'as pas reposé ~~de~~ la nuit passée.

— J'ai dormi comme un boeuf, dit Benoît, un peu
 fi

je n'ai pas diné...

- Tu n'as pas diné?

- Non, j'avais des crampes d'estomac... Je n'ai pris
qu'un peu de soupe... et une goute d'amer...

Maria-Joséphe se lève sans rien dire. Quand elle est de
bord, Benoît l'admire des pieds à la tête: quels bras! quelle
poitrine! Et ses bras ne retombent pas, comme ceux de
Ferdinand, sur ses sabots. "C'est une femme, celle-là", se
dit-il, tandis qu'il la voit s'enrouler dans la cage obscu-
re de l'escalier.

- Pourvu qu'elle revienne! songe-t-il.

Il commençait déjà à se demander s'il n'avait
pas laissé échapper l'occasion, quand il entendit des
pas qui redescendaient. Son cœur fit un joyeux saut
dans sa poitrine; il faillit même éclater de plaisir quand
lorsqu'il vit que Maria-Joséphe s'avancait avec deux
grosses tartines coupées dans toute la longueur du pain
& collées l'une contre l'autre par une épaisse couche de
beurre. Sous le pain qui les maintenait, il y avait
en outre un morceau de boudin.

- Tiens! un œuf...

- Dieu! dit Benoît, du pain blanc!

Mais, il constate que ce n'est pas tout. Maria-Jo-
séphe est descendue avec une cornette de porcelaine qu'elle
va

va remplir incontinent de bière fraîche au tonneau. Lorsqu'elle la lui tend, toute débordante de mousse pétillante, il l'élève à hauteur de sa figure pour l'examiner. La pente est ornée de fleurs & de dorure, ^{des yeux d'or} au milieu ^{des fleurs} ~~de la fleur~~, ~~de la fleur~~ ~~de la fleur~~, il lui semble reconnaître de "l'écrit":

- Qu'est-ce que c'est que ceci?

Un grand âne,

- ~~Une fleur de la fleur de la fleur~~ dit Marie-Joséphine; c'est mon nom!

C'est la cornette de Marie-Joséphine!...

- Tiens! un ceds-toe là.

Et la servante ayant retourné une manne, la lui présente en guise de piège. Devant s'assied docilement, il mord tous à tous - avec quel appétit! - dans la bonne tartine de pain blanc, qui il tient dans sa main gauche, et dans le délicieux morceau de boudin, qui il serre dans sa main droite; la cornette a été déposée sur le sol, à côté de son sabot. Jamais il n'a bu, ni mangé avec tant de plaisir. Et c'est Marie-Joséphine qui lui a offert tout cela! Marie-Joséphine qui, pas plus que les autres, ne passe pour fort généreuse... Tout en mangeant, il la regarde travailler, car elle s'est déjà recueillie à la besogne. Agé-houillee sur les dalles, la torso inclinée, elle prend les pommes de terre une à une, les examine rapidement,
jetta

jette les bonnes d'un côté, les mauvaises de l'autre. Chaque fois que venoit boire un coup, il presse longtemps les bords de la cornette contre ses lèvres, parce qu'il a trop souvent entendu dire par les vieilles femmes que, quand on boit dans la verre de quelqu'un, on connaît ses pensées... Oh! il n'est pas loin de connaître celle de Marie-Joséphine, comme le prouve le fin sourire avec lequel il la contemple maintenant! Dans son apparence si différente, il devine même une ruse de sorcière... Ferni ne la quitte - t. il plus des yeux: son large dos ^{est} ~~paraît~~ ferme & élastique comme la croupe d'un cheval; un pli de graisse, qui prend naissance derrière les oreilles, s'allonge sous le menton; sa poitrine paraît plus volumineuse ~~encore~~ que quand elle est debout... Tout intérieur Bonvêt: sa figure grosse & rouge; sa bouche charnue, d'où sort, chaque fois que sa gorge s'affaisse après s'être soulevée, un petit jet de vapeur blanche; puis qu'à ses bras gris, proprement resserrés, qui se croisent entre le bord du jupon & les rebords; puis qu'à ses jambes, aux doigts courts & gros, croûtés de terre.

"C'est une bien brave femme!" se dit-il en lui-même, tandis qu'il se relève, après avoir achevé son repas.

— Etais-tu bon? demanda Marie-Joséphine, sans se retourner.

— C'est
)

— Cela m'a rapé ené de vingt ans ! s'écria-t-il ;
 puis, tout en clignant de l'œil, il ajouta :

— Je suis sûr que tu ne ferais pas cela pour tout le
 monde ...

Il s'en alla attendre la réponse de Marie-Joséphine, et
 lui passa subtilement le bras autour de la taille ...

Ce serait le moyen ~~de~~ de faire intervenir la ba-
 guette magique ! [Donc on te transformerait en prince char-
 mant ; Marie-Joséphine serait la fille d'un roi, belle comme le
 jour & parée comme une fée ; la cave deviendrait une salle
 de réception, la maison un château de cristal & le courtil, un
 parc merveilleux, avec ^{des fleurs phénix en or, des} statues de marbre, ^{des} fleurs
^{des bassins de porphyre} ~~des bassins de porphyre~~, ^{des} cygnes blancs, ^{des}
 faisant dorés & tout au fond, un vieil arbre feu de paille
 fondue, ^{très} un vieil arbre couvert de mousses & de gui, au haut
 duquel nous verrions ^{la} Agnès, changée en chouette. Mais
 je ne posséderai pas de baguette magique. Je ne suis ni Ferrault,
 ni Grimm, ni Andersen. Je n'ai ni crayon d'or, ni crayon
 de lapis-lazuli. Ma plume est une dure plume de métal,
 qui, si elle chante parfois une petite chanson réaliste dans le
 goût de Villon, décrit le plus souvent les choses telles qu'elles sont,
 à la manière de mon vieux maître du Brezou. Benoît, donc,
 ne devint pas un prince, Marie-Joséphine resta une mar-
 goton & la cave demeura la cave, un lieu humide & sombre,
 habitée

habite parols, cloportes & ds araignées. Rien ne changea... mais
Denôit recut une gifle, qui lui fit voir mille chandelles!

Recevoir une gifle n'est rien quand on peut la rendre.
Lui; ~~Denôit~~ Denôit sait qui on ne frappe pas une femme. Après
s'être remis d'aplomb (car, il a deux cliques, le coup & sa tête
est même allée cogner la mainille), il se jette le menton,
d'un fil & humilie. Il dirait que tout à l'heure, il était si heu-
reux! Tout en réfléchissant, il regarda autour de lui. Voilà
la femme sur laquelle il s'est assis & où il vient de manger
avec tant de plaisir; voilà la cassette, la belle cassette
de porcelaine, avec ses fleurs, ses dorures, & le nom de
Marie-Joséphine, artistiquement monté... et voilà Marie-
Joséphine, elle-même, qui s'est remise tranquillement
au travail... Elle est là, devant lui, agenouillée, tout
entière à sa besogne, **comme si** elle ne l'avait pas
quittée. Seule, sa gorge bat un peu plus vite & le petit
jet de vapeur sort un peu plus rapidement de ses lèvres.

"C'est à ne plus s'y retourner!" pense Denôit.

— Voyons, Marie-Joséphine, dit-il enfin d'une voix
douce... Expliquez-moi... Tu n'as pas cru...

— J'ai tout vu dans tes yeux, sale bonhomme!

— Tu te trompes, Marie-Joséphine, tu n'as rien vu...

C'était pour rire...

— Travaille maintenant et tais-toi, répond
la

histoire a bien tourné. Marie-Joseph accroit puz se
 précipiter hors de la cave, crier, accuser le monde... Un
 alors, quela nouvelle? Devait frécuit à l'idée du scandale
 qu'il a frolé. Décidément, il n'est qu'un vieil fou. Hom
 tég, on doit faire une croix sur tout cela. Prudence,
 d'ailleurs, ne l'a pas rendu trop malheureux. Il l'a
 même reconnu plus d'une fois en sa présence. Le
 dimanche après-midi, pas exception, au retour des
 vèges, lorsqu'ils se retrouvaient seuls, avec deux coins
 du ^{poêle} feu. On lui avait tombé la voir, sans abaisser la
 lécupe. Prudence tournait les pouces, lui fumait un
 bout de cigare. Le poêle chantait.

- Voudrais-tu être riche? toi, Prudence, de man-
 fait-il.

- Me foi, non... Les riches, doivent avoir trop de tracas...
~~de sa cupidité~~ ^{de sa cupidité} ~~de sa cupidité~~ ^{de sa cupidité} ~~de sa cupidité~~ ^{de sa cupidité}

- Dieu nous sauve de malades!"

"C'est comme je t'ai dit, comle t'as dit: jive
 sur, qu'un vieil sot". Et, com un il allait entrer
 dans sa cour, il se rappela sa belle vie, pourra la mais
 tous du casquette à Bronilla tous les fils de sa troisième sœur.

La table était dressée, comme d'habitude, mais il y
 avait, en plus, une assiette de soupe pour lui. C'était la soupe
 qu'il n'avait pas mangée à midi. Une attention de Prudence!

Qui, après un temps d'absence, Prudence, qui est une
 femme prévoyante & qui sait qu'on ne doit pas provoquer
 le sort, disait d'une voix grave:

Le remords lui mordit plus profondément le cœur. Il regardait sa femme à la dérobée & n'osait parler. Quelque chose, en elle, semblait changé. Elle marchait doucement, sans faire de bruit, comme si elle avait peur de réveiller quelqu'un. Elle s'effrayait comme si elle avait inopinément le sentiment d'habiter ^{seul} une maison étrangère. Benoît la trouvait toute muette, toute muette. Il commençait à s'apitoyer, quand il lui échappait un geste de surprise : Il venait d'apercevoir au cou de Prudence, à son long cou fripé d'vie défilée, un vieux ruban de velours noué en cravate sous la menton... Il ne savait plus s'il devait s'attrister ou rire, lorsque ^{Cornille} ~~Prudence~~ le regarda, et ~~se dit~~ ^{se dit} en ~~se disant~~ ^{se disant} l'interpella encore :

- Tu n'es plus ta belle soeur !
~~l'interpella~~ ^{la remit à sa place} ~~Benoit~~ ^{promptement à sa place :} ~~me demandait ça~~

- Hé! toi de tes affaires! ~~dit-il~~. Et tu che que les enfants ne doivent pas gormander leurs parents!

Après le souper, la demeure se vida. Benoît & sa femme restèrent seuls. Après avoir jeté une pelletée de charbon dans le poêle, Prudence vint s'asseoir devant la table, près de la lampe, pour tricoter. Benoît, alors, commença à marcher de long en large, ~~tête baissée~~, comme un homme qui considère une affaire importante. Chaque fois qu'il passait derrière sa femme, il glissait un regard de son côté. Ce fut alors qu'il remarqua que ses cheveux billaieut comme les

CHEZ M. LE CURÉ

Benoît vient de passer.

Il marchait si vite et semblait si préoccupé qu'il ne m'a pas vu.

Je lui ai crié :

— Bonjour, Benoît ; on ne salue plus le monde ?...

Il s'est retourné :

— Bonjour ! bonjour ! Je travaille chez M. le Curé...

Et il est reparti.

Suivant une vieille tradition, c'est M. Gerbehaye qui fournit au curé l'ouvrier dont il a besoin pour entretenir son jardin. Comme l'ancien vient de mourir, il a désigné Benoît pour le remplacer. Benoît est revenu chez lui en courant, ému d'étonnement et d'orgueil. L'honneur est grand ! Si grand même que Prudence ne voulait pas y croire :

— Ce ne sont pas des gens comme toi qu'on prend chez les curés.

Benoît, vexé, a relevé le front :

— Pourquoi ? Ne suis-je pas un honnête homme ?

— Tu vaux n'importe qui ; mais tout de même...

Et elle lui a donné une blouse propre, une cravate ; ensuite, elle a brossé sa casquette. Elle ne voudrait pas que la servante du curé dise qu'elle laisse courir son mari comme un vagabond.

Quand il est revenu chez M. Gerbehaye, celui-ci lui a demandé :

— Comment trouves-tu le jardin du curé ? Il ne vaut pas le mien...

— Si vous me permettez d'être franc, a répondu Benoît, j'aime mieux celui du curé.

Le jardin de M. Gerbehaye est trop beau; depuis qu'il a été transformé en parc anglais, Benoît ne le comprend plus. Il y est aussi gêné que dans un salon. Puis, il y a trop d'arbres qui ne portent rien et dont on oublierait les noms, s'ils n'étaient pas inscrits à leur pied, sur une fiche de bois; trop de plantes *ésotiques*, comme dit Mme Gerbehaye. Benoît ne les distingue pas toujours des mauvaises herbes. Quand il leur arrive de pousser côte à côte, il ne s'y retrouve plus et va demander à M. Gerbehaye de lui indiquer celle qu'il faut arracher.

Le fermier, qui n'est pas toujours poli, répond parfois :

— Mais, celle-ci, grosse bête !

Le jardin du curé est davantage à sa portée. La porte franche, il s'étale devant vous tout entier, plat comme une table. Des allées droites le divisent en carrés réguliers. Les sentiers sont bordés de fleurs, de buis, d'oseille, de fraisiers. Au fond, se trouve un berceau de chèvre-feuilles, avec une table ronde. Benoît en nomme tous les arbres sans effort. Il en connaît toutes les fleurs, qui sont de vraies fleurs, c'est-à-dire des fleurs qui sentent. Pour Benoît, une fleur qui n'a pas de parfum n'est pas une fleur. Pour lui, rien n'égale la rose, la giroflée, l'œillet, la lavande, la modeste violette et l'humble réséda. Il est aussi plus libre dans le jardin du curé. Il n'y sent aucune discipline. Le curé ne commande pas; il dit simplement :

— Si nous faisons ceci, Benoît ?

Benoît s'empresse de répondre :

— Tout ce que vous voudrez.

Le soir, il se vante auprès de Colpin :

— C'est moi qui fais tout le jardin. Le curé ne touche jamais un outil.

Il exagère. Ce n'est pas lui, par exemple, qui cueille les asperges. C'est le curé.

Pour accomplir ce travail délicat, le curé relève ses manches,

trousse sa soutane et met un genou en terre; ses yeux se plissent; il passe la langue hors de sa bouche comme un écolier qui va faire de la calligraphie, puis enfonce, avec précaution, son couteau dans le sol: on entend un petit craquement sec, et l'asperge s'extrait comme une dent.

Chaque fois, Benoît félicite le curé:

— Vous êtes habile!

Dans le jardin du curé, Benoît peut aussi grapiller. Je dis grapiller. Benoît ne vole pas. Il emporte seulement, de temps à autre, et suivant les saisons, une salade, quelques oignons, deux ou trois carottes. Quand il se heurte, au coin d'une allée, à un morceau de bois dont il ne s'explique pas la destination, il ne l'escamote pas comme un filou. Non. Il se demande:

— Puis-je le prendre?

Et il répond:

— Oui, je puis le prendre; le curé ne dira rien.

Un jour, cependant, il le reconnaît, il a été un peu loin.

C'était la veille de l'enterrement de M. Musin. Sa veuve, qui ne voulait pas avoir de remords, avait réclamé un service de première classe, comme l'exigeait sa situation sociale. La servante du curé dut préparer un grand dîner, à cause des prêtres des environs qui allaient venir assister son maître, et Benoît fut envoyé à la cure voisine pour emprunter des chandeliers. Quand il revint, le curé lui dit:

— Maintenant, tu iras arracher des pommes de terre. Tu porteras les grosses à Philomène et tu garderas les petites pour toi.

Une demi-heure plus tard, Benoît s'en retournait en poussant devant lui une brouette dont la roue, mal graissée, criait. Au milieu du jardin, il vit tout à coup surgir, derrière les haricots, le curé qui marchait sans bruit, en lisant son bréviaire.

Benoît s'arrêta net et lâcha les bras de la brouette.

— Vous m'aviez dit de prendre les petits canadas, M. le

curé, fit-il, mais j'en ai peut-être mis quelques gros dans ma brouette : je suis un peu myope...

Le curé, après avoir coulé un regard de son côté, s'éloigna sans rien dire, les yeux ramenés sur son livre, les épaules voûtées, en traînant ses pieds si doucement qu'on n'entendait pas crier le gravier sous ses semelles.

Benoît passa une mauvaise nuit. Il se roulait à droite et à gauche et quelquefois poussait des gémissements. Prudence, qu'il réveillait à tout moment, finit par demander pourquoi il ne dormait pas.

— Je n'ai pas sommeil...

— Quand on ne peut pas dormir, grogna la femme, c'est qu'on a une mauvaise conscience.

Elle n'avait pas besoin de le lui dire, il le sentait bien. Quand il retourna à la cure, le lendemain matin, il était fort inquiet. Il avait pensé qu'on aurait recours à lui pour assister le sacristain ; il espérait sonner les cloches, peut-être même allumer les cierges. Mais la messe commença sans qu'il eût vu personne. Cela lui parut de mauvais augure. Tandis que les cloches sonnaient plaintivement et que les chants funèbres venaient mourir à ses oreilles, il regardait le jardin qui resplendissait, avec sa verdure et ses fleurs, sous le soleil ardent de juillet. Il ne l'avait jamais vu aussi beau. Plus il le regardait et plus il se sentait le cœur gros.

Lorsqu'il vint reprendre son travail, à ^{une} ~~1~~ heure, les curés dinaient. Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes. On entendait des discussions et des rires ; les verres tintaient ; et une bonne odeur de sauce qui sentait la girofle et le laurier, parfumait le jardin.

Benoît enleva sa veste et la déposa sur la table, dans le berceau, comme il l'avait fait le matin, puis il se mit à l'ouvrage. Il avait à peine commencé, quand des pas le firent tressaillir. En reconnaissant la servante, son cœur se mit à battre. Elle n'avait pas l'habitude de se montrer à cette heure-là. Sûrement, le curé l'envoyait pour... Benoît n'osait dire pourquoi.

Il travaillait fébrilement, feignant de ne l'avoir pas remarquée, lorsqu'elle s'arrêta devant lui :

— Benoît ?

Il leva les yeux. Elle avait en main un verre de vin.

— C'est pour moi, cela ?

— C'est pour vous.

Il prit le verre en tremblant, après s'être proprement essuyé les doigts sur sa culotte. Comme il le portait à ses lèvres, une grappe de têtes se montra dans le cadre de la fenêtre et tous les curés crièrent en même temps :

— A votre santé, Benoît !

Il leva son verre :

— A votre santé, Messieurs !

dans sa joie, il n'attend pas le départ de la servante pour se remettre
~~La servante partie, il s'est remis tout de suite~~ au travail.

Ses bras maintenant se meuvent sans efforts. Jamais il ne s'est trouvé si jeune, si vif, si alerte. Est-ce la boisson ? Est-ce autre chose ? Mais il se sent positivement ^{du} un feu divin dans la poitrine. Il reste néanmoins étonné et se demande si c'est bien lui qui a bu un verre de vin et si c'est bien pour lui que tous ces hommes importants se sont dérangés. Il ne se doute pas que son aventure de la veille a été racontée entre la poire et le fromage, qu'elle a fait la joie des convives et qu'il est désormais, pour tous les curés de la région, le bon Benoît.

Décidément, la place est meilleure encore qu'il ne l'avait cru. Quand il n'a pas été appelé pendant la semaine, il arrive le dimanche. Pour qu'on ne lui demande pas d'explications, il a soin de s'annoncer en ouvrant la porte de la cour :

— Ne vous dérangez pas. Je viens seulement voir si les poules n'ont rien abîmé.

Après avoir fait le tour du jardin, il se glisse dans le corridor et entrebâille la porte de la cuisine :

— Je ne veux que vous dire bonjour. Je ne m'assieds pas.

La servante insiste :

— Si, il faut vous asseoir.

Pour le retenir, elle court à l'armoire, plonge la main dans une boîte et apporte un cigare. Comme Benoît veut le glisser dans sa poche, elle dit :

— Vous pouvez le fumer.

— Et si le curé me voit ?

— Le curé ne dira rien.

Benoît allume son cigare et s'assied.

Philomène est presque une vieille femme. Ses cheveux grisonnent, sa figure se ratatine et son corps se voûte. Elle n'a jamais beaucoup pensé. Maintenant, elle ne le fait plus du tout : elle songe. Elle profite de la présence de Benoît pour songer tout haut. Elle est née dans les Ardennes. Son village est situé sur une colline. Pour y arriver, il faut monter comme cela (son doigt mince et jaune, courbé comme son corps, dessine en l'air des zig-zags). Son père était carrier. Son grand-père « qui avait fait les guerres » était porcher communal à la fin de sa vie. Il avait une grande barbe blanche, une grande houppelande et un grand bâton ; il sonnait de la trompe, le matin, pour réunir les porcs. Il y a de la bruyère là-bas, des genêts, des myrtilles, des chênes qu'on écorce pour faire du tan et beaucoup de bouleaux. Le marchand de balais qui passe tous les ans, à l'automne, avec un âne et une petite charrette, qui porte une culotte de velours, une casquette de peau de lapin et une longue blouse ornée de piqûres blanches et de boutons noirs, elle le connaît : il est de son village. Elle ne s'est pas mariée... Elle aurait pu se marier...

Ici, elle s'arrête. Sa voix a changé de ton. Elle attend que Benoît l'interroge. Mais Benoît ne l'écoute plus. Il a les yeux fixés sur l'horloge : une horloge en bois de la Forêt noire. L'heure va sonner : il guette l'apparition du coucou.

Benoît examine aussi, comme un meuble curieux, un fauteuil de bois, avec un large siège et un haut dossier. Il le montre du doigt à la servante :

— Je suis sûr que c'est là que vous vous asseyez, le soir, pour tricoter.

— Je ne m’y assieds jamais.

Le dimanche suivant, Benoît se laissa tomber dans le fauteuil, sans rien dire.

Il y était depuis quelques instants lorsque le curé entra. Comme il se lève avec précipitation, le curé d’un geste, l’invite à se rasseoir. Puis il se tourne vers la servante :

— Il faut donner un verre de bière à Benoît.

Depuis lors Benoît vient tous les dimanches. Il a son verre à côté de lui et son cigare en bouche. La servante peut songer tout haut; elle ne le fatigue pas. De ses deux paumes, rudes comme du cuir de porc, il polit avec énergie les bras du fauteuil.

Avant de partir, il consulte le baromètre, puis va examiner le thermomètre.

En retournant, il s’arrête devant les portes où des gens prennent le frais. Il retire sa casquette, sort son mouchoir et se frotte le front.

— Il fait une grande chaleur, dit-il; nous avons trente degrés.

Un jour, le curé lui a confié qu’il était embarrassé.

Benoît s’est récrié :

— Un homme comme vous... embarrassé?

— Oui, le fossoyeur est tombé malade et je ne sais par qui le remplacer.

Benoît a réfléchi quelques secondes, puis s’est frappé le front :

— A votre place, je prendrais Colpin.

— Soit, a répondu le curé, prenons Colpin...

Quand Colpin doit creuser une tombe, il arrive à la fin de l’après-midi. De sa bêche bien coupante il pèle le gazon, puis on le voit descendre insensiblement dans la terre, tandis que l’argile jaune s’amoncele au bord de la fosse. Le cimetière n’est pas grand. Il est même trop petit. Tout le village est d’accord pour le reconnaître. Depuis des années, cette affaire figure à

l'ordre du jour du Conseil communal. De loin en loin, le bourgmestre la rappelle à la fin de la séance :

— Messieurs, nous n'avons pas encore abordé la question du cimetièrè.

A ce moment, les conseillers sont mal disposés : les uns ont faim, les autres ont soif, il y en a qui bâillent. Chaque fois l'un d'eux répond :

— Oh! celle-là ne presse pas!

Chaque fois aussi, le vieux ^{Cosme} Dupire risque la même plaisanterie :

— Il y a encore de la place pour nous.

Le curé lui-même d'ailleurs ne tient pas à ce qu'on entaille son jardin, ni qu'on détruise les groseillers qui poussent, avec tant de vigueur, contre le mur du cimetièrè. Du reste, comme dit ^{Cosme} Dupire, il existe encore de la place. Seulement, on est à l'étroit; il faut se serrer. La pelle de Colpin rencontre des fragments de planche, des plaques de métal, des clous, des os qui vont joncher l'herbe verte autour de la nouvelle fosse. Si Hamlet passait, il pourrait ramasser un crâne pour illustrer ses réflexions : « Pauvre Yorick! Je l'ai connu, Horatio. C'était le plus joyeux des bouffons... »

Hamlet ne passe pas, mais Benoît allonge quelquefois, par dessus la muraille, un bras au bout duquel flamboient, comme des rubis, de belles groseilles rouges. Colpin saute hors de la fosse et les deux hommes bavardent un instant, en mangeant les groseilles du curé.

Ils se tiennent immobiles, le coude appuyé sur leur bêche. Ils n'ont, l'un et l'autre, qu'une culotte, une chemise et un grand chapeau. La culotte a été grise, la chemise blanche et le chapeau également. Mais le puissant soleil d'été les a brunis, comme il a bruni la peau de leur cou, de leur figure et de leurs mains. Toute leur personne a la couleur de l'argile qui fume sous les pieds de Colpin, la couleur des os qui jonchent l'herbe verte. Eux-mêmes ressemblent à deux morts qui seraient sortis de leurs tombes et qui feraient, par dessus la muraille, un brin de causette.

Le Printemps

quo

C'est le printemps!

M^{lle} Agnès l'annonce à ses clientes en pesant le sucre et le café dans sa petite balance de cuivre; et elle le répète en vous mettant le paquet dans la main — avec deux caramels, si vous êtes une bonne paye.

— C'est le printemps!

Elle n'a pas vu les hirondelles et les papillons ne voltigent pas encore; mais tout à l'heure Benoît s'est apparu sur le seuil de sa porte. Une de ses mains était accrochée au pilier, tandis que l'autre s'appuyait sur une petite fourche de bois. Il a regardé longtemps à droite, longtemps à gauche, en haut et en bas, comme un oiselet qui inspecte le vide avant de s'y lancer. Il a regardé le ciel, qui est tout bleu; les haies, où les bourgeons grossissent; les poules qui grattent le fumier; les pigeons qui roucoulent sur le toit du voisin; les enfants qui jouent aux billes dans la ruelle. Puis il a avancé sa petite fourche: pan! Son pied gauche a suivi, puis son pied droit.

Tout fier d'en avoir tant fait, il s'arrête.

De l'intérieur, Prudence lui crie:

— Ne va pas tomber!

— Je ne peux mal.

Il avance de nouveau sa petite fourche: pan!

Le voilà parti, tout de bon cette fois.

Il ne va pas vite. Il ne marche pas; il se traîne. Ses jambes sont molles et ses pieds lourds comme des boulets de canon. Il lui faut du temps pour atteindre le chemin; mais quand il aperçoit la borne qui se trouve de l'autre côté, il sourit. Dès qu'il est installé sur la pierre, le dos appuyé au mur de M^{lle} Agnès, il déboutonne sa camisole, tire son grand mouchoir, se mouche, puis il lève la tête, ouvre la bouche et respire bruyamment comme s'il voulait avaler tout l'air du bon Dieu. Du haut des arbres, les pierrots le saluent.

Benoît est mieux là que partout ailleurs. Ce n'est pas qu'on le bouscule chez lui. Mais la maison est petite. Lorsqu'il est près du poêle, Prudence se plaint de ne pouvoir approcher du feu; s'il est dans le voisinage de la table, elle demande comment on veut qu'elle prépare le dîner; s'il est devant la fenêtre, elle dit qu'elle ne voit plus clair.

*F qui, depuis, par
succès de deux ans,
est à moitié paralysé,*

Au commencement, il ne récrimine pas. Mais à la fin de l'hiver, il se tourmente :

— Je vois bien que je commence à gêner.

Prudence proteste :

— Vous ne gênez personne.

Mais lui s'obstine :

— Si... si...

— On vous soigne trop bien, dit-elle.

— Je gêne! répète-t-il d'une voix rèche.

— Saprelotte!

Et Prudence vient se planter devant lui, tête en avant et les poings aux hanches :

— Qui est-ce qui vous coupe les cheveux et qui vous taille les ongles? Qui est-ce qui vous passe votre chemise le dimanche matin? qui vous applique de la ouate dans le dos? qui ôte vos bretelles et qui les remet lorsque...

Benoît se met à gémir :

— Quand on ne peut plus travailler, le Seigneur devrait vous reprendre.

— N'appellez pas la mort, s'écrie Prudence; elle vient toujours trop vite!

Cette fois, il laisse pendre sa tête d'un air découragé et ne réplique plus. A quoi bon? Il sait qu'il n'aura pas le dernier mot. Il s'exhorte à la patience. D'ailleurs les neiges commencent à fondre. Il tourne les yeux vers la fenêtre et ses regards appellent le printemps.

Une fois installé sur sa borne, il oublie la mort. Il trouve même agréable d'être encore de ce monde. La sève qui du sein de la terre vient réveiller les herbes, la sève qui se glisse dans l'écorce des arbres, gonfle les bourgeons et les fait pleurer, s'insinue dans sa chair et dans ses os et des idées de jeunesse fermentent en son cerveau.

— Si j'avais de bonnes jambes, belle fille, crie-t-il en riant à une femme qui s'avance, j'irais vous embrasser!

— Arrivez, vaurien, répond la belle fille, en levant sur lui une grosse canne que termine une redoutable pointe de fer.

Benoît hoche alors la tête :

— Ce ne sont plus là des jeux pour nous.

La belle fille — c'est Gudule, la ^{qui va vendre sa} vieille marchande de levure — abaisse sa canne.

Grande et forte, carrée des épaules, la gorge unie, elle ^{maintenant} semble plutôt à un homme qu'à une femme. Sa figure a la couleur du vieux bois, les rides y sont si nombreuses et si profondes qu'elle paraît craquelée. Mais les yeux sont restés vivants et la

toujours

tête se tient droite sous le mouchoir d'un rouge délavé qui serre le crâne de si près qu'on ne voit pas un cheveu. De sa jaquette rapiécée sortent deux mains énormes, avec de gros nœuds aux phalanges, et dont l'une porte une petite bague de cuivre. Sa jupe courte, en laine rayée, pend de travers et ses bas noirs, mal attachés, font des plis au-dessus de ses sabots.

Elle sort aussi pour la première fois depuis l'hiver.

— Je suis content de vous voir, dit Benoît.

Gudule dépose sa cruche, appuie son bâton à la muraille et d'une grande poche qui lui ballotte sur la cuisse droite, elle sort sa tabatière; après l'avoir frappée contre son poing gauche pour secouer le tabac et l'égaliser, elle offre une prise à Benoît. Aussitôt qu'il l'a fourrée dans son nez, il éternue.

— Dieu te bénisse ! dit la vieille.

Puis elle ajoute, en le regardant de haut en bas :

— Avant de te mêler d'embrasser les filles, apprends d'abord à humer une prise sans éternuer.

Elle a la voix sonnante et autoritaire d'un vieux troupiér.

— C'est que je n'ai pas votre narine, dit Benoît en contemplant malicieusement son long nez. Et je n'ai pas non plus vos jambes... Vous avez pourtant passé les nonante... hein ?...

— J'ai été baptisée en cachette, à l'abbaye, sous la Révolution.

— Quelle abbaye ?

— Elle n'existe plus.

— Et vous avez vu les Cosaques ?

— J'ai vu les Cosaques.

— Et vous vous souvenez de Waterloo ?

— Je me souviens de Waterloo.

— Et vous n'avez jamais eu peur ?

— Je n'ai jamais eu peur.

— Vous mentez... Vous avez eu peur du premier homme que vous avez vu courir avec des échasses.

C'est vrai. Gudule sourit, l'air un peu confus, en remuant ses grosses lèvres comme un lapin.

Puis elle tire sa jupe à droite, à gauche, passe les deux pouces sous les bras de sa jaquette, remonte une épaule et se donne une petite tape sur la tête pour que son mouchoir colle mieux. Elle reprend ensuite sa cruche, pique son bâton dans les pierres et démarre en faisant sonner ses sabots — des sabots ferrés comme ceux de Colpin.

Benoît la suit quelque temps des yeux. Au moment où il ramène les regards devant lui, il aperçoit près de sa demeure, derrière la haie, un bonnet blanc qui remue. C'est Prudence qui vient s'assurer s'il ne s'est pas fait écraser en traversant la route. Comme elle se dispose à rentrer, une voisine lui crie :

— Vous voilà débarrassée de votre homme !

— Quand il n'est plus là, répond Prudence, la maison paraît bien vide.

Benoît, qui l'a entendue, rit de bon cœur ; puis, comme le soleil le gêne, il incline la visière de sa casquette sur le côté pour s'en faire un écran. Bientôt sa tête s'alourdit ; il va sommeiller lorsqu'une femme s'approche :

— Nous aurions besoin du vitrier, Benoît...

Benoît sursaute :

— Hein ? Quoi ?

— Le vitrier ! crie la femme.

— Je dormais, grogne-t-il. Je ne suis pas sourd... Le vitrier... oui... Il passera bientôt, je vous l'enverrai.

Il connaît tous les petits artisans qui parcourent le pays : le vitrier, le couvreur, le chaudronnier, le rémouleur, le taupier, le ratier, le colporteur, le marchand de parapluies. Chaque samedi, le messager lui annonce le prix des œufs et c'est lui qui indique aux marchands de bestiaux les fermes où on les attend. Les cultivateurs le consultent, en passant, sur les travaux de la campagne ; au mois d'août, ils lui mettent un épi dans la main pour qu'il le broie et donne son avis sur le rendement du froment.

M. Arthur lui-même ne dédaigne pas de s'arrêter pour causer avec lui. Benoît est un vieux serviteur. Pendant quarante ans, on l'a vu aller et venir, avec sa camisole à manche et sa culotte de pilou, dans les champs, dans les prés, dans le jardin, dans les étables de M. Gerbehaye.

— On vous regrette toujours, dit M. Arthur.

Cela le flatte. Il s'informe des porcs de la ferme, des bœufs, des chevaux, des oies et demande si les paons vivent encore.

Tout en parlant, il regarde le cigare que M. Arthur tient dans ses doigts.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il à la fin, que ce cigare est bien petit pour vous ?

M. Arthur le lui abandonne. Il le porte aussitôt à ses lèvres et tire une bouffée. Comme le cigare n'est pas grand et que ses doigts sont gros, il ôte sa casquette ; une demi-douzaine d'épingles sont piquées à côté de la visière, entre l'étoffe et la doublure ; il en retire une, la plante dans le cigare et le tient par là jusqu'à ce que l'épingle elle-même ne suffise plus. Alors, pour l'achever, il l'enfonce au fond d'une vieille pipe.

Lorsqu'il m'a vu arriver, il n'a manifesté aucun étonnement :

— Je vous attendais : j'avais rêvé de vous les jours passés... Et je vous ai reconnu tout de suite.

— La vue est encore bonne, ajoute-t-il, la tête aussi ; mais le reste...

- Je le sors, Colpin... Je sens buter contre mon cœur, vos deux cœurs, qui ont le goût de votre terre et l'arôme de votre pain. Je rougis; Vi'ce encore dans la bris, je suis tant chaleur de leurs effluves fraternelles. Mais au temps, vient où il faut se quitter. Je bénis le ciel qui a voulu que se fit par un matin de printemps, où dissipés les vertes cortines plus de promesses que les bras ne peuvent étendre où tout sourit, où tout respire, où la figure même de St. Agnès qui vient d'apparître à la fenêtre, entre deux ^{reflexions} boucamps de caramels, tant moins revêché, comme si le violettes de son enfance ^{représentait} ~~représentait~~ aussi dans ses yeux... Adieu! mes amis...

— Fin —

Il me montre sa petite fourche et fait une grimace.
 Puis il m'examine d'une façon singulière. Son regard tremblotte, sa bouche remue. Il est ému et cherche visiblement quelque chose d'aimable à me dire : une parole affectueuse, un mot tendre.

— N'avez-vous pas faim ? demande-t-il.
 — Non.
 — Si vous avez faim, dites-le. Nous avons du jambon, des œufs. Voulez-vous que j'appelle Prudence ?
 — Merci, Benoît. Je n'ai pas faim.
 Il baisse la tête et se tait. N'ai-je pas faim vraiment ou bien aurais-je honte d'entrer dans sa pauvre maison et de m'asseoir à sa table...

Il préfère ne pas trop réfléchir là-dessus.
 — Comme vous voulez, dit-il, en relevant les yeux. C'est de bon cœur.

A ce moment quelqu'un me tape sur l'épaule.
 C'est Colpin.
 Lui n'a guère changé. Sa barbe grisonne, mais ses épaules ne s'affaissent pas et son torse d'athlète est toujours d'aplomb sur ses longues jambes. Comme je le félicite sur sa bonne mine, il se rengorge. tandis que Benoît ricane :

— Il devient tous les jours plus fou : il est maintenant socialiste!

Colpin fronce les sourcils :
 — Toi, on connaît ta couleur !
 — Je suis sûr, continue-t-il, en haussant les épaules, qu'il a un chapelet dans sa poche.

— Certainement que j'en ai un, répond Benoît.
 Et il en montre la croix avec quelques grains :
 — Il a été béni à Rome par le Saint-Père. C'est le curé qui me l'a donné.

— Le curé lui donne aussi du bouillon, dit Colpin
 Puis il le traite de pleutre, de vendu, de faux frère, de petit homme, et déclare que tous, pauvres et riches, doivent s'aimer.
 Benoît hoche la tête :

— Nous n'avons pas eu besoin de tout cela, nous autres, pour nous aimer.
 — Et je vous aime toujours, ajoute-t-il, en me tendant la main.

Ses doigts s'accrochent aux miens comme des griffes.
 Dès que l'étreinte est finie, Colpin me dit :
 — Ouvrez votre main.
 J'ouvre la main.

Colpin lève la sienne aussi haut qu'il peut, en pinçant avec les dents sa lèvre inférieure ; immobile et large, elle domine un instant sa tête, puis elle tombe dans la mienne avec le bruit d'un marteau frappant une enclume :

— Moi aussi, ~~appelé~~ je vous aime toujours. Vous le sentez !

Table

	Pages
I. Interieur	1
II. Les Soucis	5
III. L' Honnêteté	9
IV. Le Chien	14
V. M ^{me} Jonas	22
VI. La Jambe de Bois	54
VII. L' Assiette de Faïence	61
VIII. La Bataille	115
IX. Le Rouge-gorge	140
X. Le Lapin & les Cerises	147
XI. Or, il advint...	158
XII. Un beau Dimanche	198
XIII. Marie-Josèphe	205
XIV. Chez M. le Curé	224
XV. Le Printemps	232